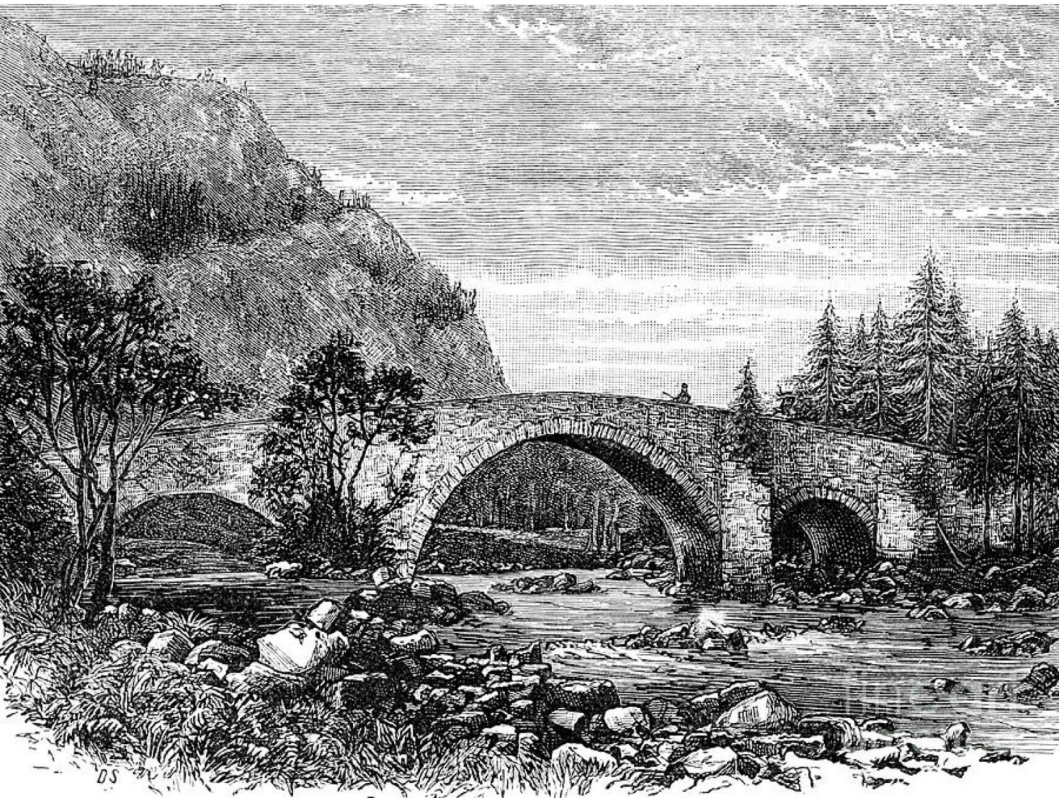
LES OGRESSES

Par Paul Arène



Publié par Planet PDF. Visitez le site pour télécharger des ebooks de littérature, livres et romans.

This work is licensed under a Creative Commons AttributionNoncommercial 3.0 United States License.

Les ogresses Par Paul Arène

Les ogresses

Édition de référence :
Paris, Bibliothèque-Charpentier, 1891.
Numérisation : Wikisource.
Relecture : Jean-Yves Dupuis.

Les ogresses

Un drôle de corps, mon camarade Estevanet, ou plutôt un drôle d'esprit, une âme vraiment originale ! Dès l'enfance il avait une façon à lui de voir les choses de ce monde.

Toujours à courir les champs d'où il rapportait au collège des cailloux de forme bizarre, des nids d'oiseaux de proie périlleusement dénichés et d'étranges plantes montagnardes dont les bergers seuls savaient le nom, un matin il arriva avec deux grenouilles, capture rare ! car dans nos pays de calcaire les eaux mortes n'abondent pas. Au bout de quelque temps les grenouilles parurent dépérir : immobiles, leur ventre blanc aplati sur le verre du bocal, elles n'avaient plus cœur à gober les mouches. Alors Estevanet s'imagina que ses grenouilles s'ennuyaient. – « Lâche-les en Durance... » lui dis-je. – « Non ! c'est leur étang qu'il leur faut ; partout ailleurs elles

s'estimeraient exilées. Il est si joli cet étang : un trou d'eau tout bleu et tout vert à cause des reflets du ciel et des grands iris qui s'y mirent. Sous la berge, le temps a creusé un tas de retraites moussues ; c'est là que mes grenouilles étaient heureuses, c'est là qu'elles retrouveront le bonheur ! » Toute une après-midi, par des chemins perdus, nous cherchâmes l'étang dont Estevanet ne se rappelait plus la place, et que nous redécouvrîmes enfin à l'heure où le soleil se couchait. Par exemple, la récompense fut douce ; déjà loin de l'étang, doublant le pas pour rentrer à l'heure, nous entendions encore les grenouilles reconnaissantes chanter.

Très discret, un peu sauvage même et n'ouvrant guère, par crainte des railleries, le trésor de sa délicate sensibilité, Estevanet à ses moments perdus cultivait la guimbarde, un instrument dont la tradition se perd malheureusement, car c'était un instrument à souhait pour les natures timides comme la sienne et jalousement renfermées. La guimbarde – vous le savez peut-être – consiste en une minuscule lyre d'acier munie, au milieu, d'une languette. La

façon d'en user est simple : on serre la lyre entre les dents, et on fait vibrer la languette du bout du doigt. Chacun peut ainsi, à la condition d'aspirer le son fortement, se jouer dans le creux du ventre, les plus adorables musiques. Le public, d'ailleurs, n'entend rien, et seul le virtuose a le bénéfice de son génie, ce qui est le comble de l'Art pour l'Art... Dans nos courses à travers la campagne, Estevanet portait toujours sa guimbarde sur lui. Il s'asseyait au pied d'un arbre, préludait. Et moi, admirant de confiance, je me figurais d'après le jeu de sa physionomie, tour à tour souriante ou extatique, les mélodies intérieures dont il se régalait solitairement.

Une sympathie nous liait, étant tous les deux amoureux !

Moi d'abord... mais peu vous importe de savoir pour qui je pleurais à douze ans.

Lui – toujours épris d'irréel – avait fini par découvrir dans le recueil des contes de fées un digne objet à ses amours. Il m'en fit un jour la confidence. Ce n'était (je vous le donne en mille !) ni la fillette au chaperon rouge, trop jeune

quand le loup la mangea ; ni la douce et naïve enfant, si magnifiquement récompensée, car depuis perles et diamants sortaient de ses lèvres avec la parole, pour avoir, sur le bord du chemin, donné à boire aux fées mendiantes ; ni la sœur de Sœur-Anne, mélancolique châtelaine, qu'il eût été pourtant héroïque et beau de défendre contre son abominable époux ; ni la Belle-au-Bois-Dormant cachée dans son château brodé derrière un impénétrable rempart d'arbres entrelacés et de ronces ; ni l'adroite princesse que, grâce aux tours du Maître Chat, le marquis de Carabas épouse ; ni celle encore à qui Riquet à la Houppe donna de l'esprit. Ce n'était pas davantage Cendrillon allant au bal en équipage dans une écorce de citrouille, avec six souris pour attelage et six gros lézards pour laquais ; ce n'était pas davantage Peau-d'Âne, la radieuse infante aux robes couleur de soleil et de lune. Quant à Griselidis, elle ne pouvait être en cause : les aventures de l'infortunée marquise de Saluces manquant dans la Mère-l'Oye sur papier à chandelle que nous avait vendue un colporteur. Non ! celle qu'il aimait, c'était... vous rappelez-

vous le Petit-Poucet ? simplement les sept filles de l'Ogre. – Toutes les sept ? Toutes les sept. »

À cet âge, on n'y va pas de main morte et ce sournois d'Estevanet me donnait, pour expliquer un tel choix, les plus convaincantes raisons. En vain lui faisais-je remarquer que le bon Perrault trace d'elles un portrait médiocrement flatteur : – « Ces petites ogresses avaient le teint fort beau parce qu'elles mangeaient de la chair fraîche comme leur père ; mais elles avaient de petits yeux gris et tout ronds, le nez crochu, et une fort grande bouche avec de longues dents fort aiguës et fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étaient pas encore fort méchantes ; mais elles promettaient beaucoup, car elles mordaient déjà les petits enfants pour en sucer le sang... » – Tout ça, répliquait Estevanet, c'est des bêtises. Perrault, sans doute, fut mal renseigné, ou bien il aura volontairement falsifié les faits pour excuser l'indigne conduite de son héros qui répond à l'hospitalité de la bonne ogresse en faisant égorger ses filles. « Elles avaient le teint fort beau... » Tu vois que la vérité perce et qu'elles devaient être adorables malgré ce que Perrault

raconte de leurs yeux ronds et de leur nez crochu ! « Elles n'étaient pas encore fort méchantes... » Pourquoi cet encore ? Et qui nous dit qu'elles ne seraient pas devenues, en grandissant, bonnes et douces comme leur mère ?... Là-dessus, Estevanet inventait un autre dénouement, prétendant le tenir de sa nourrice, dans lequel Petit-Poucet et ses frères enlevaient les filles de l'Ogre, les épousaient et devenaient de grands seigneurs.

Il avait fini par me convaincre. Nous espérions bien, un jour ou l'autre, trouver le château de l'Ogre au fond d'un bois. Auquel cas, c'était convenu ! Estevanet, se réservant l'aînée, daignerait me laisser choisir parmi les autres. Et le soir, entre deux chimériques airs de guimbarde, nous rêvions aux sept jeunes ogresses, dans leur grand lit, roses, superbes et coiffées de couronnes d'or.

*

Nous nous étions perdus de vue, Estevanet et moi. Je le savais devenu peintre, faisant de l'Art à peu près pour lui seul : toujours sa façon de jouer de la guimbarde ! Nul mieux pourtant qu'Estevanet ne traduisit la Parisienne d'aujourd'hui, corsage insolent, lèvres cruelles, et son charme doublement sensuel fait de chair saine et d'artifice. Mais ces toiles d'un *modernisme* raffiné, perpétuelle glorification de la femme, ces légers croquis, fins comme des fleurs et vagues comme des symboles, restaient incompréhensibles au public.

Estevanet avait, disait-on, hérité. On lui prêtait des aventures...

J'appris un jour qu'il était mort.

Un ami commun m'introduisit dans son atelier. Sur les murs, sept portraits de femmes, ou de filles si vous voulez ! toutes les sept se ressemblant par un même air de beauté indifférente et dure ; et, dans le coin, un grand tableau recouvert d'un voile. « C'est celui, nous dit le concierge, auquel il travailla le dernier... La peinture est, paraît-il, fort belle, mais personne

encore n'a su en deviner le sujet. » Dans un lit somptueux, ennuagé de riches tentures, sept femmes dormaient, les mêmes que celles des portraits : vermeilles, grasses, souriantes, une couronne d'or au front. Et, debout sur la pointe des pieds, pâle, retenant son haleine, et ses yeux enfantins remplis de désir et d'effroi, le Petit-Poucet regardait.

Figure-toi, ami lecteur, que les braves garçons, ingénus sous leur air sceptique, dont ce livre te dira les aventures d'amour, sont tous un peu cousins du pauvre Estevanet qui, malgré trahison et déboires, obstinément, jusqu'à la mort, avait cru à la bonté possible des ogresses.

Tremblement de terre à Lesbos

– Allons, bon ! s'écria celle des deux qui était blonde, voilà maintenant que nous avons un tremblement de terre à Lesbos.

– Où vois-tu un tremblement de terre ? interrompit la brune, car la seconde était insolemment brune, brune d'un brun nu, sans fard ni bijoux, portant les cheveux drus et courts.

– Mais dans le *Temps*, tiens, là, regarde...

Et câlines, côte à côte penchées, comme heureuses de l'occasion, elles suivaient du doigt la dépêche, – doigts aux ongles polis, pas méchants et roses avec des airs de griffes qui auraient démissionné ! – caressant de leurs frisons d'ébène et d'or, faisant palpiter sous leurs haleines confondues la grave feuille de Neffizer étonnée en même temps que ravie d'une aussi voluptueuse aubaine.

La dépêche disait ceci :

(Service Havas)

Dardanelles, 28 octobre.

Le tremblement de terre aurait fait de 150 à 200 victimes dans l'île de Mételin, ancienne Lesbos.

Un stationnaire de guerre portant des vivres et des tentes est parti pour Mételin.

Les deux femmes s'entreregardèrent un instant, silencieuses, leurs yeux complices et passionnés pleins du désir d'une mort commune ; mais comme chez ces nerveuses créatures l'émotion se prolonge peu, l'une ayant ri, l'autre en fit autant, et cette phrase s'envola :

– Un tremblement de terre à Lesbos ? J'aurais bien voulu assister à ça tout de même !

À coup sûr, elles n'avaient sur Lesbos, géographiquement parlant, que des idées vagues.

Par bonheur un jeune savant se trouvait là,

l'inévitable jeune psychologue sceptique et doux, habile à envelopper de phrases sucrées les conceptions les plus perverses, qui depuis Renan remplace auprès des dames les petits abbés d'il y a cent ans et les poètes chevelus suivant la formule de 1830.

Ayant pris le journal, de sa voix dolente, comme lointaine, et pourtant nuancée de tendre ironie, à son tour le jeune psychologue soupira : – Oui ! ce tremblement de terre... grande beauté... spectacle rare.

Et, tandis que les deux femmes écoutaient, heureuses, troublées à l'avance de ce qu'elles allaient entendre, lui savourant avec délices, par dandysme, la joie de n'être pas compris, se mit à penser tout haut mais pour lui seul, et à suivre ainsi sa vision dans la fumée d'un bon cigare.

– Une autre fois déjà, il y a longtemps, du temps des dieux, Lesbos vit ses temples blancs s'écrouler sur ses falaises de porphyre.

L'Histoire ne relate pas ce désastre : l'Histoire, miroir oxydé au fond du puits où la Vérité l'oublia, et dont une science nouvelle, la

patiente érudition, haletant et frottant, du souffle de ses lèvres et de la rude étoile de ses manches, essaie, en vain le plus souvent, de faire reluire le métal.

Mais une inscription le constate, un fragment d'inscription plutôt, débris de marbre trouvés à Lemnos et que ce cher Ledrain a traduit.

C'était vers 450, cent ans après Sapho. Son souvenir remplissait l'île ; et, dans les innombrables hétairies entourées de jardins que l'âme des roses embaumait, qu'enivrait le frisson des lyres, les petites apprenties courtisanes portaient toutes en l'honneur de Sapho le nom d'une de celles qu'elle avait chéries et chantées, les comparant à la pomme laissée sur l'arbre, à l'hyacinthe des prairies : Anactoria la Milésienne, Mnasidice, Gongyla, Gyrinna, Ennice, et cette volage Atthis immortelle pour avoir mérité le reproche si doux et quasi-maternel :

« Voilà donc la femme qui t'a charmée, ô Atthis, une petite paysanne toute noire et qui ne sait même pas relever sa robe sur ses chevilles ! »

Ces enfants s'aimaient entre elles, naïvement,

en attendant l'heure d'être aimées des hommes. Elles vivaient ainsi sous les plafonds sculptés de leurs demeures, qui étaient des palais, et de leurs temples, à l'ombre des bosquets de myrtes, le long des ruisseaux clairs où des lys pourpres se reflétaient, recluses et gaies, toutes à Vénus, sans souci d'aucune autre joie.

Elles n'avaient d'ailleurs que mépris, un mépris mêlé de terreur, pour la foule aperçue dans les rues de la ville et sur le port à certains jours de fête : les marchands, les guerriers et les matelots, Grecs bien drapés, Éthiopiens couleur de bronze, Phrygiens aux mitres brodées, vêtus d'étoffes éclatantes.

Une nuit – mais, comme il faisait lune, cette nuit était plus claire qu'un jour – une nuit, sous le bras d'un dieu, palais et temples s'ébranlèrent. Des débris de statues, des tronçons de colonnes tombèrent à grand bruit dans les ruisseaux et dans la mer ; et, tandis que sourdement la terre grondait, Atthis et Gyrinna, et Anactoria et Mnasidice, et Ennice couraient deux par deux, éperdues, les unes errant sur le rivage et tendant

leurs beaux bras suppliants et nus vers les barques qui fuyaient au large, les autres s'enfermant dans les sanctuaires et s'embrassant avant de mourir.

Le lendemain, dans Lesbos où Vénus avait mille statues, seul un Éros en bronze dressé près du port se trouva debout.

Et les gens disaient que c'était là une vengeance de l'Amour sur ce pays où, par orgueil de leur beauté, les femmes s'étaient fait un cœur stérile.

Maintenant Lesbos, que ses habitants, Turcs pour la plupart, nomment Mételin, est aride comme un écueil. Plus de bois sacrés, plus de prés fleuris d'anémones. Des pentes grises, des ravins où de maigres chèvres s'engluent la barbiche à brouter le lentisque et le ciste.

Seuls quelques cyprès sur les cimes, quelques lauriers-roses dans le lit pierreux des torrents y parlent encore de Vénus.

L'été dernier, notre bateau faisant escale, je m'arrêtai à Mételin. Je vis une femme, elle était

voilée. Dans un cabaret de matelots, je voulus, par superstition païenne, goûter à ce fameux vin de Méthymne, pareil au nectar. On me servit un fiasque revêtu de paille ; mais le vin m'en parut amer et puait le bouc. La vie est devenue douloureuse...

Sur cette pensée contristante, ayant néanmoins allumé un second cigare, le jeune psychologue, de plus en plus sceptique et doux, continua :

– Pourquoi diantre, je me le demande, les dieux immortels ont-ils si violemment secoué l'autre semaine un pauvre îlot qui n'est plus Lesbos même de nom et désormais indigne de leur colère, tandis qu'ailleurs, dans tant de villes ?...

– Oui ! pourquoi ?... fit la brune avec un soupir.

– Hélas ! répondit en écho la blonde.

Mais lui, devenu souriant :

– Écoutez, mesdames ! une idée : s'il est vrai que l'amour ne vous suffise plus et que l'image de Lesbos, tentatrice et lointaine, hante vos rêves,

pourquoi plutôt, à quelques chercheuses d'inconnu, hardies et riches, n'en essayez-vous pas la traversée ? Ce pourrait être délicieux en s'inspirant, pour les détails, du pèlerinage à Cythère... Des pavillons de soie dans l'air, des rames d'or frappant l'eau bleue parmi les coussins et les tapis, au milieu des roses effeuillées, cent Cléopâtres sans Antoine ; et là-bas, sur le sol sacré, des retraites mystérieuses qui depuis deux mille trois cents ans vous attendent pour refleurir.

Et qui sait, peut-être au bout, dans une catastrophe renouvelée de Pompéï, car Lesbos est fort volcanique ! l'heureuse mort en pleine passion que les dieux ne refuseront pas à vos ingénus et voluptueux sacrilèges.

Les amies rougissaient, émues.

– Sans compter, conclut le psychologue, que ce serait en tous les cas un bon débarras pour les hommes !...

Mais naturellement ennemi des querelles et du bruit, il eut la précaution de laisser se perdre ces derniers mots dans sa barbe qui était belle.

Ennemie héréditaire

– Si nous entrions dans ce café ? Il a l'air tranquille.

Et nous entrâmes, désireux d'échapper à la cohue foraine du boulevard extérieur où se tenait la fête, et à ces divertissements, modiques d'ailleurs, qui sont pour notre peuple souverain la menue monnaie des jeux du cirque : cuivres éperdus des parades, appels suppliants et comminatoires des vieux banquistes enroués, claquement des carabines de tir, rugissements sourds des fauves, grincement grêle des roulettes ; tandis que, doublant ce charivari de sons par un charivari de couleurs, les kiosques de chevaux de bois tournent dans la lumière électrique, pareils à des palais pivotants construits en clair et blanc filigrane ou bien encore en verre filé, et qu'au milieu des nuages de fumée d'une locomobile, des bateaux à voiles

latines naviguent en rond, flottille fantasque ! secoués d'avant en arrière, avec leur chargement de Montmartraises émotionnées, sur des flots qui n'existent pas.

De la rue au café, la transition nous parut douce, car c'était là réellement un bien tranquille petit café.

Rien du pittoresque turbulent des cabarets à la mode nouvelle ! Ni vitraux ni tapisseries, et sur les murs aucun de ces obsédants bibelots dont la banalité ferait croire que tous les japonistes de Paris, afin d'utiliser leurs collections dépréciées par la fréquence des arrivages, se sont établis limonadiers.

Pas de servantes déguisées dont le maquillage, le costume, une certaine tournure artiste due à l'habitude de se savoir regardées donnent aux amateurs l'illusion des coulisses de quelque théâtre idéal et inoffensif où l'on ne jouerait jamais la comédie.

Mais deux garçons âgés, respectueux et corrects. Des lambris blancs relevés d'un léger filet d'or. Des lustres d'aspect gai, des glaces.

Bref ! un de ces accueillants et cossus cafés de petite ville que fréquente la bourgeoisie. Détail touchant et provincial, l'enfant du patron, Cyprien, s'était mis tout de suite à rouler dans nos jambes.

Et avec cela, le silence. Seulement parfois la porte s'ouvrant laissait pénétrer un écho du bruit de la foule et des musiques. Le café était alors comme une de ces calanques abritées, aux flots transparents et bleus, où vient mourir dans un imperceptible frisson le tumulte de la mer démontée.

Il n'y avait là que des femmes très affairées, jouant au mistigris. À notre arrivée elles se retournèrent avec ce regard à la fois indifférent et haineux qu'on jette aux intrus ; puis elles parurent nous oublier, et la partie continua :

Ni jeunes ni vieilles, la plupart jolies. Par exemple un peu trop de bagues sur des mains vaguement canailles.

Les cheveux lustrés, et chez toutes, – comme si c'eût été quelque uniforme, – de cette couleur d'or fluide, obtenue au moyen de teintures. Les

yeux peints, un teint pâle et mat, révélant des soins plus que journaliers.

Ces femmes buvaient de la bière et fumaient.

Au milieu, une grande brune, sans bagues aux doigts, sans brillants aux oreilles, trônait superbe avec des airs d'impératrice satisfaite. Dans sa tignasse lourde, insolemment nouée comme en un tour de main, quelques fils d'argent se montraient qu'on ne dissimulait pas. Les chairs évidemment lavées à l'eau froide et dédaigneuses d'un inutile fard, prenaient à la nuque, sur les bras, des carnations masculines, et masculine aussi était la coupe de son col droit serré d'une mince cravate noire, de son corsage en gilet muni du gousset pour la montre, d'où sortait une chaîne d'or. Les autres semblaient lui obéir, sourire et parler pour elle. Sa voisine de droite, une boulotte, le pouce et l'index rougis comme par du henné, lui roulait et lui allumait, très émue de ce privilège, d'interminables cigarettes que délicatement, du bout de la langue, elle mouillait.

Tout à coup une bonne entra, conduisant par la main une fillette de cinq ans, frisée et rose.

– Camille ! voici Camille. Dis bonjour à maman, dis bonjour à marraine.

Marraine, c'était la grande brune ; maman, la boulotte aux cigarettes. Et Camille, sur ses petites jambes trébuchantes chaussées de bas rouges, courut à marraine, à maman. Du coup, en l'honneur de Camille, la partie se trouva interrompue.

– Comme elle est jolie !

– Et maligne.

– Un diable !

– Un amour !

Chacune voulait avoir Camille, se la passant de main en main, l'accablant de baisers, l'étourdissant de chatteries.

– Tiens, Camille, veux-tu fumer ?

– Veux-tu goûter à mon bock, Camille ?

On s'extasiait de voir que Camille buvait la bière sans grimace et fumait bravement comme une vraie petite femme.

– Regarde, Camille, qu'est-ce que c'est que

ça ?

– N'un diamant.

Et l'on s'extasiait encore de voir que Camille se connaissait en diamants, si jeune. Mais quel triomphe, quelle explosion de cris admiratifs et de rires, lorsque, s'étant emparée d'une boîte à poudre, Camille en dévissa le couvercle à miroir, sortit la houppette de cygne, et s'enfarina la frimousse en ayant soin, avec des mines adorablement imitées, de serrer et rentrer ses lèvres pour que le corail n'en blanchît pas.

Puis ce furent des paroles graves

– C'est gentil tout de même les enfants !

– Il n'y a encore que ça qui console...

La mère, toute heureuse, approuvait, lissant dans ses doigts, avec amour, les cheveux bouclés de Camille :

– Dire que Fernand s'est fâché quand j'ai voulu la mettre en blonde !

– Qui ça, Fernand ?

– Son père, parbleu !... Un monsieur très bien,

et qui l'aime...

Fernand... Il existait donc un Fernand ! C'est bête mais la chose, naturelle pourtant, m'étonna. Dans un tel milieu, jusqu'à ce moment, l'idée ne m'était pas venue que Camille pût avoir un père.

Cependant les baisers recommençaient et menaçaient de ne plus finir, quand fort à propos la caissière, madame Herminie, intervint du haut de son comptoir :

– Eh bien, voyons ! est-ce que je ne pourrais pas, moi aussi, être un petit peu de la tournée ?

– Va, Camille, embrasse madame Herminie, puis tu joueras avec Cyprien...

Marraine avait repris les cartes, maman s'était remise à manufacturer ses éternelles cigarettes ; et moi, en humeur de philosophie à la suite de cet étonnant intermède familial, je songeais aux crimes de la destinée me disant que peut-être, là-bas, en province, dans les fortifiantes senteurs de la montagne ou bien des grèves, un Fernand poussait, garçonnet loyal et solide qui, un jour, follement, usera son cœur à aimer Camille

l'adorable monstre en préparation qui maintenant joue sous la table, là, avec Cyprien.

Ma méditation ne fut pas longue.

Des cris, les femmes qui se dressent, madame Herminie qui accourt, Cyprien la joue en sang, qu'on console à coups de taloches et qui hurle : « Camille m'a chipé mes sous, puis après elle m'a mordu. » Et Camille, rouge, le rire aux lèvres, Camille que de nouveau tout le monde embrasse, mais à l'étouffer cette fois, ce cher trésor ! pendant que marraine la boit des yeux et que maman murmure triomphante :

– Voyez-vous, la petite gale ? Ça n'a pas encore six ans, et ça ne peut déjà pas sentir les hommes.

Pauvres hommes, pauvre Fernand !

D’après nature

– Car enfin, s’écria Maxime, garçon peu causeur d’ordinaire, mais que l’excitation de cette fin de souper poussait visiblement à l’anecdote, car enfin nous les avons connues, nous ! dans l’éclat verdissant de leur jeunesse, ces énigmatiques héroïnes dont le théâtre et le roman aiment étaler la triste fin au milieu des odeurs de mort prochaine et de pharmacie.

– Voudrais-tu parler de Marie ?

– Oui, de Marie ou, si tu préfères, de Lucy, comme ils l’appellent maintenant, une des créatures les plus naïvement, sinon perverses, le mot pour elle serait bien trop gros ! mais anti-vertueuses qu’il m’ait été donné de connaître et que le hasard toujours prévenant envers les poètes me fit rencontrer presque au lendemain de mon arrivée à Paris.

Voici dans quelles circonstances :

Le bon Charles, s'il t'en souvient, notre doyen de quelques années, avait pris en affection ma provinciale inexpérience ; et, un peu pour me bronzer l'âme, un peu pour jouir de mes étonnements, aimait me promener, moi candide, à travers les cercles des joyeux enfers parisiens.

Tu vois d'ici, groupe original sur qui se retournaient les passants ! ce Virgile d'un nouveau genre avec sa face bien rasée, l'éclair spirituel de ses lunettes, son allure d'abbé de cour, et l'étrange Dante que je devais être, un Dante de seize ans, les cheveux drus comme un gazon sous un diable de chapeau pointu fièrement porté, qui me donnait, à ce qu'on m'affirma depuis, des airs ahuris de jeune astronome.

Un soir, à l'heure du dîner, comme je me dirigeais vers notre restaurant habituel, Charles ayant pris mon bras me dit : – Non pas par là ; il est écrit dans les étoiles qu'aujourd'hui je t'emmènerai chez la Coultelier. – La Coultelier ? – Une table d'hôte assez curieuse... quelque chose qui donne l'idée des Bouillons-Duval à Lesbos... La barbe y est plutôt mal vue ; pourtant,

avec des recommandations et moyennant l'hommage d'une tournée de vins fins au dessert, ces dames parfois vous tolèrent.

Nous nous mettons en route, Charles par avance guilleret, tandis que, inquiet et intéressé, je me demandais ce qu'un Bouillon-Duval à Lesbos pouvait bien être.

Rien de très singulier d'abord : un vestibule de maison bourgeoise avec une concierge avenante et polie ; un escalier pareil à tous les escaliers ; et, au troisième, une antichambre où une bonne non moins avenante et non moins polie que la concierge vint nous enlever nos pardessus.

Je remarquai seulement que cette bonne, de deux pieds plus haute que moi, avait des diamants aux doigts, une voix d'ancien militaire, et que, sans doute pour nous mettre à l'aise, tout de suite elle nous tutoya.

De plus un parfum nous arrivait qu'aujourd'hui j'hésiterais peu à qualifier de « troublant », mais alors le mot n'était pas inventé encore ! parfum combiné de cuisine, de tabac d'Orient et de poudre de riz. La complexité

de ce mélange s'expliqua quand, une porte enfin ouverte, nous montra, autour du dîner qu'on servait, une vingtaine de femmes assises dont plusieurs s'amusaient entre les plats à griller d'énormes cigarettes.

Comme mon ami Charles s'attardait en causeries avec la bonne et ne se pressait pas d'entrer, j'eus quelques secondes le loisir de considérer l'assemblée.

Des femmes de tous les âges, j'allais dire de tous les sexes ! Les unes féminiement maquillés et parées, cheveux coupés en carré sur le front, têtes de collégiens vicieux. D'autres mûres, l'œil passionné, avec des semblants de moustaches. Au milieu, par toutes désirée et choyée, une grande blonde, Éliane, le modèle alors si en vogue chez les fabricants de faux Rubens, et une mignonne brune, grassouillette et frêle, qui était Marie.

Notre arrivée fit sensation.

On chuchotait, on se moquait. Mais Marie seule existait pour moi ; et silencieux, contemplant l'ovale pur de son visage, ses lèvres demeurées enfantines, un peu boudeuses, ce

regard ingénu et noir que la frange des cils voilait, je croyais, poète déjà et tout vibrant encore des souvenirs du pays natal, reconnaître en elle l'*angesse*, l'ange-femme de nos pastorales.

L'ange aussi m'avait vu, hélas ! Soudain le rire, un rire cruel, entrouvrit sa bouche divine, et, d'une voix douce quand même à mon cœur, quoiqu'elle essayât de l'encanailler :

– Ah ! bien non, Éliane, s'écria-t-elle en me désignant, ce n'est pas encore celui-là qui nous dé...tournera des femmes !

Entre nous, elle prononça même un mot plus dur que détourner.

Éliane rit à son tour, l'enveloppant d'une œillade reconnaissante et la table entière applaudit.

– Peuh ! disait Charles, toujours philosophe, il ne faudrait pas s'y fier ; attends un peu que le petit se forme.

Étonné, je l'étais ! étonné et rouge. Mais le moyen de garder rancune ? Marie déjà me faisait

une place à côte d'elle, tandis que Charles s'asseyait auprès d'Éliane, sans crainte d'afficher son faible pour les morceaux plantureux.

Que te dirais-je ? Le soir même, à cause de ton serviteur, Éliane et Marie se brouillaient. Marie partait, seule, à mon bras ; et quatre jours plus tard, les amours vont vite rue de Douai ! nous achetions des meubles et nous pendions notre crémaillère.

Vraie fête de l'intelligence ! Tout-Paris était là, du moins le Tout-Paris de la place Pigalle, car il y a dans Paris un grand nombre de Tout-Paris. Seulement, autant par prudence de ma part que par dignité de la part de Marie, la table d'hôte Coultelier avait été sévèrement consignée.

Pénétrée de ses devoirs nouveaux d'épouse désormais fidèle et de maîtresse de maison, Marie se multipliait, rayonnante et digne.

Le repas fut des plus corrects, ainsi que la soirée qui suivit. Les hommes se tenaient ; les bonnes amies amenées s'appliquaient, par goût féminin du changement, à rester convenables autant que possible.

Pas un mot plus haut que l'autre, nulle excessive plaisanterie ; la gaieté décente et modérée qui eût convenu à des justes noces.

Au surplus, et pour nous contenir au besoin, le sévère regard d'une vieille dame qui servait, gouvernante modèle trouvée par Marie, maigre, toute en noir, d'aspect rigide et protestant. Personne, malgré les perfides conseils du champagne, n'aurait osé, n'aurait voulu scandaliser la gouvernante.

On fit même de la grande musique, car Marie pianotait un peu. À minuit, on disait des vers.

Te rappelles-tu mon fameux sonnet que je récitai pour la première fois ce soir-là ? Il s'intitulait : *Carte à payer.*

Par le coin des rideaux, pâle et les mains rougies,
Le matin frissonnant jette un regard jaloux
Et contemple, tableau mélancolique et doux,
Notre table et les grands débris de nos orgies.

La bisque, cette nuit, déploya ses magies,

Toutes ces dames ont quelqu'un sur leurs genoux
Et les flacons vaincus gisent sous les bougies.
Trois heures ! Une voix soupire : – Réglons-nous ?

Des garçons indiscrets s'avance le cortège ;
La carte ! Froid sinistre et silence profond.
Ces dames, s'agrafant, voilent leurs seins de neige ;

Tous se fouillent. Les yeux levés vers le plafond,
Graves, sans voir le nez que leurs convives font,
Marcel a dit : Peut-être ! et Rodolphe : Que sais-je ?

Plaisanterie bien innocente, car Marcel et Rodolphe se trouvaient présents et applaudissaient plus fort que les autres.

J'avais voulu que Charles fût là pour assister à mon triomphe. Mais depuis quelques minutes le bon Charles avait subrepticement disparu. Comme je m'inquiétais, mes amis me dirent :

– Rassurez-vous. Charles va revenir. Charles, quand la grande musique dure trop, descend

volontiers, dans l'intérêt de ses études gastronomiques, faire un petit tour aux cuisines.

Tout à coup, des gifles, des cris, un bruit de cuivres bondissants et de vaisselles fracassées. Une vieille dame apparaît, la gouvernante, blême de fureur, se hérissant :

– Marie, à mon secours, on vient d'insulter votre mère !

Et, derrière elle, souriant, le claque sous le bras, Charles qui se précipite à genoux :

– Excusez, madame, un moment d'erreur si j'avais pu soupçonner en vous la belle-maman d'un ami que j'aime, je n'eusse certes pas essayé de vous manquer de respect sur vos fourneaux.

Ce pénible incident ennuagea quelque peu notre jeune lune de miel. D'ailleurs Marie ne fut pas longue à se rendre un compte suffisant des émotions médiocrement pimentées et des bonheurs par trop spéciaux que comporte la vie honnête. Deux semaines après, ce qui me navra, fuyant notre foyer pseudo-conjugal, elle signait chez la Coultelier sa paix avec Éliane.

Le petit porteur d'huitres

Au temps jadis – il y a bien dix ans de cela, un siècle pour la chronologie parisienne ! – j'aimais parfois m'arrêter à mi-côte de l'interminable montée des Martyrs, devant une gazouillante et verdissante boutique. *Fleurs et Poissons*, telle était l'enseigne. Mais outre les fleurs de toutes sortes et les plantes grasses ou non qui formaient à sa devanture un fouillis de jardin féerique, outre les cyprins chatoyants qui, circulant avec une gracieuse paresse derrière les glaces de sa vitrine transformée en aquarium, avaient l'air, au travers des branches, de naviguer dans un bosquet, on y vendait encore, à l'usage et pour le caprice des galantes habitantes du quartier, des petits chiens blancs et frisés avec une faveur au cou, de grands aras crêtés de rouge vif, des oiseaux des îles et des singes.

On y vendait aussi des huîtres ; et, lorsque

c'était la saison, tandis que les petits chiens aboyaient, que les oiseaux des îles chantaient, que les aras criaient, et que les singes prisonniers, la ceinture de cuir au ventre, grimaçaient en tendant leurs chaînes, les roses effeuillées au vent pleuvaient sur le varech des bourriches.

Un matin, au moment où les commerçants ouvrent leurs volets, la petite Nisida, une des plus jolies écuyères du cirque Fernando, qui était descendue dans la rue, en pantoufles et en peignoir, afin d'acheter deux sous de lait frais pour sa chatte, la petite Nisida, les yeux encore ensommeillés, crut positivement continuer un rêve lorsque sous l'enseigne : *Fleurs et Poissons*, étincelante des feux de l'aurore, elle aperçut, au lieu du patron, un garçonnet de quatorze à quinze ans, ingénu, blond, beau comme le jour qui se levait ou comme le Prince Charmant des Contes. Elle s'arrêta sur le trottoir d'en face, près de la colonne à spectacles, oubliant son lait et sa chatte, et sans autre souci que de le contempler.

Après Nisida, qui avait des pantoufles roses et un peignoir bleu, vint une jeune première du

théâtre Montmartre qui avait des pantoufles bleues et un peignoir rose. Après l'écuyère et la jeune première, il vint un modèle, deux modèles, dix modèles, trente modèles ; c'est effrayant la consommation de modèles faite par les peintres vivant sur ces hauteurs ! Puis, après les modèles, une innombrable quantité d'aimables personnes qui n'étaient pas modèles mais qui auraient pu l'être, à en juger d'après les insolentes saillies que poussait à travers l'étoffe leur poitrine naïve et sans corset, et d'après la ligne serpentine, souple et nerveuse qui, partie de la nuque aux frisons emmêlés, descendait ininterrompue, moulant la cambrure des reins et la grâce solide des épaules.

Ce matin-là les chats attendirent ; et les raffinés Parisiens qui, parmi les plaisirs de la journée, mettent au premier rang les rencontres et bonnes fortunes de l'heure des boîtes à lait n'eurent pas sujet de regretter leur matinale flânerie.

Tranquillement et comme si de rien n'était, le jeune garçon s'était mis à ouvrir des huîtres qu'il

déposait à mesure, grasses, tentantes et débordantes d'eau, sur un plateau en métal anglais. Puis, quand le plateau fut chargé d'une suffisante pyramide, l'enlevant du plat de la main, avec une dextérité d'équilibriste, il partit à travers cette haie de femmes qui s'ouvrit au passage et qu'il ne regarda même point, dans la direction de la place Vintimille.

À ce moment, le patron apparut et cria :

– « N'oublie pas, petit : Au 214, à l'entresol, chez la comtesse Ernesto... le nom est à la porte, sur une plaque de cuivre. »

L'énoncé de cette adresse fit passer dans l'assemblée un frisson de jalousie. Avec un léger bruit argentin, les boîtes à lait s'entrechoquèrent, et Nisida, parlant au nom de tous comme le chœur d'une tragédie, prononça ces paroles vertueusement indignées :

– « En voilà du joli, si maintenant les comtesses se mettent à se faire apporter des huîtres par des gamins pas plus grands que ça !... »

L'assemblée entière approuva. Si bien que, une demi-heure après, de tous les coins du quartier, pour toutes les maisons, à tous les étages, chez l'heureux patron de *Fleurs et Poissons*, les commandes d'huîtres affluaient.

Jusqu'au soir, le patron ne put suffire à ouvrir des huîtres, non plus que son épouse à éventrer des bourriches ; et le petit porteur, faisant le va-et-vient, son plateau à la main, montant des escaliers tendus de moelleux et discrets tapis, sonnant à des portes d'où, quand on les ouvrait, s'exhalaient des parfums suaves, et sur le seuil desquelles venaient le recevoir des formes blanches, le petit porteur se disait :

– « Mais qu'est-ce qu'elles ont, toutes ces dames-là, qu'est-ce qu'elles ont donc aujourd'hui à être ainsi enragées pour les huîtres ! »

Car il était tout neuf à Paris, le petit porteur, neveu du patron. Et certes, la veille encore, quand voulant l'initier au commerce, son oncle était allé le chercher dans le hameau, près de Chevreuse où, la gaule à la main et le plus souvent sans souliers, il gardait les vaches au bord de l'Yvette,

on l'eût fort étonné en lui prédisant ce que lui réservait la destinée.

Il s'y fit néanmoins : il s'y fit peu à peu.

Plusieurs mois durant, sans une plainte, sans hésitation ni défaillance, le vaillant garçon porta ses huîtres. Et cependant jamais, les statistiques en font foi ! jamais dans l'enchevêtrement de rues et de ruelles, aimablement peuplées, que le Moulin de la Galette semble bénir de ses grands bras, on ne mangea tant d'huîtres que cette année.

Toujours beau et même plus beau qu'au début, car il avait légèrement pâli et maigri, toujours à son poste dès l'aurore, au milieu des fleurs, dans le réveil des chants d'oiseaux, du matin jusqu'au soir, le petit porteur d'huîtres attendait. De temps en temps une femme s'arrêtait, en coquet négligé de voisine, rougissante et emmitouflée.

– « Cinq douzaines au 14 de la rue Blanche, pour dix heures et demie précises ! » criait du fond de la boutique la voix joyeuse du patron. Et à dix heures et demie précises, le petit porteur se mettait en route, ses cinq douzaines sur un plat pour le 14 de la rue Blanche, le regard perdu dans

un rêve, avec quelque chose de la résignation à la fois heureuse et terrifiée de la Pythonisse qui va monter sur son trépied.

Un matin on ne vit pas le petit porteur d'huîtres. Les gens s'étonnèrent d'abord parce que la saison des huîtres n'était pas finie. Puis, son absence se prolongeant, l'étonnement fit place à l'inquiétude.

Interrogé, le patron qui d'ailleurs avait fait fortune en ces quelques mois, répondit assez vaguement que le petit était retourné au pays, chez sa mère... que rien n'est fatigant à cet âge comme de monter des huîtres tout le temps, qu'il avait besoin de l'air de la campagne, et que peut-être il ne reviendrait plus.

Alors, – car personne ne pouvait se contenter d'une explication aussi simple, – les commentaires allèrent leur train. Il courut des bruits d'enlèvement et de départ pour l'Italie avec une princesse de théâtre ou une grande dame russe. Les uns tenaient pour la comédienne, les autres pour la grande dame, mais tous étaient d'accord sur la question d'enlèvement.

Peu à peu cependant l'opinion générale s'établit que le petit porteur d'huîtres était mort, comme meurent ceux qui furent aimés des dieux, par un beau soir, à la fleur de l'âge. Sa perte fut longuement pleurée. Et même un poète qui savait le latin lui composa cette épitaphe païenne, à l'imitation de celle si touchante du petit danseur Septentrio qu'on peut lire à Antibes, sur un tombeau encastré dans le mur de l'Hôtel de Ville :

AUX DIEUX MÂNES

D'UN PETIT PORTEUR D'HUÎTRES

QUI, RUE DES MARTYRS, TOUTE UNE SAISON,

PORTA DES HUÎTRES ET FIT PLAISIR.

Saisie galante

– Chérubin ? l'oiseau bleu de la romance à madame ?... Je l'ai beaucoup connu ; il était clerc d'huissier.

Et, comme on s'étonnait, mon ami Estève continua :

– Clerc d'huissier ! avec un petit chapeau non pas mou mais plutôt ramolli à la délétère influence des pluies, des neiges et des brumes ; avec une petite veste coupée non sans préoccupation d'avarice dans la défroque d'un oncle obèse ; laquelle veste laissait voir un bouffant de chemise blanche entre elle-même et le pantalon, trop court, comme tous les pantalons de clerc d'huissier, mais bâillant aux poches et moulant du tissu de son elbeuf usé la bosse de croûtes clandestines. Je ne parlerai pas des souliers, invisibles qu'ils étaient sous une épaisse couche de boue ramassée au saut des ruisseaux

dans les courses à travers Paris.

Très gentil quand même, le petit clerc ! qui avait de longs cheveux blonds, mal peignés, mais n'en frisant que mieux à cause de cela, une bouche dont les dents riaient, et des yeux d'avance étonnés par les promesses de la vie.

Il faut cependant que je vous dise où et comment je le rencontrai, ce petit clerc. C'était vers 1865, la France n'était pas heureuse et, tout m'oblige à le constater, elle venait presque à bout de s'étourdir sur ses malheurs présents et futurs en s'amusant énormément.

M'amusais-je ou si l'on s'amusait de moi ? Je l'ignore. En tous cas Estève qui vous parle, Estève aujourd'hui vieux et triste, et peu fier, soit dit entre parenthèse, de ses cheveux gris mal gagnés, Estève avait dans le joyeux Paris d'alors l'attitude modeste et triomphante d'un bon garçon aimé de la plus délicieusement écervelée des belles filles qui chaque aurore, après la nuit passée à souper chez Vachette, dans le grand salon rouge du premier, regardaient par les fenêtres du fond si, malgré la parole impériale

donnée, les travaux du nouvel Opéra n'étaient pas trop en retard sur ceux du nouvel Hôtel-Dieu.

Car, ceci va paraître invraisemblable, à cette époque, lointaine déjà, une ingénuité relative régnait sur terre : on rencontrait des comédiens qui n'étaient pas tout à fait millionnaires, des peintres et des aquarellistes qui, d'une pochade torchée en deux heures, ne s'achetaient pas d'hôtel avenue de Villiers, et d'agréables personnes contentes d'un bonheur au jour le jour et parfaitement résignées à ne jamais mourir baronnes.

Tiennette était de celles-là, Tiennette ou si vous voulez Étiennette, un nom qu'elle s'était choisi.

Je n'avais pas revu Tiennette depuis plusieurs semaines, lorsqu'un matin je reçus d'elle ce message :

« Je t'attendrai rue de Vintimille, tout de suite, jusqu'à midi. Il s'agit d'affaires très sérieuses ! Et surtout apporte un homard. »

Amoureux dressé à tous les caprices, je me

procurai le homard, et j'arrivai rue Vintimille...

Un déjeuner m'y attendait.

Déjeuner d'amis ! Seulement, au dessert Tiennette tout à coup devenue grave :

– As-tu beaucoup d'argent sur toi ?

– Dame !

– C'est qu'on vient saisir à onze heures, et je t'avais écrit dans l'intention...

– Tu aurais dû m'avertir... attends cependant que je voie : vingt, trente, quarante ! si quarante-cinq francs cinquante centimes suffisaient ?...

– Dame ! peut-être pas pour l'huissier... Mais nous les garderons et nous irons à la campagne, du côté de Mantes. Voilà longtemps que j'ai comme une fringale de revoir mon pays natal.

Sur ce dialogue dénué de logique apparente, au moment où la bonne apportait le café, deux coups légers furent frappés à la porte.

– Entrez ! cria Tiennette.

Et l'huissier entra, aimable, mais un peu fâché. Sans une paire de favoris de la couleur des

favoris d'hommes d'affaires, c'est-à-dire noirs et luisants comme la cassure du charbon de bois, on l'eût pris, à voir son air d'indulgente et affectueuse bouderie, pour quelque galant ecclésiastique grondant bien doucement, au sujet du même éternel péché mignon, une aristocratique pénitente.

– « En vérité ! se laisser saisir ainsi tous les trois mois !... Je vous demande un peu si c'est raisonnable ?... Intelligente et jolie comme vous l'êtes. Oui, très jolie, madame Tiennette !... il faut vraiment que vous le fassiez exprès.

– Va toujours, va, crocodile ! soupirait Tiennette ; et elle ajouta en se versant un petit verre :

– Comme si tout le monde ne savait pas qu'il s'entend avec mon marchand de meubles ! »

Cependant, le crocodile allait toujours. Il saisissait, il saisissait, expertisant, cataloguant, avec de fins sourires d'amateur accompagnés de « oh charmant !... d'un très joli goût !... » les bijoux, les manteaux et les robes, les ombrelles et les chapeaux, les bottines hautes sur talons, le

linge délicatement ajouré de petits points et de dentelles, les fauteuils dorés, la peau d'ours, les faux Diaz suspendus au mur, et tous les menus brimborions mis au pillage d'un campement de sauvagesse parisienne.

Derrière lui, Chérubin son clerc inscrivait :

– « Item : un crapaud très capitonné.

– Item : un couvre-pied de satin noir avec doublure en satin cerise.

– Item : une pendule Louis XV à sujet galant.

– Item... »

Et, s'embrouillant dans ses *item*, le petit clerc de quatorze ans, visiblement ému par le maniement nouveau pour lui de tant de choses féminines, barbouillait d'encre ses doigts tremblants, et, de temps en temps, levait vers Tiennette, très friande en effet dans son déshabillé du matin, deux beaux grands yeux où se lisait un peu de pitié étonnée et une admiration sans réserve.

L'opération tirant à sa fin :

– « Vous permettez, madame ?... »

Et l'huissier avec le petit clerc pénétrèrent dans le cabinet de toilette.

Investigation rapide et discrète : un tintement clair de cristal et de porcelaines, quelques fines odeurs révélant des flacons débouchés, des boîtes ouvertes, et ce fut tout.

Quand ils reparurent, l'huissier affectant d'être digne, relisait ses papiers timbrés ; le petit clerc était tout rouge.

Par dessus le dos de l'huissier, le petit clerc surexcité, une flamme de crime dans le regard, faisait des signes à Tiennette.

Mais Tiennette ne le voyait point, occupée qu'elle était à signer le procès-verbal de saisie.

Alors, en désespoir de cause, le petit clerc s'approcha de moi, et sournoisement, sans rien dire, il fit glisser entre mon dos et le dossier du fauteuil où j'étais assis, je ne sais quoi de doux, de moelleusement élastique.

C'était, – nous n'osâmes y regarder qu'après le départ du petit clerc et de l'huissier, – c'était les cheveux de Tiennette, une fausse natte, souple

et lourde comme un ruisseau d'or, dont Tiennette certes, aurait pu se passer, mais qui, tordue en simple nœud, et doublant l'opulence naturelle du chignon, ne l'empêchait pas d'être belle.

– « Pauvre petit ! C'est gentil tout de même à lui d'avoir songé à me sauver cette natte, fit Tiennette rêveuse et sérieusement attendrie ; j'y tenais beaucoup : ma nuance de blond est rare. »

Et, dégageant de ses doigts blancs un morceau de pain resté prisonnier dans le réseau d'impalpable soie, un de ces croûtons poussiéreux et durs que les petits clercs affamés promènent au fond de leurs poches en courant Paris :

– « Ça te fait rire ? Les hommes n'ont pas de cœur !... Eh bien, si j'avais su, je l'aurais embrassé, ce Chérubin ! »

Les poissons rouges

Il faut que je te la raconte, mon cher Armand Silvestre, cette histoire des poissons rouges à la condition pourtant que tu me permettras, au préalable, d'invoquer une de tes Muses. Non pas celle qui, vêtue du péplos à plis droits, et tenant en mains la lyre d'or, sut t'inspirer tant de beaux vers passionnés et mélancoliques, mais l'autre, ta muse numéro deux, déité avenante et grassouillette dont la lèvre toujours prête au rire s'égaie parfois en propos salés.

Voilà qui est fait ; commençons !

Elle est véridique, mon histoire, et remonte à l'époque heureuse où notre jeunesse attendait sous les lilas du Luxembourg la tombée des cailles rôties.

Fanatiques de la rive gauche, Paris finissait pour nous au pont Saint-Michel. Tout ce qui était par delà la Seine passait à nos yeux pour une

contrée périlleuse et mal explorée que nous eussions volontiers représentée par un de ces grands espaces blancs des anciennes cartes d'Afrique, où, pour unique renseignement, la main enrayée du géographe écrivait en latin : « Là sont les lions. »

On se décidait cependant à passer l'eau, deux ou trois fois par an, lorsque un ami que j'appellerai Gaëtan donnait une fête.

Gaëtan était notre aîné ; sa barbe grisonnait déjà, mais son esprit gardait vingt ans.

Il habitait rue de Douai un petit hôtel contigu à celui de Francisque Sarcey, et n'avait d'autre souci que de dépenser galamment, dans le milieu d'art qui lui plaisait, les revenus d'une modeste fortune gagnée en Égypte.

Monselet, Carjat, Pothey, étaient des nôtres, et aussi le bon René d'Infreville, âme exquise envolée trop tôt !

Les bonnes soirées qu'on a vécues là, buvant, chantant, disant des vers dans le salon aux divans turcs, tendu d'étoffes orientales, sauf, quand

passé minuit les voisins se plaignaient, à continuer la fête dans la cave.

Une cave peinte, s'il te plaît ! ornée de fresques comme la cave de Chinon, où les murs étaient sourds et les meubles incassables, Gaëtan, homme hospitalier et pratique, ne négligeant rien de ce qui pouvait servir au bien-être de ses invités.

Nous nous adjoignions parfois, pour aller chez Gaëtan, quelques camarades du sexe ennemi choisies parmi les dernières bonnes filles existant encore aux environs du bal Bullier.

C'est ainsi qu'un soir l'un de nous amena la douce Angéline.

Délicieuse à voir, Angéline, avec son teint de fleur, ses cheveux fins et fous qui lui donnaient l'air d'une rose ébouriffée mais plus délicieuse à entendre, car sa bouche, pareille à celle de la princesse du conte, d'où s'égrènent perles et rubis, ne s'ouvrait guère que pour laisser tomber des aperçus d'une ingénuité idéale.

De quel astre blanc, par le chemin de quel

rayon était descendue sur terre cette lunatique personne ? Je me le demande ! Elle ignorait absolument les choses de ce monde, et marchait à travers la vie, souriante et extasiée comme un Pierrot de pantomime.

Nous nous amusions entre nous de la surprise doucement comique de ses yeux pareils à d'inquiètes pervenches. Elle, sans ombre de soupçon, acceptait les plus énormes fumisteries, croyant tout ce qu'on lui disait, et s'expliquant tout par ces simples mots : « T'épatant ! » prononcés de sa voix toujours enfantine et zézayante.

Donc Angéline était là un soir de souper, multipliant les « t'épatant ! » et fort impressionnée d'un tel luxe, dont n'avaient pu lui donner qu'une vague idée les quelques chambrettes d'étudiants distraitement traversées par elle.

Mais rien, désormais, ne l'étonnait plus dans cette peu sardanapalesque garçonnière qui, à travers les mirages de deux ou trois verres de champagne, lui semblait un palais féerique. Et,

confiante, elle se laissait raconter, par son voisin de table, qu'au dessert le toit s'ouvrirait, laissant pleuvoir sur les convives une averse de pièces d'or et de roses.

Après le souper, on passa au salon. Un poète se mit à réciter des vers. « T'épatant ! » disait Angéline.

Il faut savoir que l'ami Gaëtan avait sur le confort des idées très particulières. Par exemple, il ne comprenait pas que, par dédain ou par oubli, les architectes dans leurs constructions négligeassent certain réduit, mais comment dire ? eh ! ma foi, oui, certain réduit où les rois eux-mêmes vont à pied. – Pourquoi, s'écriait-il avec une éloquence convaincue, faire un cachot étroit et noir de l'endroit qui devrait au contraire être embelli et égayé par tous les raffinements de l'art ? N'est-ce pas là que les plus fous méditent au moins quelques minutes dans leur journée ? N'est-ce pas là que les plus dispersés se retrouvent et se résument ?

Aussi fallait-il voir l'installation du réduit en question chez Gaëtan ! Un plafond à jours, un

pavé de marbre, le meuble principal fait d'onyx veiné s'évasant en courbe élégante et, tout autour de la salle spacieuse et claire, un vaste aquarium à hauteur d'appui ou plutôt, à demi-voilée par le feuillage découpé de plantes vertes en rangée, une rivière aux murs de cristal, pleine d'eau courante, où, jetant des reflets de métal et de pierreries, se jouaient d'énormes cyprins.

Ces cyprins, collection unique rassemblée à grand prix dans les quatre parties du monde, étaient l'orgueil de Gaëtan. Il passait avec eux des heures. Et, sûr qu'ils seraient admirés, rien ne lui était plus agréable que de voir un visiteur, un ami, se glisser discrètement vers la pièce où il les logeait.

Le hasard malicieux voulut qu'au courant de la soirée, le peintre Émile sortant, la douce Angéline s'apprêtant à entrer, tous deux et nez à nez se rencontrassent dans l'entrebâillement de la porte.

Éblouie par les somptuosités du lieu, Angéline d'abord crut s'être trompée. Mais le peintre lui dit :

– « C’est bien là !

– T’épatant !... » s’écria la douce Angéline.

Voilà la conversation engagée. Tout émue, fort intéressée, Angéline se fait expliquer le pourquoi des choses. Elle admire le plafond à jours, le pavé de marbre, les proportions vraiment consulaires de la chaise curule en onyx. Mais les cyprins surtout l’étonnent. – Quelle drôle d’idée avait eu ce Gaëtan ? Dans quel dessein avait-il rassemblé là tant de poissons ?

– « Eh ! quoi vous ne savez donc pas ? Mais c’est une mode nouvelle, une méthode originale que Gaëtan a rapportée de chez les Turcs. »

Je n’oserais pas te répéter, et d’ailleurs tu le devineras tout à l’heure, mon cher Silvestre, pour quel usage facétieux, s’inspirant d’un chapitre célèbre de Rabelais, Émile, sans pitié pour l’âme ingénue d’Angéline, Émile, mystificateur comme le sont les peintres, désigna tous ces cyprins d’Inde et de Chine, lesquels, innocemment, sans se douter du destin tragique qui les menaçait, continuaient à évoluer aux lueurs du gaz dans l’eau transparente.

On était toujours dans le salon et le poète récitait toujours ses vers au milieu d'une inattention sympathique. Le peintre Émile, rentré sans bruit, avait repris place sur le divan. *Chant cinquième !* annonçait le poète implacable.

Soudain la porte s'ouvre, Angéline entre en coup de vent, les yeux plus grands, les cheveux plus fous que jamais ; et secouant sur l'auditoire les dentelles et les rubans de son bras droit qui ruisselait :

– Ah ! mais non, s'écrie-t-elle, ah ! mais non. Ce n'est pas commode du tout de se... brosser les dents avec des poissons rouges !

On se lève, on se précipite.

– « Mes cyprins ! » soupire Gaëtan qui, sans bien comprendre, flaire un malheur.

Plus de cyprins !

Sur les perfides indications d'Émile, la douce Angéline, curieuse comme toutes les filles d'Ève, n'avait pu se défendre d'essayer.

Bravement, manches retroussées, avec la ténacité de l'idée fixe, elle était venue à bout de

les pêcher presque tous.

Quelques-uns effarés, cognant la vitre du museau, s'entrecroisaient dans l'eau agitée d'un dernier remous de tempête.

D'autres, déplorablement, gisaient sur le pavé de marbre, palpitant et pareils à des lingots d'or pourpre. Gaëtan avec soin les remettait dans le vivier, espérant les faire revivre. Mais combien, hélas ! au cours de la paradoxale expérience obstinément poursuivie un quart d'heure durant par la trop crédule Angéline, avaient disparu, engloutis pour toujours tout au fond du trou noir ouvert dans l'onyx ainsi qu'un insondable et dévorateur barathre !

Gaëtan jurait tous les dieux. « T'épatant ! » murmurait la douce Angéline stupéfaite du trouble jeté parmi nous par un fait en somme aussi simple. Quant au peintre Émile, auteur du désastre, tu penses bien, mon cher Silvestre, qu'il avait prudemment disparu.

Le samedi de Manon

– « Une tuile, s'écria Manon, voilà la tante qui arrive... »

Et, froissant le télégramme bleu qu'elle envoya rouler en boule dans un cornet de faux Japon :

– « Ils avaient bien besoin, vos chemins de fer, d'inventer ces voyages à prix réduits ! »

Puis, réflexion faite, elle ajouta :

– « Bonne personne, la tante ! Pas assez dans le mouvement ; mais bonne personne tout de même. »

Je me hasardai à interroger :

– « Quelle tante ? »

Là-dessus, Manon se redressa, sévère et digne, en fleur de vertu :

– « Ma tante, monsieur, ma vraie tante !... Il

n’est pas encore défendu d’avoir une tante, que je sache ? Femme, d’ailleurs, des plus respectables... veuve depuis vingt ans et vingt ans de sagesse... elle habite une petite ville de province, ou plutôt un village, très loin, passé Fontainebleau... Je serai ravie de la voir, de la recevoir... Une chose seulement me taquine, c’est qu’elle me croit toujours dans les modes. »

Il faut supposer que le jeune télégraphiste chargé de la dépêche avait rencontré en route un patronet porteur de vol-au-vent, et que, suivant l’immuable coutume des deux corporations, ils s’étaient attardés quelques heures à faire sur le trottoir leur partie de billes, car, presque aussitôt, le timbre sonna, et, par la portière soulevée, une tête de soubrette apparut annonçant :

– « La tante à madame. »

Pauvre Manon !

Tandis qu’un peu surprise, un peu troublée, elle murmurait : « Chère tante !... » et tâchait de se donner des façons sérieuses contre lesquelles protestaient, hélas ! les bracelets de ses bras nus et son transparent déshabillé de dentelles, la

tante, la tante à Madame, ayant circulairement promené sur les tentures, les bibelots et les meubles un de ces coups d'œil méprisants et longs, à cils mi-fermés, qui font qu'on a l'air de regarder avec des pincettes, prononça ces simples mots en manière de remerciement et de bienvenue :

– « Assez haut perché, ton magasin ! »

Ma place n'était pas là. Je pris congé pour laisser libre cours à ces effusions familiales, et je sortis en me disant :

– « Joli samedi pour Manon !... »

Mais j'avais tort de douter d'elle. Au surplus, le hasard, qui arrange toujours les choses, allait prendre plaisir, pendant cette journée, à me mettre sur son chemin.

D'abord, au restaurant où je l'entrevis sous la marquise à jours, entre deux corbeilles de verdure, en train de régaler sa tante d'un perdreau froid. Manon tout aimable, empressée, la tante vaguement boudeuse, goûtant au vin du bout des lèvres, et acceptant le filet et l'aile sans se

départir d'un quant-à-soi vertueux et provincial.

Puis au bois de Boulogne, en voiture, dans une voiture louée, s'il vous plaît ! avec un cocher à livrée puce constellée d'énormes boutons. Manon avait bien fait les choses.

La tante semblait adoucie. D'abord plantée au coin, hargneusement, le dos incrusté dans la capote, et comme furieuse des plaisirs impurs qu'on lui offrait, elle s'était peu à peu rapprochée de la jolie fille en corsage rose, et maintenant, lorsque quelqu'un saluait Manon au passage, elle souriait, immobile sous son chapeau embroussaillé d'étonnantes fleurs, et ce sourire voulait dire : « Après tout, pour une modiste, ma nièce a de belles relations. »

La tante et la nièce durent aller aux courses... L'après-midi, je perdis leurs traces, et je passai mon temps, philosophiquement, sur les bords d'un petit lac moussu, à émietter du pain aux canards.

J'avais précisément pour ce jour-là, vers les cinq heures, rendez-vous avec un ami, dans un cabaret aux abords du Bois, que tous les Parisiens

connaissent.

Il y règne sous les arbres une fraîcheur agréable, et le décor, fait de kiosques dressés au milieu de vertes pelouses, est d'une suffisante rusticité.

Nous nous apprêtions donc à boire une boisson glacée en attendant qu'un groupe de musiciens au teint de mulâtres, vêtus de costumes d'hospodars, nous fissent oublier les platitudes de l'existence par quelque symphonie de leur répertoire exotique, quand j'aperçus Manon et la tante installées déjà devant une table voisine de la nôtre.

C'était le moment de l'affluence.

À chaque minute, des promeneurs arrivaient, les uns à cheval, très raides, tirant gloire de leurs reins cambrés ; d'autres en voiture avec des dames, parfois des amies de Manon. Et tous, seuls ou par groupes, s'asseyaient aux tables, pendant que chevaux et voitures allaient se ranger le long d'un mur au fond du jardin, que les garçons à veste courte faisaient leur perpétuel va-et-vient, et que, par-dessus les haies de lilas

taillés, cuisiniers et marmitons respirant le bon air avant de redescendre aux cuisines, jetaient des regards curieux sur ces joies à eux interdites.

Puis la musique commença, étrange, sauvagement rythmée, avec des alternances de joie folle et de vague mélancolie.

Mais je n'écoutais pas la musique. Machinalement intéressé, j'observais Manon et sa tante, cherchant d'après leur physionomie où pouvaient s'en aller leurs pensées.

Très sérieuse, comme imprégnée de vertu, Manon songeait... sans doute au paisible village qu'annonce une allée de peupliers, au vieux pont sous lequel court la rivière, au petit jardin, à la maison blanche, à toute une poésie provinciale dont la bonne tante, avec les couleurs de ses joues et les pompons de son chapeau, était le vivant et le voyant symbole.

La tante souriait, conquise à Paris.

Les idées légèrement troublées par le vin fin et la promenade, elle se sentait fière au milieu de tout ce beau monde inconnu dont Manon, sa

nièce Manon, faisait partie, et quelqu'un l'eût bien étonnée en lui parlant de ce qu'au village on appelle vertu. Ses préjugés s'étaient envolés, son austérité s'était fondue, une flamme luisait dans ses yeux que décidément elle avait beaux.

Elle contemplait les cavaliers, les amazones, s'étonnant de voir un chasseur chaussé de souliers en drap mou pareils à ceux que portent les prêtres, s'empresser, pour abaisser le marchepied, au devant des petites dames à bas rouges.

Un moment, fort émue, elle poussa le coude de Manon. Un cheval venait de s'oublier sur le gravier de l'allée, et le jardinier arrivait pour enlever le corps du délit à l'aide d'une pelle et d'un petit balai. Ce n'est rien que cela ! mais le cheval avait si grand air en s'oubliant ; le jardinier, pour remplir sa fonction, affectait une allure si pénétrée et si révérencieuse ; que la tante, subitement, venait d'avoir la vision et le sentiment d'une existence supérieure auprès de laquelle, par comparaison, ses vingt ans de vie en province lui faisaient l'effet d'un lointain rêve.

Un paysan perverti

Nous nous trouvions là quand il apparut, ruisselant de pluie, – je le revois encore après quinze ans comme si la chose était d'hier, – avec son bâton à lanière, son feutre, ses souliers ferrés et sa blouse.

Un commis voyageur lui avait appris là-bas, aux confins de la Bretagne, que ses trois petiotes, qu'il croyait perdues, faisaient fortune dans la capitale, et son cœur de père s'étant subitement attendri, il arrivait ainsi ahuri et inattendu, par l'occasion d'un train de plaisir.

D'abord le garçon ne voulait pas le laisser entrer, prenant cet inopportun visiteur pour quelque maraîcher ivre, dont le costume et la tenue menaçaient de faire tache sur la flamboyante respectabilité de l'établissement. Mais il repoussa le garçon, et, les bras ouverts, pleurant de vraies larmes :

– « Glady !... Clorinde !... la Roussotte ! »

La Roussotte, Clorinde et Glady (elles avaient conservé leurs noms de village) se retournèrent si vivement que le satin des corsages craqua ; et, d'une voix où, à travers l'accent parisien et l'enrouement professionnel, s'éveilla soudain comme un souvenir du parler rustique, toutes trois ensemble elles s'écrièrent :

– « Vé donc ?

– Cochevis !

– Not' père ! »

Gagnées à leur tour par l'émotion – c'est beau la famille ! – franchement, comme de braves filles, sans faux respect humain, sans prendre garde à l'ironique curiosité qui, au milieu d'un profond silence, s'allumait dans l'œil des consommateurs et des servantes attablées, elles avaient laissé leur absinthe, leur cigarette, et, tout en demandant : « Comment va la vaque ?... Comment va la mère ?... » elles barbouillaient de poudre de riz, en l'embrassant à tour de bras, le museau hâlé du vieil homme.

Maintenant Glady – vous avez deviné que c'est une façon paysanne de dire Claudie – maintenant Glady, la Roussotte et Clorinde poussaient des soucoupes, heurtaient des verres, remuaient des chaises pour faire au Père retrouvé une place d'honneur à leur table.

Mais le Père ne se pressait point.

Campé sur ses larges semelles où la boue nouvelle des rues se superposait, sans la cacher, à l'argile du champ natal, tournant à droite, tournant à gauche selon les mouvements de la tête, son chapeau largement imbibé dont le rebord jetait l'eau de pluie en rigole et dessinait sur le tapis à fond rouge des arabesques d'arrosoir, le père Cochevis regardait les tables de marbre, le plafond semé d'amours roses, les glaces, le comptoir décoré de cristaux et de fleurs en gerbes, derrière lequel, entre une grappe de cuillères d'argent et une pyramide de sucre cassé, souriait impassible la caissière brune, reposée et grasse. Puis, satisfait de l'examen, il retira enfin son inamovible feutre, aussitôt secoué de manière à produire une définitive inondation, et proféra,

d'un ton convaincu, les sages paroles que voici :

– « Pour être biau, c'est biau... Oui, biau et riche !... On dirait, nom d'un pain, la *pharmacerie* de Coutances. »

Dans l'idée du naïf rural, cette pharmacie de Coutances un jour entrevue était restée, paraît-il, comme le *nec plus ultra* des dorures.

La réflexion fit rire. Pourtant ni Glady, ni Clorinde, ni la Roussotte, ne daignèrent prêter attention à l'effet produit. Un peu surprises d'abord, un peu gênées même de cette reconnaissance imprévue, elles avaient pris leur parti, fières au fond, en tant que personnes établies et commercialement honorables, de pouvoir montrer un vrai père à la troupe de petites mal coiffées qui servaient des bocks sous leur direction.

Car les trois sœurs étaient, en effet, très réellement patronnes du café peuplé d'étudiants et de futurs artistes où un retour d'amour paternel venait de conduire le vieux Cochevis. Mises à mal, chacune à ses seize ans sonnés, par un gentilhomme de campagne, elles s'étaient, l'une

après l'autre, réfugiées à Paris. Et, la fortune souriant, un vent favorable poussant leur barque frétée pour Cythère, elles avaient fini par aborder dans cette anse paisible, aux flots de limonade, qui est sur la Rive Gauche le rêve secret, la demi-réhabilitation vaguement désirée de toute fillette folle de son corps.

Trois bons jeunes hommes, à qui les trois sœurs gardaient depuis une fidélité flatteuse, quoique relative, avaient fourni les premiers fonds en manière de commandite.

Cependant, l'heure du repas approchant, on installa le père Cochevis, lui septième, à la table où d'ordinaire dînaient ses trois filles et les trois amis de la maison.

Réjoui par l'odeur des plats et flatté de se voir en si honnête compagnie, le vieux Cochevis se laissa faire. Il figurait à merveille d'ailleurs, le vieux Cochevis, au milieu de ses filles et de ses demi-gendres, grave, la serviette au cou, buvant sec et travaillant ferme des mâchoires. Le spectacle avait quelque chose d'intime et de patriarcal.

Leur repas terminé, Glady, Clorinde et la Roussotte s'en allèrent au théâtre, après avoir momentanément confié les pouvoirs à la caissière ; et le père Cochevis, demeuré seul, eut tout loisir pour se familiariser avec les habitués. Familial et attendri, il croyait prolonger un songe agréable. On lui offrait des bocks qu'il acceptait, sortant à chaque fois, pour payer sa tournée, une bourse enroulée en replis tortueux que, du reste, il ne venait jamais à bout d'ouvrir.

Puis, comme les trois patronnes s'attardaient, ses nouveaux amis, histoire de lui montrer la ville, le conduisirent dans quelques tavernes concurrentes. Si bien qu'à minuit, la vue un peu troublée, et ne s'y reconnaissant plus au milieu de tant de jeunes personnes également peintes et parées, ce brave père Cochevis les appelait toutes la Roussotte, Clorinde ou Glady, et voulait toutes les embrasser.

– J'en avons ti, des filles ? J'en avons ti !... C'est ben dommage, nom d'un pain ! que la mère Cochevis soit point venue.

On le coucha sur les deux heures, quoiqu'il

essayât de protester, jurant ne se sentir aucun sommeil.

Le lendemain, quand il se réveilla, le vieux Cochevis était pour ainsi dire complètement acclimaté. Il ouvrit sa porte tout seul et se répandit dans les rues, retrouvant d'instinct tous les cafés où on l'avait promené la veille. Il lui semblait avoir toujours habité Paris, et sa maisonnette de là-bas, cachée sous les pommiers, lui faisait l'effet d'être singulièrement lointaine... Ses filles, ne le voyant pas, s'inquiétaient déjà de son absence mais il rentra tout droit, sans accident ni avarie, à l'heure exacte du déjeuner.

À partir de ce jour, le vieux Cochevis se considéra comme partie intégrante de l'établissement.

Retourner en Bretagne ? Jamais ! Ce serait sa mort. Il a trop bon cœur, et ne saurait plus se passer de ses filles.

Dignement, certes ! en tout bien tout honneur !... Ce n'est pas devant lui qu'il faudrait pincer le menton de Glady ou prendre la taille à Clorinde. S'il s'en apercevait, nom d'un pain !...

À vrai dire, quelquefois la chose arrive ; seulement, par bonheur, il ne s'en aperçoit pas.

À part cela, il aime à rire, ce représentant des antiques vertus ! Il aime à rire, à trinquer avec les amis, et quand une petit servante sentant bon l'embrasse par malice et l'appelle « mon oncle », il ne se fâche pas trop fort, trouvant un certain agrément à comparer ces fraîches frimousses avec la peau de châtaigne sèche dont les ans ont gratifié la vieille mère Cochevis.

On ne l'oublie pas, d'ailleurs, la pauvre vieille ! chaque mois les petiotes lui expédient quelque argent, et papa Cochevis, bon père et bon époux, adjoint généralement à l'envoi, sur ses économies ?... car, paraît-il, elle aime à fumer... un paquet de tabac et une pipe neuve.

Le père Cochevis vit heureux.

Par exemple, à aucun prix, sous aucun prétexte, ses filles n'ont pu le décider à se séparer de son bâton, de son chapeau, de ses souliers ferrés et de sa blouse.

– Je sis un paysan, dit-il, un paysan honnête ;

si quelqu'un rougit de mé, je repars.

Alors on le prie de rester ; et il reste, la conscience en parfait repos, fier de s'affirmer paysan, honnête paysan, au milieu des corruptions parisiennes.

Au surplus, la présence du vieux Cochevis n'a pas nui, tant s'en faut, à l'industrie de ses trois filles.

On venait d'abord pour rire de lui. Mais il a su se gausser des rieurs, grâce à un certain fond de finesse rustaude. Désormais il est accepté et personne ne s'effarouche de voir dans un endroit médiocrement bucolique cette fantasque silhouette d'homme des champs en disponibilité.

Bien mieux, la rusticité du personnage a fini par rayonner sur ses entours.

Cette longue blouse, ce patois, ont peu à peu fait germer dans l'âme des habitués des idées d'églogue. Et à une époque où les cabarets pittoresques n'étaient pas encore à la mode, c'est Glady, Clorinde et la Roussotte qui, les premières, eurent la triomphante idée de

transformer leur café banal en vrai cabaret de campagne avec l'horloge à gaine, le dressoir chargé d'assiettes peintes, la devanture en verre vert, et sur l'enseigne – *À la Poule qui pond* – une poule en argent faisant ses œufs dans un nid de paille dorée.

Maintenant, tant il est vrai que la Providence arrange tout au gré des braves gens, le vieux Cochevis se trouve dans son vrai cadre. Sortant peu, car il méprise Paris, toujours attablé, en train de manier les cartes ou de boire, il peut se croire rentier dans son village.

Rien ne lui manque, pas même le respect dévolu aux gens supérieurs.

Ne l'ai-je pas surpris un jour, à *la Poule qui pond*, en conférence avec le plus illustre de nos romanciers. Ils s'étaient mis à part dans un coin. La société faisait silence. Rouges d'un noble orgueil, Glady, Clorinde et la Roussotte les contemplaient. Le romancier, humblement, demandait des renseignements spéciaux pour un roman rustique qu'il prépare. Et le père Cochevis

les lui donnait, ces renseignements, sérieux comme un notaire, fier comme un pape !

Sancta simplicitas !

Pourquoi étions-nous entrés chez cet extraordinaire barbier ?

Un peu parce que mon ami Loris, après cinq heures de wagon, éprouva un irrésistible besoin de faire remettre en bel état sa fine moustache restée blonde et ce que la quarantaine et les soucis administratifs lui ont laissé de chevelure, beaucoup aussi parce que le pittoresque extérieur de la boutique avait de prime abord piqué notre curiosité.

À l'angle de l'une des rues, galantes mais d'aspect bourgeois, en haut desquelles – détrôné aujourd'hui, hélas ! par le hurlant décor du Moulin-Rouge – le vieux Moulin de la Galette, comme un ironique symbole d'existences légères et de bonnets envolés, fit si longtemps tourner dans le vent ses ailes grises, cette boutique ne ressemblait ni aux patriarcales boutiques des

barbiers de village barbouillées en bleu ciel, décorées de sonores et reluisants plats à barbe, ni aux luxueuses officines du centre de Paris, correctes, imposantes presque avec leurs rideaux discrets et leurs vitrines ou, sous le cristal, l'ivoire et l'écaille, coiffés de satin ficelés d'or, blasonnés d'étiquettes mystérieuses, se rangent en ordre scientifique les fards, les essences et les opiats.

La boutique en question ne ressemblait qu'à elle-même. Sans l'enseigne, peu voyante d'ailleurs : *Marc-Aurèle, coiffeur pour dames*, on aurait pu croire plutôt la boutique d'un brocanteur.

Et, pendant que Loris assis sur la sellette, supportait un assaut combiné d'acier, de frictions et d'éloquence, je contemplais l'étrange capharnaüm du barbier : étoffes anciennes, bijoux d'occasion, chevelures rousses, objets japonais, petits bronzes, éventails peints, tableaux de maîtres visiblement faux mais signés, faïences artistiques et, comme il convient, ébréchées, bref, à l'étalage et du haut en bas des murs toute la

défroque du luxe éphémère dont aiment s'entourer, quand la chance le veut, les non moins éphémères phalènes qui, chaque soir, au jour qui tombe, s'échappent de l'ombre du quartier Bréda pour aller tournoyer autour du gaz flambant et de l'électricité papillotante des boulevards et des cabarets de nuit.

Marc-Aurèle coiffait et rasait sans grande ardeur, en homme supérieur au métier que, provisoirement, il exerce ; mais il parlait peinture avec enthousiasme, citant Corot, Henner, Millet, citant Diaz surtout – ô ce Diaz – et déclarant, au surplus, qu'aussitôt un successeur trouvé, car on ne peut, n'est-ce pas ? laisser en plan la clientèle, il planterait là le peigne, suivrait ses goûts, et se consacrerait tout entier à l'art.

Loris souffrait, mais n'osait rien dire, terrifié d'abord par le cliquetis des ciseaux, puis par le grincement du rasoir raclant la peau vive, et les lèvres prisonnières maintenant sous des avalanches de savon mousseux.

Enfin un « voilà, monsieur ! » suivi d'un « ouf ! » de soulagement, m'apprit que Marc-

Aurèle en avait fini et que la justice des hommes était satisfaite.

Au même instant, comme Loris se levait maussade et chassant du mouchoir quelques piquants fragments de cheveux restés dans son col de chemise, la porte s'ouvrit et une jeune personne entra, moitié cocotte, moitié soubrette, qui portait un tableau, un Diaz !

Ce Diaz, comme tous les Diaz journellement fabriqués sur la pente des Buttes par des rapins faméliques et industrieux, était censé représenter une nymphe blonde couchée dans l'herbe près d'une roche et le torse nu se détachant sur un lambeau d'azur encadré de frondaisons rougies par l'automne.

Le dessin m'en parut quelconque, mais le ton me stupéfia. Une explosion de gaz chez un marchand de couleurs projetant au plafond les laques, les carmins, les outremers, les ocres et les ors de ses tubes aurait peine à produire quelque chose d'aussi réussi comme aveuglante éclaboussure.

Si le tableau était surprenant, le discours de la

soubrette fut plus surprenant encore :

– Monsieur, dit-elle, je vous ramène votre Diaz. Madame Sylvine ne se décide pas. Elle irait bien jusqu'à trois francs, mais elle le trouve un peu cher à trois francs soixante.

Marc-Aurèle avait bondi. Déjà il tenait le tableau.

– Vous avez dit trois francs soixante ? mais c'est trois cent soixante francs, malheureuse ! Trois cent soixante francs qu'indique le prix marqué.

Et, secoué d'indignation, haletant, aphone, il nous montrait en effet 360 francs en chiffre sur un bout de papier collé au cadre ; seulement, ainsi que nous lui fîmes observer, le 3 se trouvait un peu séparé du 6, ce qui, dans une certaine mesure, expliquait sans l'excuser l'erreur de madame Sylvine.

– Et voilà, continuait Marc-Aurèle, tandis que Loris soldait gravement son « taille et barbe », voilà pourtant à quel genre de connaisseurs on a affaire dans le quartier ! Trois francs soixante un

Diaz authentique dont, pas plus tard que l'an passé, je refusai, oui, messieurs, trois mille. Après tout, j'ai tort de me fâcher, qu'attendre d'une madame Sylvine ?

– Sylvine ? interrogea Loris intéressé.

– Oui, Sylvine... Vous devez la connaître pour peu que vous soyez de Montmartre. Jeune, jolie sans doute, mais de l'esprit autant que les dindons qu'elle gardait ! Certainement, vous devez la connaître, elle ne bouge pas du *Crabe d'Or*.

– Allons au *Crabe d'Or*, me dit Loris, et tâchons de voir cette Sylvine.

Vainement j'objectai que notre entrée dans une brasserie quelque peu borgne, à l'heure où Phébus dardait encore ses rayons, pourrait être mal interprétée par les notables commerçants du voisinage, Loris s'obstina :

– Bah ! qu'importe ? Un peu de honte est bientôt passée. L'expédition en vaut la peine. Tu n'imagines pas quel fonds d'enfantine naïveté persiste souvent chez ces petites malheureuses,

folles de leur tête et de leur corps, que vous autres, gens de plume, embellissez pour l'étonnement du public de toutes sortes de grâces perverses parfaitement imaginaires. Je veux voir Sylvine et me la figure d'ici ronde, souriante, candide et douce comme la lune.

Que faire ? Je suivis Loris. Pouvais-je laisser un vieil ami, le matin même débarqué des Flandres, seul entre les pinces du *Crabe d'Or ?*

Gai peut-être le soir, quand le crabe gigantesque collé au plafond, jette des flammes de couleur par toutes les aspérités de sa carapace, l'établissement à peine éclairé d'une lumière avare que distillaient de poudreux vitraux, était funèbre pendant le jour.

Pas un chat ! si : un chat rôdant et ronronnant entre les pieds des tables et qui, pour tromper ses ennuis, se faisait à lui-même belle-queue. Assis sur le marbre du comptoir, entre une pile de soucoupes à sucre et un bocal où, le museau parfois s'aplatissant au verre, tournait, tournait un poisson rouge solitaire et désespéré, un bébé de six mois caché sous un vaste chapeau dont les

bords l'isolaient du monde, rose mais l'air pensif déjà, et la lèvre supérieure s'avançant, préoccupée, en visière de casquette, pétrissait à deux mains faute de distractions meilleures le bout de son petit pied nu qui, sans doute, l'intéressait comme une contrée nouvelle pour lui et lointaine. Dans le comptoir, sa mère, madame Sylvine, sommeillait.

Le hasard s'en mêla et la glace fut tout de suite rompue. Loris et Sylvine se trouvaient du même pays ou à peu près.

Nous causâmes. Sylvine, qui se réjouit fort à l'idée que Marc-Aurèle avait espéré vendre trois cent soixante francs le petit tableau mal encadré qui lui paraissait cher à trois francs soixante, Sylvine se trouvait heureuse. Ses affaires allaient bien, le père de bébé n'étant pas trop jaloux. On estimait Sylvine au *Crabe d'Or*, et les jours de courses, comme aujourd'hui, on l'autorisait à remplacer la caissière.

Sous la main experte de Loris, qui serait le plus cruellement moderne de nos romanciers s'il ne préférait vivre sa vie au lieu de coucher sur le

papier la vie des autres, les confidences ruisselaient de cette âme naïve comme l'eau claire d'un linge de lessive tordu.

Nous apprîmes ainsi que, depuis son arrivée, Sylvine, sauf quelques rares escapades au théâtre ou au bal, ne connaissait guère de la grand-ville que le bout de trottoir menant du *Crabe d'Or* à son troisième de la rue Frochot. Le *Crabe d'Or* était tout pour elle, reluisant dans le firmament parisien comme une constellation chimérique et démesurée. C'est là qu'elle parlait commerce, cyniquement, ingénument, avec d'autres Sylvines, ses pareilles ; c'est là qu'elle rêvait et vivait ses amours...

Sylvine s'attendrit pourtant quand Loris, tournant à l'élégiaque, lui parla des plaines natales, du vieux père, de la vache, des rus où l'on péchait aux écrevisses, des vergers en fleurs maintenant.

– Alors, Sylvine, vous songez quelquefois à revenir au pays ?

– Pour sûr ! plus tard, dans cinq ou six ans... Mais dame ! en attendant, je veux finir de passer

ici ma belle jeunesse.

C'était une belle jeunesse que l'acheteuse de faux Diaz s'imaginait passer ainsi dans son ténébreux caboulot.

– Sancta simplicitas ! s'écria Loris soudain ému.

Et, comme elle ne comprenait pas, ces deux mots en latin firent beaucoup rire Sylvine.

La fée Misère

À quoi tient pourtant la fortune ?

Vous connaissez, sans doute, tout Paris la connaît ! cette petite Lureau en moins de quelques mois devenue, grâce à son originale beauté, aux splendeurs de sa chevelure naturellement éclairée d'un prestigieux reflet d'or, et surtout grâce à sa divination quasi-géniale des choses du luxe et de la grande vie, une des trente ou quarante hautes courtisanes pour qui chez nous, ainsi que chez les Athéniens, l'antique mépris se change en gloire ; dont une jeunesse éperdue rêve obstinément et sans espoir au fond des provinces les plus lointaines comme jadis les chevaliers rêvaient de quelque inaccessible princesse ; que les rois en voyage disputent à de riches vieillards, rois eux-mêmes par le million, et que les journaux célèbrent dans leurs échos mondains sous de triomphants noms de guerre

empruntés à je ne sais quel grandiloque et chimérique armorial.

Certes, la petite Lureau aurait pu, aussi légitimement qu'une autre, s'intituler Jeanne d'Aquitaine ou Rosemonde d'Arménie. Elle a préféré, par bonté d'âme, que ses nouveaux amis continuassent l'appeler Lureau, Berthe Lureau.

– Mon père est menuisier, dit-elle, avec une franchise qui a sa fierté, mais parce qu'on passe cocotte chic, ce n'est pas une raison pour se mettre à rougir de sa famille.

Tout ce qu'a pu obtenir le coiffeur pour dames, directeur de sa conscience, qui, sans manquer au respect, la chapitre parfois en l'ondulant, c'est qu'elle consentit à changer son prénom trop simple de Berthe en celui de Gilberte ou de Roberte.

– Roberte Lureau... plus distingué, n'est-ce pas ? Et comme ce demi-nom d'homme va tout de suite mieux à votre genre de physionomie ?... C'est comme pour Andhrée, avec un H. Au fait, que penseriez-vous d'Andhrée ? Andhrée Lureau ! Hein, voyez-vous l'effet sur une carte ?

On s'en est finalement tenu à Roberte, presque la même chose que Berthe. Encore la récente Roberte garde-t-elle quelque regret de sa concession. Et maintenant, Roberte Lureau vient, en attendant mieux, de louer, rue Demours, un délicieux petit hôtel, épave recueillie dans le naufrage d'un malheureux peintre qui, achevant à peine de le bâtir et comptant sur ses toiles pour le payer, cessa tout à coup d'avoir du génie.

Deux étages, pas plus ! et juste ce qu'il faut d'office et d'écurie pour une personne de goût.

Roberte possède, en outre, au Cap d'Antibes une manière de villa tapie dans les myrtes comme un nid, avec sa terrasse d'où s'aperçoivent en plein été les Alpes neigeuses et son embarcadère à degrés de marbre où le va-et-vient du flot clair heurte lentement, mollement une mignonne barque amarrée : ermitage à souhait pour se reposer des durs labeurs parisiens dans les joies de la pêche aux oursins et la contemplation des choses éternelles, mais pas trop éloigné cependant de Cannes et de Monte-Carlo.

Or, il fut un temps où Béberte, comme

l'appelaient familièrement les gamins de la rue des Amandiers à Belleville, se trouvait être aussi pauvre que Cendrillon. Plus pauvre même, incomparablement plus pauvre ; car au misérable logis que la mère venait de déserter, emmenant Fred le petit frère, et où le père, autrefois rude travailleur mais détraqué par les chagrins, ne rentrait guère qu'à la nuit, le plus souvent ivre, il n'y avait pas de cheminée sous le manteau de laquelle on pût, ce qui en résumé constitue encore un plaisir, s'asseoir, pour songer, dans les cendres.

Et si une bonne fée, la fée marraine fût venue, c'eût été bien inutilement ; car le jardin n'existant pas, elle n'y eût trouvé ni la grosse citrouille qui, d'un simple coup de baguette, devient un carrosse doré, ni derrière un arrosoir, les six lézards qui deviennent soudain six laquais chamarrés et reluisants.

Quant aux souris de la souricière, quant au gros rat destinés à se transformer en attelage pommelé et en grand laquais à moustaches, il y a beau temps, hélas ! qu'ils ne quittaient plus

l'égout ni le grenier voisin pour visiter une maison capable d'attendrir toute une bande de voleurs tant elle n'offrait rien à frire.

D'ailleurs Béberte, n'ayant jamais été baptisée, ne se savait pas de marraine ; et, n'ayant jamais rien lu, pas même le *Petit Journal*, elle ignorait profondément qu'il existât quelque part de bonnes fées contentes aussi de veiller sur les jeunesses malheureuses.

Une fée vint pourtant, la fée Misère, fée parisienne et de bon conseil, plus secourable qu'on ne croit aux artisans ingénieux, aux jolies filles et aux poètes. Elle connaissait bien Béberte et l'aimait depuis son berceau.

Ce jour-là le père n'était pas rentré et Béberte précisément venait de se voir renvoyée d'un vague atelier où, après des parures en perles, des nœuds de cravates et des corsets brodés pour poupées, depuis une semaine elle gagnait sa vie en confectionnant, toujours sans avoir appris, un lot de couronnes funéraires. On comptait sur le choléra cette année, mais le choléra ne venant point, les commandes s'étaient retirées.

Béberte avait faim, c'était dimanche et il faisait beau. Le tout ensemble lui donna l'idée de se requinquer un brin, d'aller au bal et de déjeuner de galette.

Les comptes se trouvèrent bientôt faits ; il restait a Béberte huit sous : deux sous de rubans pour les cheveux, deux sous de roses pour le corsage, le reste pour le caprice et l'imprévu.

Comme elle n'avait pas de col blanc, elle prit une résolution héroïque ; d'un tour de main, avec quatre épingles, elle se décolleta en carré, ce qui la rendit tout à fait charmante en découvrant son cou, demeuré grêle, et la ligne déjà duvetée un peu de sa nuque.

Elle achevait donc de se sourire dans le fragment de glace cassée qui lui servait de miroir, quand tout à coup une pensée affreuse lui vint. Tombant sur sa chaise, les yeux dans ses mains elle pleura. – Pas de bas non plus ! Tous restés en souffrance, faute de paiement, chez la blanchisseuse, et à cause du mauvais temps de la veille, la paire qu'elle portait déplorablement mouchetée de boue...

On peut se passer de chemise, et certes, Béberte s'en passait ! on ne se passe pas de bas, surtout quand il s'agit d'aller au bal.

Et Béberte pleura longtemps, pas assez néanmoins pour rougir ses yeux, car tout à coup elle se rappela, dans le placard, une paire de chaussettes roses achetées pour Fred et que la mère en partant avait oubliée.

– Pourvu qu'elles m'aillent ?

Elle essaya. Comme Cendrillon pour la pantoufle de verre, elle approcha la chaussette d'enfant de son petit pied, elle vit qu'il y entrait sans peine et, selon l'expression du bon Perrault, qu'il y était comme de cire.

– Avec tout ça, songeait Béberte, pas moyen de mettre des jarretières ; mais les chaussettes sont d'une jolie couleur, et, en ne relevant pas trop la robe, les gens n'y verront que du feu.

C'est du feu, en effet, que les gens y virent. Peut être aussi, tandis qu'elle dansait, Béberte relevait-elle un peu trop sa robe.

Toujours est-il qu'au bout d'un instant, dans le

bal, tous les regards furent pour elle ou plutôt pour ces diablesses de chaussettes à la fois enfantines et perverses, si délicatement troublantes, si originalement suggestives, ainsi que l'on dit aujourd'hui, et dont le galant reflet rose se confondait pâle et très doux avec l'ambre entrevu des jambes.

Les femmes se scandalisaient. Mais plusieurs messieurs très bien offrirent à Béberte des consommations distinguées, et un petit blondin qui, avec l'air d'avoir quatorze ans et le sérieux d'un vieillard, suçait un porte-crayon d'argent et tenait un carnet d'écaille, réclama instamment, pour l'inscrire dans les journaux, le nom de l'étoile nouvelle qui dansait en chaussettes roses.

Béberte s'éveilla presque riche et se demandant d'où venait sa subite fortune.

Elle a dû deviner ; car, comme la Béberte de jadis, l'élégante Roberte Lureau, dans son hôtel, dans sa villa, ne porta jamais depuis lors ni bas long tirés, ni jarretières. Est-ce un genre qu'elle se donne, ou croit-elle à la vertu du talisman ?

Maintenant j'avouerai qu'au point de vue de la morale il eût infiniment mieux valu qu'elle n'empruntât pas, pour aller danser, les chaussettes de son petit frère. Mais le petit frère n'y a sans doute rien perdu, Roberte Lureau étant aussi bonne sœur que bonne fille. Et puis, entre nous, comment faire, quand on est jolie, pauvre et qu'on aime la danse, pour gagner à la fois un peu de considération ici-bas et son salut en Paradis ?

L’œuf en carton

– « Un oiseau, mon cher, tout à fait un oiseau ! »

Bien que née rue de l’Orillon, endroit, en somme, peu idyllique, cette petite Lina Culot, que nous appelions Linette familièrement, avait beaucoup de l’oiseau chanteur, pour les instincts et même pour la physionomie... Mais j’y songe : sa physionomie, tu dois te la rappeler, Pythéas ?

– « En effet, il me semble ! » répondit, regard au plafond, Pythéas, poète symboliste à l’âme loyale, que l’interrogation parut gêner.

– « Donc son souvenir évoqué doit suffire à te faire revoir Linette : blondine et frêle, fière comme un tambour-major, mais un peu moins haute que sa botte, avec un bout de nez gamin pétri d’insouciance et de malice, un front tout petit sous des cheveux fous, et des yeux ? – oh ! ces yeux ! – deux clous noirs à reflet d’acier, les

yeux cruels qu'ont les mésanges.

Exquise d'ailleurs ! La seule, Pythéas, que j'aie jamais aimée ; exquise et, je te le répète, si oiseau, si gentiment oiseau.

Quand nous nous connûmes, le soir même, tout de suite, elle eut un besoin de plein air, des envies de campagne. Il fallut prendre le dernier train ; et, le lendemain, c'étaient des extases et des joies, un étonnement infini en découvrant, à chaque repli de colline, combien la terre s'étend plus loin que Sèvres et même Saint-Cloud.

– Le monde est grand ! soupirait-elle, nom d'un pétard, que le monde est grand !

Et elle se serrait contre moi, heureuse et toute frissonnante d'une vague terreur sacrée.

Les bois surtout l'émerveillaient. Elle cueillait des fleurs, des mousses. Puis soudain, un accès de folle colère contre une cétoine, une coccinelle ou n'importe quel autre représentant de ce monde mystérieux que les Parisiennes englobent volontiers sous le nom de vilaines bêtes.

Tout insecte, même le plus brillant, le plus

inoffensif, était considéré par Linette comme un ennemi personnel, et cette jeune personne éprouvait un visible plaisir à l'écraser, malgré mon indignation, du coin de son talon, de la pointe de son ombrelle.

Elle courait dans le taillis, sans pitié pour ses robes neuves, accrochant aux brindilles des branches basses, déchirant aux griffes des ronces un bout de ruban, un bout de dentelle que je ramassais en suivant ses traces comme les écoliers ramassent, pour ses bigarrures multicolores, la plume bleue tombée de l'aile d'un geai ou la plume jaune d'un pivert.

Au retour, le premier travail de Linette était de filer sur Paris, pour une heure ou deux, histoire de renouveler ses plumes qu'elle aimait nettes et lustrées.

En ai-je payé de ces mignons chapeaux, huppe d'une tête mignonne, et de ces robes couleur de soleil et de lune, qui faisaient ressembler Linette tantôt à un bengali, et tantôt à un martin-pêcheur !

– Ça dut te coûter bon ?

– Oui, Pythéas ! Mais qu'importe, puisqu'elle m'aimait ?... En effet, ça me coûta bon. De plus Linette, toujours par instinct, ne pouvait rencontrer une source, je veux dire un cabaret à l'angle d'un bois, un restaurant sur la rivière, sans éprouver le besoin d'y boire, oh ! très peu, un rien, la goutte qui rafraîchit le bec. Quant à l'appétit...

– Appétit d'oiseau ?...

– D'oiseau, parfaitement ! les naturalistes ayant constaté qu'un oiseau chaque jour, en insectes ou en graines, consomme la moitié de son poids. Heureusement pour mes finances que Linette ne pesait guère.

Notre bonheur dura trois semaines, à peu près le temps des couvées. Puis une nuit, – permets-moi, Pythéas, de te conter, comme à un confident de tragédie, ce songe charmant d'abord, atroce ensuite – une nuit je rêvais que nous habitions, Linette et moi, un nid dans un fouillis de lilas, nid moelleux et frais, feutré de mousses auxquelles s'emmêlaient, car les songes ne se piquent pas de logique, des rubans de toutes couleurs et aussi de

légers fils d'or qui étaient des cheveux de Linette.

Tout à coup, Linette s'envole : frttt... avec un éclat de rire qui ressemblait à un gazouillis, et moi je souffrais horriblement, voulant la suivre et ne pouvant, parce que je n'avais point d'ailes.

Quand je me réveillai, Linette, hélas ! était partie.

Elle me laissait un mot d'adieu. Ce mot disait :

– « Je crois bien que je vous aime toujours un peu. Mais c'est plus fort que moi, et puisque vous m'appeliez la femme oiseau, peut-être ne vous étonnerez-vous pas que j'éprouve le besoin de changer de branche.

J'ai revu Linette depuis, je la revois de temps en temps, toujours aimante et voltigeante. C'est le désespoir de ma vie.

– Singulière enfant ! soupira Pythéas, mais, entre nous, d'où venait-elle, cette femme-oiseau ? où l'avais-tu trouvée ?

– Dans un œuf parbleu !

– Dans un œuf ?

– Oui, dans un œuf, un œuf en carton, au théâtre, après la féerie.

Très curieuses, les coulisses, une minute après que le rideau est tombé. Des pompiers qui courent, les gaz qui s'éteignent, les décors qui glissent, et partout en l'air, à droite, à gauche, des grappes de belles grosses filles suspendues. Plus d'électricité ni de flammes de couleur, la lumière des quinquets, toute simple. Plus de poses aériennes gracieusement combinées. Confiantes dans la solidité du corselet de fer à gond articulé qui les tient accrochées aux tringles, les figurantes, le corps au repos, quelques-unes s'éventant d'un éventail de paille, attendent plus ou moins patiemment que les machinistes les décrochent.

– Joseph, tâche de ne pas me laisser ici !... Antoine, je vais manquer le train, ma tante m'attend à Asnières !

Tandis que la roue d'apothéose tourne lentement, secouée sous sa charge de chairs féminines, Joseph, Antoine, d'autres gaillards en bourgeron bleu prennent l'une après l'autre les

belles filles au passage, les soulèvent à bras le corps et les rejettent sur les planches, souriantes et délivrées.

Cependant tout un monde bariolé s'écoule à grand bruit vers les loges. Le prince Charmant taquine la fée Violente. Des génies pressés, tout en marchant, retirent leurs ailes, et des oiseaux s'en vont, très graves, avec leur tête sous le bras : ce sont les serins de la noce, car il n'y a pas de féerie possible sans une noce de serins.

Les coulisses peu à peu se vidant, je me préparais à partir, quand tout à coup, dans l'ombre, derrière un portant, éclata une kyrielle de jurons formidables, quoique prononcés d'une voix enfantine.

On injuriait les machinistes.

Puis la voix s'adoucit et m'appela :

– Hé monsieur, venez à mon aide.

Je m'approchai, et vis un œuf, de la taille de ces jarres d'huiles où se cachent les voleurs d'Ali-Baba, et dont la partie supérieure soulevée en manière de couvercle comme si quelque géant

avait tranché l'œuf de son couteau pour le manger à la coque, laissait voir non la face barbue d'un brigand arabe, mais une frimousse délicieusement rose sous les frisures emmêlées d'une perruque jaune serin. Deux petits pieds sortaient de l'œuf, et trépignaient, chaussés de brodequins également jaunes. Recueillant mes souvenirs, je me rappelai avoir vu cet œuf animé défiler à l'acte des oiseaux et figurer dans le tableau final en qualité de dernier né encore mal éclos d'une famille de canaris.

– Comprenez, monsieur, c'est moi qui fais l'œuf, l'œuf de serin, en sorte que, suivant l'usage, je termine le cortège.

– Eh bien ?

– Eh bien chaque soir ces saligots de machinistes, pour me mettre en rage, oublient exprès de me déboucler.

– Patience ! on va te déboucler, mon garçon.

– Je ne suis pas précisément un garçon, mais débouclez-moi tout de même.

La boucle défaite et la charnière ayant joué, je

vis, de l'œuf ouvert en deux, sortir une manière de bébé qui me parut avoir quinze ans.

– Merci, monsieur, merci... Pourquoi me regarder avec cet air drôle ? Sans jupes, en maillot, je semble un petit rien du tout mais on est sérieuse une fois habillée.

Puis tout de suite, et ses idées ayant tourné :

– La colère me donne soif ; attendez-moi en bas, devant le concierge, trois secondes ; vous m'offrirez une choucroute.

J'offris la choucroute.

Tout à fait rassurée, M^lle^ Culot me gazouillait son histoire, une de ces histoires d'existences naufragées en plein Paris, auprès desquelles les exploits de Robinson peuvent sembler d'assez banales aventures. Pas de père, une mère actrice ou à peu près, l'aisance d'abord, presque le luxe ; puis la mère qui meurt, la misère, et tous les métiers essayés pour réaliser au jour le jour, comme les moineaux de la rue, ce quotidien miracle de vivre.

Il y avait eu un premier amant dont M^lle^ Culot

parlait sans rancune. Il était parti, rappelé par ses parents, en province, et elle trouvait tout naturel qu'il fût parti.

Maintenant, M^lle^ Culot me racontait ces choses à l'entresol d'un cabaret qui demeurait ouvert toute la nuit, près des Halles. M^lle^ Culot, trouvant qu'il était bien tard après la choucroute et craignant de réveiller sa concierge, avait préféré venir là pour attendre le petit jour et rentrer sans avoir l'air de rien.

Le petit jour vint. M^lle^ Culot souriait en fermant les yeux, à moitié endormie. Tout à coup :

– Écoutez !... dit-elle.

J'écoutai. Dans le silence du Paris matinal mille bruits naissaient, très distincts, n'étant pas encore couverts par l'assourdissant brouhaha que fait quelques heures plus tard la cohue des passants et des voitures.

Sous la fenêtre, un cri monta, plaintif et doux comme une mélopée : *Mouron pour les petits oiseaux !*

– Ça, fit M^lle^ Culot, c'est mon petit frère.

Et d'un ton qu'elle s'efforçait de rendre modeste, mais qui cachait mal un légitime orgueil familial, rouge de plaisir, elle ajouta : Il n'a pas onze ans, il gagne déjà quinze sous par jour !...

Et voilà comment, conclut l'amant mélancolique qui épanchait ainsi ses chagrins, voilà comment, n'y songeant point, je fis connaissance de Linette. Le destin seul fut coupable, mais j'aurais dû me méfier.

– Sans doute répondit avec un sourire dans sa noire barbe assyrienne le jeune Pythéas, mage et poète décadent, l'homme, ici-bas, s'il ne veut errer, surtout en amour, doit obéir, respectueux, à l'abstruse prémonition du symbole ».

Le pot de raisiné

Il fallut aller plus loin, plus loin toujours ! Lui, médiocrement enthousiasmé de courir ainsi, sans savoir pourquoi, à travers hameaux, fermes et villages ; elle balafrant avec délices ses mignons souliers mordorés aux silex de tous les chemins, et laissant à la griffe des haies – comme un agneau laisse sa laine – tant de rubans et de dentelles qu'après deux ans, la pastoure du Grand-Mesnil et la gardeuse d'oies des Saulaies, qui les ramassèrent, en font encore leurs beaux dimanches.

Enfin on s'arrête devant une maisonnette isolée, au bord de la route. – « C'est ici ! » dit Célie Méru à son gémissant cavalier qu'elle appelait Henri de son petit nom.

Henri se demandait : Que vient chercher la belle Célie, si loin de Paris et de toue gare habitée ? Pourquoi m'a-t-elle traîné à sa suite ? Et

que prétend-elle de moi ?... Or, comme le soir généralement portait Henri aux idées romanesques ; comme soudain les grillons se turent, tandis qu'un rossignol commençait à chanter ; et comme la chaumière, d'ailleurs quelconque, gagnait un peu de vague poésie à refléter son toit moussu coiffé de joubarbes et ses murs bas fleuris de ravenelles dans une mare aux eaux moirées qu'empourprait le soleil couchant, il se persuada que l'heure attendue approchait, et que Célie, comédienne aux caprices ingénument machinés, voulait lui offrir la surprise d'un duo d'amour au milieu de ce décor naturel, certes, mais rappelant un peu le théâtre néanmoins.

Vain espoir : Célie ne songeait pas à l'amour.

Célie criait : « Eh ! de l'auberge ! » et tambourinait des deux poings sur la porte rustique qui, s'ouvrant, laissa voir d'abord une vieille, toute droite entre les montants comme un portrait en pied dans son cadre, et, derrière, une grande chambre garnie de tables et de bancs, avec un écuellier en bois luisant chargé de faïences à fleurs.

La vieille s'empressait, s'excusait.

Le monsieur et la belle dame auraient peut-être aussi bien fait de pousser jusqu'au prochain village... Il n'y avait rien à la maison pour le quart d'heure, rien ou presque rien ; du pain et des œufs... le tout bien frais, par exemple, car on avait cuit du matin et la poule coquetait encore au poulailler.

Célie essaya d'arrêter le bavardage de la vieille :

– « C'est pourtant bien vous, la mère Houdan ?

– Depuis soixante ans, pour vous servir.

– Mais alors, l'enseigne est changée ?

– Autrefois, au bon temps, du temps des diligences et des rouliers, des fourneaux flambants, des écuries pleines, des écus tintant dans les poches, des grelots sonnant dans les cours, la maison s'appelait le *Logis de la Grosse Hôtesse*. Puis, le chemin de fer est venu, nous apportant la misère. Mon pauvre homme, pour gagner sa vie, a repris l'état de cantonnier ; et,

pendant qu'il rapetasse les grandes routes à la journée, moi je demeure ici, attendant les piétons qui passent. C'est pas toujours gens riches, vous pensez bien, et, comme l'enseigne effrayait leur bourse, ma fine ! on a repeint l'enseigne. »

Neuve, et plus rassurante, en effet, pour les pauvres diables qui alignent les kilomètres, toute leur fortune en gros sous dans le gousset, et tout leur équipage dans un mouchoir noué au bout du bâton, Henri et Célie purent lire, en bleu sur fond blanc, cette inscription : *Auberge des Petits Voyageurs*.

– Va pour l'auberge des Petits Voyageurs !

Tout en parlant, tout en trottant, la bonne vieille, heureuse d'avec des hôtes de distinction, et désirant aussi les mettre en belle vue, avait porté la table au dehors sous une tonnelle séparée de la route par un bout de haie.

– « Le ciel éclaire tard en cette saison ; vous pourrez souper sans chandelle. »

Puis elle étendit sur la table une nappe épaisse et grenue que la rosée et les lessives avaient

blanchie sans l'assouplir, mais appétissante déjà avec ses gros plis bien marqués, et sentant bon l'herbe de montagne.

– « Aurons-nous au moins des lits pour coucher ?

– Ah, seigneur Dieu ! la place ne manque pas, et les draps sont du même chanvre que la nappe. »

Au réveil, hélas Henri ne savait pas encore ce qu'était venue faire Célie dans cette auberge des Petits Voyageurs.

Debout de grand matin, avec l'intention philosophique de laisser évaporer sa mauvaise humeur aux premiers feux de l'aurore, il ne fut pas médiocrement surpris de voir sous la fenêtre Célie et la mère Houdan attablées devant un grand pot de faïence brune.

– « Descendez donc, le paresseux, qu'on vous offre du raisiné de la mère Houdan.

– Oui da ! vous le trouverez bon, quoiqu'un peu croquant par dessus... Dame il est de l'année passée, et si la vendange retarde, on n'en aura pas

du nouveau avant deux mois... Je croyais la provision épuisée ; en farfouillant dans l'armoire nous avons découvert ce dernier pot.

– Quel dommage, mère Houdan, que ce pauvre Turc ne soit pas là !

– Le pauvre Turc est mort, voici cinq ans, d'avoir trop vécu... Alors comme ça, vous connaissiez Turc ? Vous connaissiez mon raisiné ?... Mais qui donc, qui donc que vous êtes ?

Et Célie, mordant à même dans la miche fraîche coupée en tartines, se barbouillait jusqu'aux oreilles de bonne confiture rustique ; et la mère Houdan l'imitait, timide, les yeux curieux.

Henri, mis en appétit par l'air du matin et l'exemple, s'était, lui aussi, taillé sa tartine ; mais il était écrit que ce matin-là, pas plus que la veille, Célie ne prendrait garde à Henri.

– « Si je connaissais Turc ? reprit-elle en s'adressant à la mère Houdan, si je connaissais Turc ? Écoutez plutôt : Il y avait une fois...

– Un conte ?... insinua doucement Henri.

– Non pas ! une histoire, véridique s'il en fut, et que vous pourrez mettre dans vos livres. Je recommence.

Il y avait donc une fois, pas loin d'ici, et même tout près, à la métairie des Borgneux, une fillette de sept ans, un peu moins belle que le jour, et qu'on appelait *La-Mal-Rentée* parce que, venue de Paris, ses parents avaient quelquefois oublié de payer ses mois de nourrice.

N'importe, les Borgneux avaient confiance et la gardaient, la traitant ni mieux ni plus mal que si elle eût été leur propre fille... Et je me vois encore...

– C'était donc vous ?

– Oui !... Je me vois encore l'hiver, en sabots, maigrelette, tout ébouriffée, suivant le chemin de l'école avec une bûche sous le bras, et, sur le dos, en sac de soldat, ficelé solidement, un pain d'une livre. C'était la provision de la journée ; or comme je mangeais toujours mon pain en route, comme l'instituteur s'était plaint, mes nourriciers

avaient imaginé de me le faire porter ainsi afin que je ne pusse y atteindre.

La chose m'ennuyait à cause des railleries des petits gars, mes camarades, et aussi parce que, quelquefois, les chiens de ferme me suivaient.

Un jour Turc, qui me connaissait, ne se contenta pas de me suivre. Je passais ici, devant l'auberge. Turc vint gambader autour de moi, et, comme je voulais fuir, posant ses deux grosses pattes sur mes épaules, il me jeta par terre, amicalement, sans me faire de mal, et me mangea mon pain dans le dos.

J'avais eu grand-peur et je pleurais. M^me^ Houdan, pour réparer le dommage, me donna d'autre pain, frais celui-là, avec un peu de raisiné dessus, et, pour la première fois de ma vie, je connus ce qu'était une friandise... Vous rappelez-vous, mère Houdan ?

– À preuve que je vous surpris le lendemain, fourrée dans la niche avec Turc, à quatre pattes dans la paille, et voulant à toute force que Turc vous mangeât encore votre pain. Turc ne le mangea pas, car il avait été battu. Mais on vous

donna du raisiné tout de même... Ah ! la maligne Ah ! La-Mal-Rentée ! Et vous aimez toujours le raisiné, que je vois ? maintenant qu'on est belle et riche, une vraie dame de château.

– « D'un tas de châteaux », soupira Célie.

La vieille riait toujours de son bon sourire de vieille enfantin et malicieux.

Henri, cependant, se réjouissait à l'idée de mettre à profit ces souvenirs d'enfance si pittoresquement imprévus pour le grand ouvrage qu'il prépare sur les origines et la psychologie de l'être complexe, fait de raffinement à fleur de peau et de candeurs ignorées, rarement né à Paris d'ailleurs, que, faute d'un autre mot, on appelle la Parisienne.

Le mouron

Grise elle l'était : un peu, très peu ! gris-perle plutôt que grise, oui gris-perle. Et, tout éblouie, tout assourdie encore de ce bal, son cerveau si petit, auréolé de cheveux fins et fous, plein d'un tourbillonnement d'étoffes qui semblaient chanter et d'un bruit de musiques multicolores – car il n'est rien de tel que quelques fumées de champagne flottant sur l'énervement d'une fin de souper pour confondre chansons, parfums, couleurs et prédisposer la pensée aux transpositions d'art les plus subtilement décadentes, – Nanette revenue seule par caprice d'une fête pourtant donnée en son honneur, Nanette idyllique et mélancolique, avec des souvenirs d'ancien modèle, se faisait à elle-même l'effet d'un de ces flottants paysages nacre et argent du vieux Corot où parmi l'humide gazon, dans la brume claire et la rosée, des fleurettes pointent.

La fleur bleue du rêve chez Nanette ne demandait donc qu'à fleurir.

Une cage fut l'occasion.

Oui ! dans la chambre à coucher de Nanette, sans compter l'épaisse fourrure aussitôt jetée, le péplum transparent qui de son tissu souple et mat gantait juste sa fine personne jeté également sur les coussins du lit, il y avait un peu de tout, et il y avait aussi une cage.

Une cage à serins, en or, ou du moins paraissant être en or et sans doute, d'ailleurs, tout simplement dorée.

De plus cette cage à serins ne logeait pas un serin, mais un linot acheté par Nanette tout petit, pelotte de duvets gardant encore la forme de l'œuf, à des gamins gâteurs de nids qui s'en amusaient vers Meudon.

Nanette aimait ce linot qui lui rappelait son enfance et voici pourquoi : parce que, avant d'avoir traversé les ordinaires avatars au bout desquels on conquiert officiellement à Paris le diplôme de jolie fille, Nanette, successivement

modèle à Montmartre, puis écuyère quelque part et puis quelque part figurante, songeait parfois non sans plaisir au temps où petite paysanne, avec de la paille dans ses sabots fendus, elle allait filant sa quenouille le long du Grand-Ru si frais et si clair sous une voûte d'aunes peuplée en avril et en mai de myriades d'oiseaux chanteurs.

Aussi ce fut un réel chagrin précédé d'un instant de tragique surprise lorsque, s'approchant de la cage, elle trouva l'infortuné linot étendu, bec ouvert et pattes raidies, auprès de la mangeoire vide.

– « Hélas ! dit-elle, mon linot est mort. Si j'avais pu prévoir avant-hier que je resterais sortie aussi longtemps, je l'aurais recommandé à la concierge... Mais voilà ce Gaston est tellement drôle que, depuis deux jours, je ne pensais plus à mon linot ! »

En présence d'un tel événement, les idées de Nanette se trouvèrent de fond en comble retournées comme les bas noirs à coins fleuris qu'elle achevait à peine de tirer ; et, naturellement sensible, ayant pris au creux de sa

main le mignon cadavre déjà froid, elle le baisa et pleura.

Puis, les bas d'ailleurs demeurant en place, petit tas couleur de charbon, au milieu duquel deux jarretières rouge vif flamboyaient ainsi que deux braises, ses idées de nouveau se retournèrent, et soudain elle s'écria :

– « Linot, tu fis bien de mourir, puisque tu ne servais de rien sur terre. Ton destin ressemblait au mien, et ce n'est pas toujours fort drôle de vivre, comme nous vivions, inutiles dans une cage d'or.

Moi même ne ferais-je pas mieux après tout de suivre l'exemple du linot ? On nous enterrerait tous deux ensemble, le linot me montre la voie ! tous deux, dans un cimetière à l'herbe drue où, comme au village natal, des chats se chaufferaient au soleil sur de vieilles tombes et que personne de Paris ne connaîtrait. »

Nanette glissait peu à peu sur les pentes du pessimisme. Mais Nanette était excusable : le champagne a de ces effets.

Et, tout entière au sentiment de son inutilité irrémédiable et profonde, songeant que tant d'autres meilleures qu'elle, à la campagne et dans Paris, allaitaient des poupons, fabriquaient des fleurs en papier, cousaient des robes ou gardaient les oies et les vaches, Nanette, sincèrement, Nanette, en qui se réveillait la plébéienne, ressentit l'horreur d'elle-même et se résolut à mourir.

Mais où, comment ? Là était la sombre question. Après avoir quelque peu réfléchi, Nanette se décide pour la Seine.

– « Ce sera bientôt fait de passer sous les ponts, et doucement le fil de l'eau me portera ainsi jusque vers Mantes. Là, ma robe blanche s'accrochant aux branches basses d'un vieux saule, je m'arrêterai dans les remous, près du moulin où je fus servante. J'aurai le linot sur mon sein, les gars accourront du village, et le curé me trouvera. »

Il faut savoir, pour expliquer la poésie préalable de ce projet, que Nanette, lorsqu'elle exerçait l'honorable état de modèle, avait, chez

des peintres divers, posé un certain nombre de morts d'Ophélie.

Et désormais, elle se voyait en Ophélie, très belle, un peu pâle, les yeux clos déjà mais souriante, au milieu de nénuphars fleuris et de lys d'eau, car elle oubliait la saison.

Cependant l'aurore était venue, la triste aurore de ces jours d'hiver, et Nanette, en deux tours de main rhabillée, se trouva seule dans la rue.

– « Pourvu qu'il passe un fiacre, songeait-elle, par un frisquet pareil il serait vraiment dur d'aller ainsi se périr à pied ! »

Mais aucun fiacre ne passait, au grand désespoir de Nanette.

Nanette vit des laitiers et des bouchers, des porteuses de pain trottant avec des miches rousses dans leurs sarraus bleus relevés, des vidangeurs vêtus de cuir pareils à des guerriers barbares, et des distributeurs d'imprimés qui, mystérieux et pressés, glissaient leurs feuilles sous les portes.

Enfin un fiacre s'amena, maraudeur éperdu,

qui roulait sur le pavé gelé avec un grand bruit de ferraille.

– « Psitt !...

– Voilà, ma petite dame ! répondit, entre deux jets de salive brune, le cocher philosophe qui chiquait.

Nanette allait monter, quoique l'ensemble, harmonique cruellement, du fiacre et du cocher offusquât ses délicatesses néo-parisiennes, elle allait monter et donner l'adresse du Pont des Arts classique pour les suicides, quand tout à coup, dans le silence de la rue brumeuse, un cri grelottant retentit :

– « Mouron pour les petits oiseaux !... fournissez-vous de mouron frais ! »

C'était une femme vieille, proprette et gaie sous ses haillons, qui, guettant les portes où déjà les concierges se montraient, et quelques fenêtres matinales, promenait un gros paquet d'herbe mordue et confite par la bise.

– « Mouron pour les petits oiseaux !

– Eh ! sainte femme, dit Nanette, que son idée

fixe poursuivait, pourquoi diantre s'en aller ainsi, le long des chemins et des fossés, ravir aux oiseaux des champs leur bonne herbe au bénéfice de fainéants qui passent leur vie à se lustrer la plume et voleter inutiles dans des cages.

– Inutiles ? vous n'y pensez point ! mais ils sont loin d'être inutiles. S'il n'y avait pas d'oisillons en cage, qui achèterait du mouron à Paris, et que serais-je devenue ? Comment aurions-nous passé Noël, et comment tout à l'heure pourrais-je offrir à la cadette de mon aîné la poupée de trois sous que je lui promis pour ses étrennes ? L'hiver, sans les petits oiseaux qui se régalent de mouron, que deviendrait le pauvre monde ? »

C'est pourtant vrai, songeait Nanette, mon linot ne fut pas inutile, et je suis comme mon linot. Au fait, si je ne mourais pas ? Mourant, je porterais tort à ma modiste.

Or, comme chez Nanette, d'habitude, les résolutions ne traînent guère, Nanette, après avoir acheté en gros, à la vieille femme ravie, ce qui lui restait de mouron, monta dans le fiacre, qui

attendait toujours. Nanette se fit conduire non pas au Pont des Arts, oh ! non, mais tout près, à cet endroit des quais, entre le Châtelet et le Louvre, où il y a tant de marchands d'oiseaux. Nanette rapporta un autre linot. Le linot mort fut enterré en pompe dans une jardinière, sous les fleurs.

Et c'est ainsi que commença le premier de l'an pour Nanette !

La poupée

C'était, comme disent les honnêtes gens, « une petite malheureuse ». Oh ! par simple manière de s'exprimer. Car Azélie, en fin de compte, ne se trouvait pas si malheureuse que cela.

D'abord depuis son changement d'état et de quartier, elle ne s'appelait plus Azélie : elle s'appelait Marthe, ce qui est autrement distingué. Et puis elle mangeait tous les jours, ce qui, dit-on, est fort agréable dans les premiers temps, lorsqu'on en a pas l'habitude.

Or, pendant des années Azélie, par nécessité plutôt que par goût, avait eu l'habitude contraire de ne pas manger ; de même aussi, hélas ! que d'emprisonner ses jolis pieds dignes de chausser la mule de Cendrillon dans d'horribles savates dont le seul souvenir lui faisait honte, et de laisser s'embroussailler au vent de la rue, sans que jamais un bout de ruban en relevât la naturelle

beauté, ses cheveux courts et lourds, vivants, roulés comme des copeaux d'or.

Certes ! au point de vue de la saine morale, il aurait infiniment mieux valu qu'au lieu de quitter Belleville pour venir se perdre au quartier Latin, Azélie continuât à mourir de faim dans son taudis de la rue des Envierges, et à savourer chaque soir, après une journée d'inutiles courses, l'âpre joie d'être vertueuse en se fourrant seule entre deux draps raides et glacés comme deux feuilles de fer-blanc.

Azélie ne demandait pas mieux. Mais quoi ? pour mourir de faim vertueusement dans un taudis, encore faut-il avoir un taudis. Et Azélie n'en avait plus. Le montage des perles fausses qui, de temps en temps, lui faisait gagner quelques journées, ayant radicalement cessé au commencement de l'hiver, le propriétaire, après deux loyers non payés, l'avait expulsée au demi-terme.

Azélie songea d'abord à revenir chez son père, qui n'était pas précisément un méchant homme et ne la battait guère que lorsqu'il avait bu, c'est à

dire tout au plus trois fois par semaine.

Seulement où retrouver ce doux ivrogne ? Disparu, il n'avait plus donné de ses nouvelles depuis je ne sais combien de mois.

C'est alors qu'une diabolique providence, l'Enfer tout comme le Paradis a la sienne ! conduisit Azélie de « l'autre côté de l'eau ».

L'amie, pas beaucoup plus riche qu'elle, chez qui elle avait trouvé refuge, lui dit un beau jour : – « J'ai lu sur les murs que, du côté du boulevard d'Enfer, on demande des ouvrières gagnant peu pour travail facile. Il s'agirait, comme le jour de l'an approche, de mettre des marrons glacés en boîtes et en sacs. Nous pourrions toujours aller voir... »

Et, à pied, pour épargner la dernière pièce de dix sous qu'il leur restât, elles étaient allées voir boulevard d'Enfer, à l'adresse indiquée sur les murs. Il s'agissait bien réellement de mettre des marrons en boîtes et en sacs : malheureusement déjà toutes les places se trouvaient prises.

La nuit venait, le vent piquait, la neige tombait

et recommencer le chemin leur semblait bien long maintenant, n'étant plus soutenues par l'espérance.

À l'entrée du pont Saint-Michel, devant la Seine aux eaux ternies où quelques glaçons se formaient, l'amie tout à coup s'écria :

– « Flûte ! il doit faire trop froid chez nous, ce n'est pas juste. Entrons dans une brasserie. Nous avons dix sous ; en buvant un bock à deux, nous pourrons donner deux sous au garçon, et il nous restera encore deux sous pour demain.

– Je n'ose pas trop, répondait Azélie, il y a peut-être des étudiants... »

Elles entrèrent néanmoins et ne sortirent que très tard à la fermeture.

Il y avait, en effet, des étudiants qui, paraît-il, furent aimables.

C'est à partir de ce soir-là qu'Azélie s'est appelée Marthe, son nom véritable ayant fait rire ; et qu'ingénument, en attendant mieux, sans remords ni honte mais aussi sans y mettre nul orgueil, elle exerce son état de « petite

malheureuse » rue Champollion, jadis rue des Maçons-Sorbonne, alors que Racine l'habitait.

Maintenant Marthe a des souliers, de jolis souliers luisants et plats galamment découverts pour laisser voir le bas rayé de couleurs vives. Sous la robe ajustée, en étoffe molle, sa taille semble plus souple et son corsage mieux nourri. Les mains sont déjà presque blanches. Son visage a pâli un peu, tandis que ses lèvres s'empourpraient ; et, comme dilatés par une série d'étonnements joyeux, ses yeux restés naïfs chaque jour s'agrandissent.

La première fois que, faite ainsi, Marthe s'est rencontrée dans une glace, avec ce tout petit chapeau, presque une casquette, posé sans épingle ni bride sur ses cheveux taillés courts, elle recula, croyant voir une autre personne. Puis, au bout d'un instant, s'étant reconnue, elle retira son chapeau et, respectueusement, se salua.

Depuis, toujours lorsqu'elle entre au café, Marthe se salue ainsi, changeant pour une seconde – ce qui rend la caissière rêveuse – sa jolie tête de jeunesse folle en frimousse de

garçonnet ; et cette pantomime trouvée par elle a toujours le même succès.

Car Marthe n'est point sotte et ne garde presque plus rien d'Azélie.

Marthe peu à peu se façonne et s'affine. Elle ne parle pas encore, non certes ! la pure langue de Bossuet ; et souvent sa conversation se colore d'un mot, d'un geste évidemment descendus des Buttes. Mais tout cela si gentiment, avec tant de grâce souriante, que vous le jugeriez fait exprès en marquise qui voudrait rire.

Maintenant, Marthe ne se refuse rien.

Oh ! rassurez-vous ! d'ici à quelque temps du moins, ses folies ne ruineront personne.

Marthe n'a envie que de choses humbles, des choses qu'elle a si longtemps et si vainement désirées quand, toute petite et s'appelant Azélie, elle courait, ses pieds pis que nus, dans les ruisseaux.

Le goût des diamants lui viendra plus tard. Pour le quart d'heure, ce qu'elle aime, ce qu'elle achète éperdument pour s'en parer avec le

candide orgueil d'une reine océanienne, ce sont les bracelets de clinquant, les broches en verroterie, les pendeloques sauvages, les colliers en perles soufflées, énormes et roses, qu'on vend au coin des portes sur des éventaires, ainsi que les rubans défraîchis et canailles qu'étalent par terre les camelots.

Son plaisir, dans la rue, est de se bourrer de galette et de chausson aux pommes. Heureux encore l'amant du jour, si, prise d'une rétrospective fringale et se rappelant les faims d'autrefois, elle n'exige pas qu'on lui achète, pour les croquer séance tenante, sans ombre de respect humain, un cornet de frites.

La vie de Marthe, depuis trois mois, est comme le rêve d'une enfance recommencée.

Aussi, figurez-vous : sa joie quand un ami, qui peut-être croyait railler, lui a offert pour ses étrennes une poupée.

– Une poupée avec de vrais cheveux, qui dit quelque chose et remue les yeux !...

Marthe en eût presque pleuré de joie.

Depuis, elle ne la quitte pas, ce qui, quelquefois, amuse les gens. Elle la promène partout et ne peut plus dormir sans elle.

Hier, devant une de ces vitrines de jouets qui se font plus tentantes aux approches du jour de l'an, Marthe aperçut une fillette, comme elle jadis déguenillée, et qui, retenant son haleine, souriante, presque en extase, regardait le monde des poupées qui, dans l'éblouissement du gaz, semblaient vivre.

Marthe pour un instant redevint Azélie. Elle crut se revoir quand, fuyant la maison et grelottant de tout son corps maigre, elle descendait dans les quartiers riches pour regarder des poupées ainsi, heureuse quoique sans espoir, pendant des heures et des heures.

Elle soupira : – « Pauvre petite !... » sans bien savoir si c'était la fillette ou elle-même, l'Azélie d'autrefois, qu'elle plaignait.

Et, sûre d'ailleurs d'en avoir une autre, puisque le magasin était là, brusquement, d'un élan de cœur, elle planta sa belle poupée, vêtue de soie et de brocard, entre les bras de l'enfant en

guenilles.

Muette d'abord, hésitante, celle-ci contempla longuement la merveilleuse poupée qui semblait lui tomber du ciel ; puis, comme Marthe ajoutait : – « Tu peux la garder, elle est à toi !... » regardant Marthe à son tour, et s'apercevant qu'elle avait les mêmes grands yeux étonnés et ronds, le même teint blanc, les mêmes cheveux d'or que la poupée :

– « Maman ! maman ! s'écria-t-elle, viens-t'en donc voir la belle dame qui veut me donner son portrait. »

Les fausses cousines

Avec les volets noirs qui aveuglent ses vitres si claires les autres jours sur le blanc discret des rideaux, et le carré de papier écolier fixé par une larme de cire à chaque angle au milieu de la porte close où manque le bec de cane, l'accueillant petit cabaret du haut de l'enseigne duquel sourit, malicieusement provocatrice, l'image de Diane de Poitiers, jetait, cette après-midi, dans la rue égayée d'un beau soleil, une tristesse de maison mortuaire.

Un examen plus attentif me rassura.

Fermé pour cause de promenade ! proclamait l'écriteau ; et, en matière de post-scriptum, le même écriteau ajoutait : *On rouvre à huit heures.*

Ce café de Diane de Poitiers, *Le Diane !* comme disent, non sans emphase, les peu farouches personnes qui y servent, revêtues de costumes lointainement Renaissance :

Renaissance autant qu'il est possible à un costume de servante de café d'être Renaissance, tout en restant assez moderne pour ne pas froisser les susceptibilités des règlements de police, car la morale, paraît-il, souffrirait d'une restitution trop exactement historique des toquets, des fraises, des corsages ouvrés et des jupes en brocart d'autrefois ! donc le Diane est depuis quelque temps fort à la mode sur la rive gauche. Porter le titre d'habitué du Diane constitue un privilège apprécié ; et dans certain procès que la magistrature intenta aux héros d'un duel dont avaient été cause les beaux yeux d'une Hébé de l'établissement, offenseur et offensé, témoins et amis se trouvèrent d'accord pour déclarer à la face du Tribunal que, malgré l'apparente futilité des motifs, on n'avait pu arranger l'affaire, la querelle malheureusement ayant eu lieu : en plein Diane. En plein Diane ! c'est-à-dire dans un endroit qui n'était pas vague et quelconque. En plein Diane ? Par le sang ! il eût fait beau voir que de jeunes Français bien portants et soucieux de leur honneur ne se fussent pas égorgés un brin après échange de mots et de gestes désagréables

en plein Diane...

Revenons à la promenade. C'est d'ordinaire les patrons qui, une fois l'année, et quand le printemps semble définitivement de retour, offrent ainsi à leur personnel féminin quelques bonnes heures de congé champêtre. Mais ici la coïncidence du congé avec le premier du mois me fit soupçonner autre chose. Le premier du mois, au quartier Latin, a l'importance d'une date sacrée. L'argent paternel est arrivé la veille, de Provence ou de Normandie, apportant avec lui, selon le pays de provenance, une attendrissante et familiale odeur de prés fauchés ou d'oranges qu'on cueille. De la fontaine Saint-Michel où des chimères vomissent l'eau claire à celle près Bullier modelée par Carpeaux, de l'École de droit à la Clinique, pour une semaine au moins, tout le monde est riche ; et les trois semaines précédentes se passent généralement à combiner des projets énormes en vue de l'unique et bienheureuse semaine. Aussi ne me fut-il pas difficile de conclure par induction que cette fois c'était les habitués du Diane qui, seuls, avaient dû organiser la fête, avec l'assentiment et sous la

surveillance des autorités compétentes, bien entendu !

Les entreprises de ce genre ne vont pas toujours sans quelques difficultés. On est tout feu tout flamme d'abord, on s'excite, on s'enthousiasme, et la journée promise apparaît dans l'idéal du rêve. Mais ensuite que d'efforts ! quelle diplomatie pour convaincre, décider Madame ! – « Vous n'y pensez pas ? l'établissement fermé, la recette perdue ! – Qu'importe, puisque l'on rouvre à huit heures ; nous vous indemniserons le soir en buvant double. » Madame sourit, déjà tentée, tout en se donnant l'air de résister encore. Et les conciliabules à l'ombre du comptoir, et les frais de bière et d'éloquence pour enlever les camarades hésitants ! Le nègre et le Valaque en sont, car au quartier il n'y a pas de groupe d'amis sans un nègre et sans un Valaque. Seulement Boussuge et Cascagnous, ne veulent pas, Boussuge et Cascagnous, deux sceptiques venus du Midi, lesquels déclarent que la campagne avec tant de femmes c'est assommant, et que rien, le premier du mois, ne vaut en ce monde une

interminable partie de mistigris, entre hommes, dans un coin, en fumant des pipes.

Enfin on a triomphé ! Madame consent, Boussuge et Cascagnous aussi. Les fonds sont prêts, les voitures louées, il ne reste plus qu'à partir. Et, de huit heures du matin à huit heures du soir, du côté de Montmorency ou de Verrières, dans les bois fleuris de muguet, sur les coteaux où le cerisier neige, quinze bonnes filles qu'accompagnent autant de braves garçons, vont faire provision pour un an d'amour pur et de poésie.

Oui de poésie, oui d'amour pur, ne riez pas ! La poésie avec l'amour pur, ou presque pur, joue, même aujourd'hui, et c'est heureux, parmi la jeunesse, un rôle plus important qu'on ne croit. Bien des petits romans attendrissants de candeur et d'ingénuité se nouent et se dénouent dans ces cafés trop calomniés, sous l'œil bienveillant des caissières. Il y aurait certes là pour un psychologue attentif et pénétrant de curieux sujets d'études. Mais en faudrait-il, si l'on voulait pousser l'enquête à fond, en faudrait-il boire, tout

en observant, en interrogeant, de ces petits verres ! En faudrait-il vider de ces flacons de liqueurs qui brillent au gaz, sur les étagères, éblouissant l'œil par une diversité de tons capables de défier la palette des plus enragés coloristes ! Aussi, comme je comprends que, jusqu'à ce jour, devant un pareil travail, les psychologues aient reculé.

Pas tous cependant ! J'en connus au moins un, mort à la peine, qui consacra dix ans de sa vie à creuser méthodiquement la question. Paresseux plus qu'un loir et peu préoccupé de la gloire, ce sage n'écrivait jamais. Mais quelquefois il daignait entrouvrir les lèvres et lâcher dans une bouffée de cigare le résultat de ses profondes et paradoxales observations.

Il nous disait un soir – c'était précisément au retour d'une fête à travers champs comme celle qu'ont organisée, le premier de ce mois, les habitués du Diane – il nous disait, montrant les promeneuses qui, le teint fouetté d'air vif, des fleurs dans les mains, des fleurs au corsage, s'en revenaient au bras de leurs galants, lasses et

ravies :

– « Tout ça, voyez-vous, c'est des cousines !... »

Et comme nos regards l'interrogeaient.

– « Oui ! des cousines... Seulement, elles ne s'en doutent pas. Comprenez-moi bien : tout jeune homme de vingt ans qui débarque à Paris, y débarque follement épris d'une cousine. C'est d'elle qu'il rêvait au collège, et plus tard sous l'allée des Tilleuls, dans ces promenades fiévreuses, exaspérées, se prolongeant passé minuit, par lesquelles les pauvres amoureux de province, timides et sans espoir, essaient de calmer les agitations de leur âme. C'est d'elle qu'il rêvera encore un mois durant, deux mois peut-être, sous les marronniers du Luxembourg. Puis, un beau jour, au bal, au café, il se sent pénétrer d'une émotion profonde. Mais la voilà, Elle, la cousine ! Les mêmes yeux, le même rire, avec quelque autre chose encore... Cette autre chose rassure sa timidité ; il ne s'agit plus de l'étoile d'or, inaccessible au fond du froid azur des honnêtetés provinciales, il s'agit d'un beau

fruit lourd sur sa branche et tout prêt à choir dans la main. Il aime déjà la fausse cousine, il l'aime comme un perdu, sans toutefois cesser d'aimer l'autre, car, dans le brouillamini de ses sentiments, son infidélité même est fidèle. La fausse cousine, bombardée de vers auxquels elle ne comprend rien et qui la charment, entourée de respects candides qu'elle ne s'explique pas, se laisse adorer, essayant d'aimer un peu en retour, avec la tranquille inconscience d'un être naïf qui accomplit agréablement et instinctivement sa fonction. Et, certes, la fonction est belle, utile socialement, n'en déplaise à nos moralistes pétrifiés ! de ces fiancées intérimaires, vestales sans devoirs entretenant au cœur des jeunes hommes, qu'elles sauvent parfois de la débauche, la douce religion d'amour, feu sacré dont vivent les races. Voyez, d'ailleurs, comme tout s'équilibre : après avoir aimé la cousine à travers la maîtresse, il arrive, une fois rentré au bercail, qu'on aime un petit peu la maîtresse à travers la cousine épousée. Cette dernière n'y perd rien. C'est ainsi, quoique dans des circonstances différentes, que l'Hélène du poète grec retrouva

Ménélas plus épris que jamais, après vingt ans, parce que, pendant ces vingt ans, une ombre à son image, envoyée par les Dieux, avait, dans le lit royal, tenu sa place ».

Mon ami s'était tu. Il reprit au bout d'un instant, ne craignant pas d'égayer sa philosophie d'un sourire :

– « Un exemple à l'appui de ma thèse : Vous connaissiez tous le grand Boischenu et son inexplicable passion pour un petit monstre maigre et roux, revêche comme un paquet de cure-dents, qu'il appelait Louison et qui lui rendait la vie si dure. Un jour que je m'étais permis de le plaindre : – « De grâce, fit-il, je sais tout ce que tu vas me dire, mais telle qu'elle est, Louison me console d'un autre amour que j'ai au cœur !... » Je revis Boischenu plus tard, riche, marié, au comble de ses vœux, trompé même ! trompé dans sa sous-préfecture comme il l'avait rue Serpente jadis. Eh bien, au dîner qu'il m'offrit, tout épanoui dans sa joie, poussé par le bonheur au besoin de la confidence, il me cligna de l'œil et me dit à l'oreille : – « N'est-ce pas que ma

femme est gentille et qu'elle a quelque chose de Louison ?... » Elle avait tout de Louison, certes ! et Louison avait tout d'elle !

C'est ainsi, l'imagination a de ces caprices, que la vue d'un carré de papier sur les volets clos est venue tout à coup me rappeler le souvenir d'un ami mort, avec sa théorie des fausses cousines. Désireux de me rendre utile à mon pays, je me permets de la confier, sans nulle ironie aux méditations des parents bourgeois, souvent durs à leurs rejetons et toujours prompts à s'effarer des plus moralisantes fredaines.

Les prisons de Claudette

Je n'avais jamais rien compris à certaine bizarrerie dans le caractère qui, par moment, faisait du brave Jeanseaume un être absurde et indéchiffrable. En effet, pourquoi ce bourgeois optimiste, ami né des gouvernements, et qui, à l'époque de nos guerres civiles, poussa, plus souvent qu'il n'aurait fallu, l'amour de l'ordre jusqu'à la frénésie, pourquoi ce même bourgeois détestait-il si cordialement la police, et pourquoi devenait-il blanc de fureur à la seule vue d'un capuchon de sergent de ville ?

On avait beau le raisonner, lui démontrant qu'en plus d'un cas la police a du bon, comme par exemple lorsqu'elle empêche les gentilshommes du boulevard extérieur de traiter le Parisien comme un arbre d'essence particulière sur lequel il n'y a qu'à cueillir montres, bijoux et porte-monnaie, ou bien encore les soirs de lune,

de jeter les passants par-dessus le parapet des ponts, en manière de plaisanterie et pour faire des ronds dans l'eau.

À ces arguments Jeanseaume répondait par un simple haussement d'épaules qui très éloquemment voulait dire : – « La police ? Laissez-moi donc tranquille avec votre police ! J'en sais plus long que vous sur ce point. »

Et certes ! sans le pousser beaucoup, on eût amené Jeanseaume à déclarer que non seulement la police est inutile, mais encore qu'elle a la main dans la plupart des crimes qui ensanglantent Paris, ce Paris où, malgré nos prétentions et nos efforts et selon une loi d'équilibre probablement nécessaire à la marche naturelle des choses, l'homme civilisé d'aujourd'hui a autant de chances de mort violente que ses ancêtres lorsqu'ils couraient à moitié nus, à travers les forêts primitives peuplées de reptiles monstrueux.

Une après-midi – c'était au printemps dernier, dans ces Champs-Élysées que l'hiver change en un désert de boue, mais si riants à la belle saison avec leurs carrés verts piqués de pâquerettes sur

lesquels tout le long du jour des arrosoirs perfectionnés tournant éperdument comme des soleils d'artifice, font jaillir les diamants en pluie, et les girandoles de leurs cafés-concerts pareilles dans le feuillage clair des marronniers à un chapelet de grosses perles blanches – donc, une après-midi, flânant par là, je surpris Jeanseaume en train de s'offrir son divertissement favori.

Entre autres habitudes, Jeanseaume avait celle d'assister, toutes les fois que ses loisirs le lui permettaient, aux représentations du théâtre de Polichinelle. Mais là encore, Jeanseaume laissait percer sa manie. Assez indifférent aux menus épisodes qui montrent le héros luttant d'un égal courage, quoique avec des fortunes diverses, contre ses créanciers, sa femme, le bourreau et le diable lui-même, Jeanseaume ne se déridait qu'à la scène du commissaire, quand notre Karagouz atténué, n'ayant qu'une trique pour arme, baragouine un féroce chant de guerre et frictionne le crâne et le dos de son héréditaire ennemi d'une dégelée de coups drus et pressés dont le bruit rappelle celui de la grêle sur un toit.

Alors on entendait un gros rire d'homme mûr faire la basse aux gammes argentines, voltigeantes comme un chant d'oiseau, qui, parties d'un coin, couraient en traînée sur tout l'auditoire enfantin... et ce rire était le rire de Jeanseaume.

Jeanseaume assistait ainsi quelquefois, toujours avec le même plaisir, à quatre, à cinq représentations consécutives.

Ce jour-là, pourquoi ce jour plutôt qu'un autre ? le caprice me vint d'avoir le secret de Jeanseaume. L'air était doux, un ciel léger luisant à travers les feuillages invitait à la promenade et à la confidence. J'arrêtai Jeanseaume au moment où, le rideau définitivement baissé, il quittait sa chaise et, passant mon bras sous son bras :

– « Écoute ! je t'observais tout à l'heure ; pardonne mon indiscrétion, je serais curieux d'apprendre ce que t'a fait le commissaire pour que tu lui en veuilles à ce point.

– Apprends donc, répondit Jeanseaume, ce que m'a fait le commissaire. »

Et Jeanseaume en prononçant ces mots, attestait les dieux d'un regard irrité.

– « Tu sais, pour m'avoir connu il y a quelque dix ans, que je n'aimai jamais qu'une seule femme en ma vie.

– Claudette ?

– Oui, Claudette que tu connus bien, que tu connus trop.

– Jeanseaume, je te jure...

– Bah ! la chose remonte bien loin, et je n'en suis plus, hélas à compter. Donc Claudette me trompait – comment dirai-je ? – me trompait avec assiduité. Assiduité est le mot, car jamais dévote égrenant un rosaire, jamais briquetier comptant des briques, n'apportèrent à leur besogne plus de précise activité que Claudette en mettait à la sienne. Pas une minute de perdue ! On eût dit, ma parole, qu'il s'agissait d'un vœu. Pour avoir plus de temps à me tromper, Claudette, d'ailleurs paresseuse, se serait levée avant l'aube.

Jalouse avec cela, me faisant des scènes à propos d'un rien, et m'adorant. Oui, m'adorant :

le cœur ou ce que nous appelons le cœur des femmes a de ces mystères.

Quel parti prendre ? Quitter Claudette... J'essayai plusieurs fois, mais je ne réussis qu'à me prouver combien décidément il m'était impossible de me passer d'elle. Je restai donc l'heureux amant de Claudette, avec l'arrière-pensée de modérer ses frasques par une surveillance sagement entendue.

Claudette d'ailleurs ne se fâchait pas d'être surveillée. Elle avait un peu, sur la question, les idées des femmes arabes, trouvant comme elles naturel d'être gardée de près, et trouvant plus naturel encore, que dis-je naturel ? mais louable, mais glorieux, de mettre à profit, au grand dommage de son maître et seigneur, la moindre occasion, le moindre oubli, la moindre fissure laissée.

Un jour, autour de Tunis, passant près d'un douar de Bédouins errants, je vis quelque chose remuer sur la toile d'une tente, d'ailleurs hermétiquement close. C'était un doigt aux ongles teints de henné, un doigt féminin qui avait

l'air de faire signe. Je m'approchai : le doigt disparut, mais pour être remplacé aussitôt par une bouche souriante, laissant voir les dents, et qui, collée à l'étroite ouverture, apparaissait comme une fleur rouge dans le cœur de laquelle un peu de neige serait tombée.

Ainsi s'offrait Claudette, ou à peu près, sans plus de motifs, toutes les fois que je la quittais de l'œil un quart d'heure... Mais ce quart d'heure suffisait. Et j'étais sûr de mon affaire, quand je la retrouvais au retour frétillante, fraîche, épanouie, avec un frémissement au coin des narines, et, dans les yeux, l'expression de calme et de joie tranquille que donne la conscience du devoir accompli.

J'étais souvent vaincu dans cette lutte inégale.

Une fois pourtant, j'obtins l'invraisemblable résultat de passer vingt-neuf jours sans grave accident. Vingt-neuf jours ! Il ne s'en fallait que de quelques heures pour arriver au mois. Or, j'aurais voulu avoir mon mois franc. C'est un pari que je m'étais fait, une manière de réussite. Claudette et le destin semblaient vouloir me

donner cette modeste satisfaction. Mais tu vas voir comment se comporta le destin sous la direction de Claudette.

Le soir du trentième jour, quand je croyais toucher au port, Claudette manifesta le désir de prendre l'air un peu. On ira aux Ambassadeurs, puis, avant de rentrer, on fera un tour sous les arbres. Le programme est exécuté de point en point. On va aux Ambassadeurs, on se promène sous les arbres. Tout est pour le mieux, Claudette se montre charmante ; quand, arrivés ici, tiens précisément à ce même endroit, devant ce même Palais de l'Industrie, et non loin de ce même poste dont tu vois la lanterne rouge, Claudette commence une scène. Elle avait, je te l'ai dit, le génie des scènes. Mon crime, cette fois, était, parait-il, d'avoir trop regardé une des pseudo-chanteuses qui figuraient alors dans les concerts, en espalier, au fond de l'estrade. Je veux m'expliquer, me disculper, Claudette insiste ; je me fâche, elle crie, elle obtient sa gifle ; la foule s'amasse, la police arrive, et nous voilà coffrés tous les deux.

On voulut bien me relâcher après l'admonestation d'usage, mais on retint Claudette, accusée d'avoir injurié les agents. J'eus beau faire, donner ma carte, me réclamer d'amis puissants, le commissaire se montra courtoisement inflexible. Il ne voulut pas même me permettre de partager les fers de Claudette ; le règlement s'y opposait.

Je n'en dormis pas de la nuit. Pauvre Claudette ! Elle me revint le lendemain, les yeux battus, un peu chiffonnée.

– Eh bien ?

– Eh bien, quelques jours après j'apprenais que, de temps immémorial, Claudette employait ses moments perdus à me tromper avec le commissaire, un joli garçon, car il y en a ! Et je devinai alors la ruse de Claudette et pourquoi elle s'était fait mettre au poste... Adieu, ami.

– Adieu, Jeanseaume... Tous mes compliments à Claudette. »

Sévices graves

On causait divorce, sévices graves. Tout à coup le gros Ferréol s'écria :

– « Battre une femme, sans doute c'est très mal. Mais la question des premiers torts et des vraies responsabilités restera toujours fort complexe, et jamais les juges, jamais les avocats ne sauront quels secrets motifs ont souvent les femmes pour désirer être battues, ni par suite de quelles astucieuses machinations le plus galant homme du monde peut comme moi se voir involontairement amené... »

Là-dessus, parmi la partie féminine de l'assemblée, ce fut une fusée de fou rire, rire cristallin, inextinguible, joyeux, assourdissant et clair, paraissant des fois s'apaiser pour reprendre aussitôt avec une alacrité nouvelle, et pareil au gazouillis des oiseaux dans le couvert mouillé qu'un rayon d'éclaircie réveille ou bien encore

aux innombrables chansons de l'eau qui fuit par les trous d'une écluse.

En effet, le bon Ferréol, espèce de géant aux grands yeux bleus de jeune fille, semblait moins de la catégorie de ceux qui battent que de la catégorie de ceux qui sont battus. Hercule désarmé par toutes les petites mains, des histoires couraient sur lui, constataient chez cet homme qui eût assommé des bœufs d'un coup de poing un infini d'indulgence et d'inconsciente faiblesse ; de sorte que cette idée de Ferréol battant une femme, l'aurait-il pu d'ailleurs sans la casser ? semblait d'un comique irrésistible.

Mais Ferréol ne se troubla point et, complétant sa phrase commencée :

– « Oui, moi-même, tel que vous me connaissez, j'ai dû, six mois durant, au moins une fois par semaine et bien malgré moi, je le jure ! battre, mais battre véritablement, et non, certes, avec des fleurs, des fleurs ne l'eussent pas contentée ! une mignonne personne dont j'étais épris.

Les rires cessèrent. L'auditoire crut deviner,

en quoi il se trompait, un de ces cas d'affriolante psychologie amoureuse que le roman scientifique a mis à la mode aujourd'hui. Il y eut encore, derniers souffles présageant le calme, quelques bruits d'éventails brusquement ouverts, un froufrou de jupes qu'on tasse avant d'écouter, comme au prône, puis le silence s'établit.

Et Ferréol continua :

– « Elle s'appelait Némorine, un joli nom d'après lequel vous vous la figureriez mal, car elle n'avait rien de ce qui caractérise les nymphes des bois ou les bergères.

Parisienne, et Parisienne de Montmartre, la grand-ville possède autant de variétés de femme que la Bourgogne de crus ! vous la voyez d'ici, n'est-ce pas ? Petite, mais fine en sa taille au point de paraître presque grande ; assez frêle au premier aspect, mais se révélant, si l'on insiste, secrètement et délicieusement potelée ; des cheveux châtains drus et massés, de flamme sous le jour frisant, avec des reflets noir-bleu dans les ombres, ce qui la faisait brune ou blonde, selon la disposition d'esprit ou la couleur du temps ; un

pied cambré de montagnarde ; la bouche un peu exagérée peut-être, mais rouge, humide, et pour un rien déguisant son manque d'aristocratie dans l'éblouissement du sourire et des yeux, oh ! ces yeux à la fois cruels et rêveurs, avivés de malice et voilés de mélancolie ! des yeux comme en ont les fillettes qui, plus seules, plus abandonnées, et vivant d'une vie plus sauvage en pleine civilisation que la chevrière parmi ses roches, ont passé leur enfance, roulées dans le gazon court des buttes, et le cœur se gonflant de vagues ambitions, à regarder des hauteurs où se dresse le Moulin de la Galette, les soleils couchants inonder Paris d'une averse de pourpre et d'or.

Spirituelle, elle l'était ; oui, spirituelle et même, sur certains points, érudite, ayant aux heures du début beaucoup causé avec des poètes dans des brasseries, et fait souvent à un peintre pauvre et sevré de modèles, l'aumône de lui poser, pour l'amour de l'art, un coin de jambe, un bout d'épaule.

Avec cela, d'exquises ignorances. Elle avait peur de la campagne, éprouvant à pénétrer dans

les bois de Meudon l'impression de religieuse terreur que dut ressentir l'Européen qui le premier viola le mystère d'une forêt vierge. Un jour, en partie de plaisir, s'étant de quinze ou vingt pas égarée, elle appela, nous accourûmes : – « J'ai vu un loup, un loup énorme que j'ai chassé à coup d'ombrelle. – Un vrai loup ? – Oui ! un loup noir et blanc... » Némorine était toute tremblante, et nous rîmes longtemps, entre amis, du loup noir et blanc de Némorine.

Il est inutile, je crois, de vous dire que je l'aimais.

M'aimait-elle ? C'est une autre histoire ! En tous cas, elle eût été fort désolée si j'avais pu croire qu'elle ne m'aimait point. Les ingénues comme Némorine, – je l'ai maintes fois observé depuis, – un peu bohémiennes en amour par habitude et nécessité d'existence, admettent, sans bien en comprendre les motifs, la manie que nous avons, nous autres hommes, de vouloir être aimés seuls. Par conscience et point d'honneur, elle flattent cette manie, et mettent souvent plus de délicatesse à tromper que d'autres à être fidèles.

Le cœur n'est-il pour rien dans cette comédie ? Qui pourrait l'affirmer ! Passons.

Donc, ainsi que je vous l'ai dit, Némorine n'avait guère qu'un défaut : son enragé besoin d'être battue.

Charmante autant que maîtresse peut l'être, toujours prête à tous mes caprices, qu'il s'agît de promenade ou d'Opéra, bien qu'elle eût en horreur la campagne et qu'elle ne comprit en fait de théâtre que les mélodrames du Château-d'Eau ! Seulement, une fois la semaine, – c'était le plus souvent au retour de ses visites à certaine mystérieuse grand-tante qui exploitait un fond de librairie-papeterie, très loin du côté des Lilas, – toujours il se trouvait un jour où surgissait une querelle, laquelle provoquée avec art, soutenue, nourrie, envenimée avec des raffinements d'étonnante mauvaise foi, finissait toujours par avoir son couronnement désiré.

– Vous battiez Némorine ?

– Eh oui, je la battais, il le fallait bien : un saint lui-même n'y eût pas tenu. Nos batailles, d'ailleurs, tout de suite apaisées, noyées dans les

larmes, avaient des compensations délicieuses. – « Baisez, méchant !... » me disait Némorine, montrant des ronds bleus sur son bras, son gentil bras nu à peau si fine qu'un rien, disait-elle, y faisait marque et qu'au réveil, sur le gras de l'épaule, vers l'échancrure de la chemisette, un léger dessin de dentelle, imprimé en creux, se gaufrait. – « Baisez, méchant !... » Et je baisais, le cœur gros et rouge de honte.

Un soir (elle revenait précisément de chez la grand-tante des Lilas, tout heureuse avec un bouquet de coquelicots et d'herbes folles cueilli au revers des fortifications), un soir, la voyant si amoureusement jolie sous la lampe, je me fis un serment à moi-même : « Quoi qu'elle dise et quoi qu'il arrive, cette fois, je ne la battrai point ! » L'occasion pourtant se présenta belle.

Nous étions en train de dîner. On servit la salade que Némorine avait voulu assaisonner elle-même : – « Némorine, passe-moi le vinaigre. – Il n'y a donc pas assez de vinaigre ? – Némorine, je ne dis pas cela. – Alors, la salade n'est pas bonne ? – Némorine !... – Alors, je ne

sais pas faire la salade ? – Némorine ! !... – Alors, je ne sais rien faire ? – Némorine ! ! ! – Alors, je suis une... ? » Là-dessus tout vole en éclats dont quelques-uns, je le confesse, m'atteignirent.

Mais j'avais juré : je ne battis point ! Je ne battis point, et j'eus tort ; car, phénomène étrange, malgré cette abstention méritoire, le lendemain matin, le bras de Némorine avait des bleus, des bleus tout frais.

Je les constatai, bien que la pauvrette s'en cachât, effrayants, énormes, sans nombre.

Et cette découverte me navra.

Et, décidément, quoique navré, je dus ajouter foi à une lettre anonyme reçue de la veille, me racontant que la grand-tante des Lilas n'existait point, ou plutôt que cette grand-tante était un cousin, ancien musicien des carabiniers, présentement bugle en second au bal de l'Élysée, cousin que Némorine aimait depuis l'enfance, et qui la battait, lui, sans se faire prier, par principe et par goût.

Vous avez compris ?

C’était, ô prévenance féminine ! c’était pour m’épargner le soupçon, pour justifier et légitimer à mes yeux les bleus hebdomadaires du bugle, que, pendant six mois, au moins une fois par semaine, Némorine avait dépensé à se faire rouer de coups des trésors d’invention et de génie !

La jalouse

– « Que regardes-tu si longtemps, Anselme ?

– Mais, mignonne, tu vois, je regarde ton portrait.

– Mon portrait, toujours mon portrait ?

– En quoi cela peut-il te déplaire ?... »

Marthe Olleris, pour toute réponse, eut un imperceptible haussement d'épaules, elle leva ses beaux yeux au ciel comme si elle voulait le prendre à témoin, puis elle s'éloigna, silencieuse et endolorie.

Le lendemain, le portrait n'était plus là.

– « Eh bien ! Anselme, qu'as-tu à chercher encore ?

– Mais, mignonne...

– Mon portrait, n'est-ce pas ? Tu cherches mon portrait ?... Rassure-toi, il n'est pas perdu, Je

l'ai enfermé chez moi, dans mon chiffonnier, sous triples clefs. Ce portrait m'appartient, en somme, et tu ne vas pas me contester le droit...

– En vérité, je voudrais comprendre...

– Tu voudrais comprendre, Anselme ! et moi, hélas j'ai trop compris. »

Avant ces deux mémorables journées, jamais le plus léger nuage, pas même les vagues flocons s'étirant, pareils à des fils de la Vierge, n'était passé sur le ciel insolemment bleu où, depuis dix ans de mariage, brillait, avec son même éclat argenté et doux, la lune de miel des Olleris.

Peintre à la mode d'autrefois, – il avait un très grand talent, presque du génie et pas le moindre petit hôtel, – Anselme Olleris aimait ici-bas surtout trois choses : l'art, la nature et le calme dans son travail. Il aimait aussi madame Olleris.

Il l'aimait même uniquement, sans jamais songer à en aimer d'autre, ayant du premier coup trouvé en elle les deux simples dons qui font la vraie femme, c'est-à-dire la beauté et la bonté. De sorte que si Cléopâtre en personne ou la reine de

Saba, traînant sur le fin gravier du jardin un manteau lourd de pierreries, étaient venues par hasard la visiter en son ermitage, Anselme, sans quitter la palette, eût dit à madame Olleris : – « Mignonne, j'ai besoin d'être tranquille, rends-moi donc le service de recevoir ces dames. »

Anselme, aux champs dès le matin, prenait un plaisir infini à collectionner des couchants et des aurores, des fuites d'horizon, des coins de bois, toutes sortes d'études embaumées d'une odeur de mousse humide et de bruyère en fleur, dont il ferait des tableaux superbes, plus tard, en y ajoutant un peu de sa rêverie. Madame Olleris l'attendait au retour, et, indistinctement, admirait. Leurs jours se succédaient, pareils. Ils étaient heureux sans y songer ; ce qui est la perfection du bonheur.

Jamais surtout madame Olleris n'avait été jalouse. Mais ceci décidément heurtait par trop les lois naturelles. La meilleure des femmes doit être jalouse au moins une fois en sa vie, et les choses ne pouvaient durer ainsi.

Le portrait fut l'occasion.

Il faut savoir que ce portrait fait par un peintre, ami d'Anselme, alors que Marthe était sa fiancée, ne ressemblait plus que vaguement à l'appétissante et plantureuse personne qu'était devenue madame Olleris.

Le portrait représentait une jeune fille frêle, blanche, rêveuse, éthérée, la mignonne Marthe d'autrefois. Mais quelque dix ans, par un miracle assez commun de l'horticulture matrimoniale, avaient fait de l'enfant charmante une femme superbe au teint doré, aux crins frisants et lourds, aux rotondités copieuses, et transformé la frissonnante fleur d'églantier avec ses minces pétales prêts à partir au moindre souffle, en une splendide rose moussue, mi-ouverte, pommée comme un chou.

Une Turque se fût réjouie du changement, mais madame Olleris s'en désolait, ayant lu de mauvais poètes et s'étant laissé mettre dans la tête cette esthétique absurde qu'une femme n'est désirable que lorsque sa sveltesse la rapproche du lys ou du manche à balai.

Les femmes, chacun le sait, n'ont guère

d'idées générales ; voici donc comment, à propos du portrait, madame Olleris raisonna : – « Si Anselme regarde avec tant de plaisir mon portrait d'il y a dix ans, c'est qu'alors il m'aimait et me trouvait belle. Le souvenir de ce que j'étais l'empêche évidemment d'apprécier ce que je suis. Peut-être m'aime t-il encore, mais il m'aime dans mon portrait. »

Et désormais, jalouse d'elle-même, ce qui est un comble, la douce Marthe Olleris se mit à faire au brave Anselme, qui comprenait de moins en moins, une existence insupportable.

Vous devinez les résultats.

Après un mois, à bout de forces, Anselme abandonna l'atelier laissant là ses toiles commencées, debout, le nez contre le mur, pareilles à des enfants qui boudent, sa palette sur laquelle les petits tas de couleur dessinaient des plans en relief, et ses pinceaux dont la pointe sèche et durcie aurait pu armer l'arc d'un Caraïbe.

Anselme, dégoûté de la nature, prit plusieurs fois par semaine le train de Paris, et là, entre

autres découvertes, il découvrit que tous les couchers ne sont pas des couchers de soleil et tous les levers des levers d'aurore.

Fort à propos, sur ces entrefaites, madame Olleris se souvint qu'au temps de sa beauté première, un vieil oncle, ancien capitaine, militairement embouché, l'appelait parfois, en manière d'amitié, « grande-bringue ».

Dès lors, ses soupçons prirent corps. Elle fut certaine qu'Anselme la trompait et, naturellement, qu'il la trompait avec une grande bringue. Et, tirant le portrait du chiffonnier, pendant des heures, douloureusement, elle se figurait la grande bringue, frêle comme elle jadis, pâle comme elle, avec je ne sais quoi pourtant de moins distingué, de plus pervers... Ah ! si la pauvre madame Olleris avait pu redevenir grande bringue ! Mais voilà : N'est pas grande bringue qui veut.

L'image devenue précise de cette grande bringue la poursuivait. Il ne s'agissait plus que de surprendre Anselme en compagnie de sa grande bringue !

La chose fut d'autant plus facile qu'Anselme, homme simple, fort de son bon droit, ne se gênait guère.

Un soir donc qu'Anselme, à son habitude, achevait de souper avec une demoiselle en rouge, au cabaret, dans un cabinet aussi particulier qu'un cabinet peut l'être, madame Olleris qui, grâce à la complicité d'un garçon, depuis plusieurs minutes écoutait, ouvre la porte et se présente, furieuse et majestueuse.

– « Enfin, je t'y pince avec ta grande... »

Le mot bringue s'arrêta sur ses lèvres. Car ce n'était pas une grande bringue, la grande bringue rêvée ; au contraire ! une personne ample, étoffée, ne manquant même pas d'un certain air de ressemblance avec la belle madame Olleris.

Et madame Olleris, sa colère tombée :

– « Mais elle est grasse... il fallait le dire... Et moi qui croyais... Si j'avais su... »

Puis, tandis que le brave Anselme, toujours sans comprendre, soldait machinalement l'addition, tandis que la demoiselle en rouge,

comme une personne qui en a vu bien d'autres, défripait ses dentelles avec philosophie, la bonne madame Olleris se mit à pleurer, et les larmes qui ruisselaient, abondantes, de ses grands beaux yeux, étaient presque des larmes de joie.

Paradis à trois

– « Quant à moi, fit Jean Bargiban, ayant connu ces joies musulmanes, je me rends assez bien compte de l'agrément qu'un homme éprouve à posséder en même temps plusieurs femmes, heureuses de leur sort, point jalouses, et rivalisant de dévouement pour satisfaire le seigneur et maître.

– Ainsi vous avouez, monsieur Bargiban, Turc que vous êtes, avoir possédé plusieurs femmes à la fois ?

– N'exagérons rien : deux seulement ! On voit que mon harem était modeste.

– Et ceci vous est arrivé en Orient, sans doute, au cours de vos voyages ?

– Non, certes ! En Orient, quand j'y passai, la femme était chère ; mes moyens ne m'eussent pas permis un pareil luxe. Ceci m'est arrivé en

France, tout simplement. »

Un frisson de sympathique indignation passa sur l'assemblée. Fier de l'effet produit, caressant de la main sa barbe en éventail, neigeuse aux pointes, Jean Bargiban continua :

– « J'habitais... Mais à quoi bon designer l'endroit ? Il vous suffira de savoir que l'aventure, nullement romanesque d'ailleurs, se passe dans un de nos plus grands ports de mer retentissant tout le jour du bruit de l'or remué et des affaires, pour devenir le soir, quand la Bourse se ferme et que l'heure des transactions est passée, ville de luxe et de plaisir.

Jeune alors j'y menais la vie assez gaiement en compagnie d'une demi-douzaine de fils de riches négociants et d'armateurs considérables, aux fredaines de qui, par indulgence et aussi dans l'intérêt sagement entendu de leur commerce, les pères souriaient. Il y a d'élégantes réclames ; et les toilettes à tapage d'une jolie fille attestent le sérieux de la caisse qui les paya.

N'allez pas railler par avance nos exploits de jeunesse dorée provinciale. Vous auriez tort : à

vingt ans et même plus tard, avec des écus en poche, un bon garçon trouve à s'amuser n'importe où. La grande courtisane ne se rencontre qu'à Paris, soit ! Mais en province on a souvent le plaisir délicat de la voir, toute petite, essayer ses ailes et, dans la ville dont il s'agit, les toutes petites courtisanes, en train d'essayer leur ailes, ne manquaient pas.

Certain soir, grave événement ! une nouvelle nous fut signalée. Des cheveux très noirs et, se trahissant sous la poudre de riz, un teint d'ambre ; sur une taille souple et mince que ne raidissait pas le corset, un buste copieux de brune grassouillette de plus, dans toute sa physionomie, cette expression de candeur particulièrement piquante chez les jeunes personnes qui ne professent pas la vertu.

On l'avait vu sur les Allées (tout port de mer qui se respecte a ses allées) à l'heure de la musique. On l'avait vue au Grand-Théâtre, qui joue l'opéra, ainsi qu'au théâtre d'opérettes aux divers cafés-concerts ; au palais des Diamants, établissement somptueux qui remplace là-bas

l'Éden et les Folies-Bergère ; au restaurant de nuit, décoré du nom de Maison d'Or... partout enfin depuis trois jours.

Mais, ce qui parut tout à fait distingué, ce qui du premier coup la classa hors du pair en dehors et au-dessus de ses rivales, c'est que, avec une insolence alors hardie, elle ne se montrait en public qu'accompagnée, comme font les dames pour de bon, d'une suivante d'à peu près son âge et qui lui ressemblait curieusement, bien que coiffée d'un simple foulard et n'ayant jamais frotté du moindre fard ses joues aux couleurs paysannes.

– Bon ! je parie que Bargiban va séduire la suivante après la maîtresse. Un beau fait d'armes, en vérité !

– Pour qui me prenez-vous ? répondit Bargiban. Ce serait trop simple. En outre, je n'eus jamais goût aux intrigues ancillaires. Après cette déclaration de principes, permettez que je continue.

À quoi dus-je l'honneur d'être remarqué ? Pour quels motifs la nouvelle venue me préféra-t-

elle aux autres ? Je l'ignore. Le fait est qu'elle me préféra, et que, deux mois durant, chaque fois que la fantaisie m'en prenait, c'est-à-dire presque tous les soirs, j'obtenais les clefs de l'appartement, modeste d'ailleurs, où ma belle était descendue.

On faillit se fâcher le premier jour. Avec la manie de noblesse qu'ont ces demoiselles, n'avait-elle pas imaginé de s'intituler Anne d'Autriche ? Anne d'Autriche, là ! tout simplement, pour commencer. Elle trouvait « Anne d'Autriche » joli et qu'un tel nom seyait à sa figure. J'eus toutes les peines du monde à la convaincre que le nom était un peu voyant. Elle pleura, elle résista ; puis céda, me voyant inflexible, et consentit à s'appeler Annette. Ce fut sa première preuve d'amour.

À part cela, un ciel sans nuages. D'une perversité inconsciente d'esclave avec la transparence d'âme d'une enfant, Annette tout de suite me raconta son histoire, l'histoire banale, jamais vraie, et me laissa deviner ses ambitions.

Ses ambitions étaient énormes. Annette

voulait conquérir Paris, devenir riche et enviée. Son séjour parmi nous n'était qu'un stage. Raison de plus pour en bien utiliser les heures.

Donc j'aimais Annette, Annette m'aimait ; et Claire, la suivante, préposée tout ensemble au service de la cuisine et de la chambre à coucher, Claire toujours riant, toujours active, mettait autour de nous une atmosphère de dévouement affectueux et de gaieté.

Je vous ai déjà dit combien Annette et Claire se ressemblaient. Un jour que j'en faisais la remarque devant Annette, elle rougit légèrement et répondit : « J'ai amené Claire de notre village, mon grand-père passait pour coureur, et nous pourrions bien, sans le savoir, être un peu cousines. »

L'explication était plausible. Mais une aussi extraordinaire ressemblance finit à la longue par me préoccuper. D'autant qu'à certains jours, surtout à certains soirs, il me semblait ne pas reconnaître Annette. C'était bien elle, mais avec je ne sais quoi de différent dans le geste et la voix, dans les mille riens de l'intimité. Et ces

jours-là, par une hallucination singulière, je croyais reconnaître Annette sous le foulard de Claire. Puis, le lendemain, l'impression s'effaçait, je retrouvais Annette la même que toujours, Claire toujours semblable à Claire, et je me figurais avoir rêvé.

Ma foi non ! je ne rêvais pas : un détail m'en donna la preuve.

Annette avait sous le bras, tout en haut, dans l'ombre, un petit signe brun généralement caché, mais qui se montrait au grand jour quand, en corset devant la glace, elle se cambrait d'un mouvement fier pour pétrir à deux mains la masse de ses cheveux noirs.

J'avais toujours cru ce signe à droite. Un jour je le trouvai a gauche. La chose me surprit mais il arrive quand on est distrait que le jeu des glaces vous trompe.

Pourtant, mon attention étant éveillée, j'arrivai à constater que le fameux signe était un signe voyageur passant du bras droit au bras gauche et puis du bras gauche au bras droit et cette observation, corroborée par d'autres observations

parallèles, me prouva avec une parfaite évidence qu'Annette et Claire s'amusaient à changer de rôle chaque jour, tour à tour maîtresse ou suivante, et pareilles aux Dioscures qui alternativement se remplaçaient à la table ou boivent les Dieux.

– Mais, c'était tout simplement le paradis !

– Un paradis délicieux, comme Adam ne le connut pas, avec deux Èves au lieu d'une. J'aurais dû me tenir tranquille et rester le plus longtemps possible l'heureuse dupe que j'étais. Mais la curiosité, mère de tous les maux, l'emporta. Je voulus savoir dans quel dessein Annette et Claire s'entendaient pour se jouer de moi d'une façon d'ailleurs agréable. Je voulus savoir, faute énorme !

Interrogées, elles avouèrent : Annette en pleurnichant un peu, comme il convenait, et Claire en éclatant de rire, que, parties sans un liard de leur village et trop pauvres tout d'abord pour mener le train qu'elles rêvaient, ne pouvant avoir ni deux appartements ni deux bonnes, et possédant à peine assez de toilettes et de bijoux

pour qu'une en fût décemment parée, elles avaient résolu le problème et s'étaient arrangées, grâce à une ressemblance bien naturelle entre cousines – elles juraient n'être que cousines – pour paraître riches un jour sur deux et marcher dans la vie avec des airs de gloire.

Puis, l'heure de sortir étant venue, on n'avait plus besoin de se cacher de moi maintenant, je vis Claire couvrir ses joues du blanc et du rose d'Annette, tandis qu'Annette, lavée à l'eau pure, se coiffait du foulard de Claire.

Vous les avez d'ailleurs connues sous leur transformation dernière. Qui ne se rappelle, il y a cinq ou six ans, ces deux inséparables sœurs, l'une brune comme la nuit, l'autre rousse comme un soir d'octobre, dont la ressemblance étonna Paris ?

– Les sœurs Torrens ?...

– Annie et Clara Torrens, précisément.

– Aimer les deux sœurs en même temps, voilà, mon pauvre Bargiban, qui me paraît diantrement fin de siècle.

– Je ne dis pas non, répondit Bargiban en manière de conclusion, mais, s'il y a crime, je fus coupable sans le savoir ; et puis les mœurs dont nous causons ne sauraient en tous cas avoir que de vagues et lointains rapports avec ce qui s'appelle la vie de famille. »

Mésanges à tête noire

Dérouté dans ses habitudes, énervé par cette taquinante succession d'orages, que parfois traverse, ô ironie ! un furtif rayon de soleil, irrité de voir qu'en dépit du calendrier la clef des champs lui soit si obstinément refusée, Paris à la fin se révolte ; Paris a la fringale du vert et, avec la douce espérance que le joli temps reviendra, prétend faire comme tous les ans, c'est à dire marcher sous les arbres, se rouler dans l'herbe ou dans l'eau et savourer, quelques mois durant, les délices de la vie rustique.

Chacun s'y prépare et boucle ses malles : les riches rêvant d'un château brodé aux bords de la Loire ou d'une cassine enguirlandée de vigne près d'un golfe bleu ; d'autres, que leur fortune plus modeste condamne à une immobilité relative, se contenteront des rives de la Seine, lesquelles ne sont pas à dédaigner.

Dimanche, malgré des eaux grosses et jaunes, le fleuve, entre Suresnes et Argenteuil, comme de marguerites un pré, s'étalait piqué de voiles blanches.

Et les trains de banlieue roulaient se succédant, bondés jusqu'à leurs impériales d'un grouillement de voyageurs heureux de courir aux édens approximatifs où, parmi des arbres ayant de vraies feuilles, la voix narquoise du mirliton alterne avec le trille passionné des rossignols, où le parfum des plantes et de l'eau se mêle à l'odeur réjouissante des fritures.

N'en déplaise aux idylliques attardés, on peut trouver un charme à ces chemins de fer parisiens créés maussades par les ingénieurs, mais qui, la nature aidant, ont fini par avoir leur pittoresque et leur physionomie.

Un paysage comme un autre, depuis que sous les végétations superposées a disparu toute trace de la main de l'homme.

Je connais, par exemple, de l'Étang-la-Ville à Marly, telle courbe courant sous bois à mi-coteau qui, pour peu qu'on ait l'esprit d'oublier le bruit

des roues et le halètement sourd de la locomotive, vous transporte soudain au sein des Périgords les plus inconnus, et telle tranchée entre deux talus herbeux qui représente, à tromper un poète, la plus arcadienne des vallées.

Rien n'y manque, en effet : à droite, à gauche, la verdure embaume ; des genêts attardés se penchent, frôlant de leurs grandes grappes d'or la vitre des wagons en marche ; et, sur chaque passage à niveau, pour la joie de ceux qui aiment voir beaucoup d'humanité encadrée dans un peu de campagne, c'est, du départ à l'arrivée, une double haie de visages joyeux, d'ombrelles éclatantes comme des fleurs, de chapeaux bocagers et de robes claires.

À mi-chemin se trouve une petite gare, un peu trop blanche peut-être et d'un aspect bourgeoisement propret avec ses doubles rails qui luisent dans un ballast tout neuf en gravier de rivière.

C'est là qu'au printemps de l'année dernière il m'arrivait parfois de descendre pour rendre visite à mon vieil ami La Feuilleaume en son ermitage

du bois.

Le plus modeste des ermitages ! Un pavillon de chasse tapi sous les feuilles, avec jardinet clos par une haie de sureaux. Le crépi du pavillon s'effritait certes en maints endroits. Le jardin dans sa plus grande largeur n'eût pas effrayé le saut d'un lièvre. Mais de bien portantes clématites rapetassaient les trous du crépi, et, continué par le bois, le jardin paraissait immense.

Parisien désabusé, La Feuilleaume vivait là tranquille, versifiant et ratissant.

– « Pour ceux que le baccara n'émeut plus, rien ne vaut, disait-il, le noble état d'éborgneux de colimaçons. »

Et, joignant l'exemple au précepte, consciencieusement, il éborgnait d'innombrables colimaçons avec sa pioche.

La Feuilleaume disait encore :

– « Je crois que j'ai retrouvé ma jeunesse. »

Or, cette jeunesse retrouvée se résumait pour lui dans la grassouillette personne de mademoiselle Nyssia, aimable enfant qu'à son

teint mat et velouté comme la fleur des passeroses, on eût cru née aux pays andalous, sous les arceaux découpés en trèfle de quelque mauresque Alhambra, mais qui se révélait d'origine plutôt montmartroise, par son goût pour l'absinthe au sucre et sa façon d'interpréter le répertoire du Chat-Noir.

Conquise d'ailleurs à la nature grâce aux leçons de La Feuilleaume, Nyssia désormais ne voulait plus connaître d'autres joies que d'enfoncer le fin talon de ses bottines dans le sable tiède des buttes ou dans les mousses mordorées dont s'ouatent les sentiers sous bois, toujours riante, jamais lasse, ne boudant pas même aux cailloux ; et c'étaient à travers futaies et taillis, sous la voûte des allées ombreuses, de vagabondes promenades invariablement terminées par la découverte de quelque étang tout frissonnant de libellules, égayé sur ses bords du reflet pourpre des iris, constellé plus loin des fleurs de neige du lys d'eau, et dont la moire se ridait au saut brusque d'une grenouille.

Puis, à l'heure du retour, Nyssia demandait la

permission, toujours accordée, d'enlever son corset derrière un buisson ; et, plus brave que jamais, elle allait devant, sa robe dégrafée un peu, laissant voir le haut de la gorge et la chemisette de soie légère.

Moi, je songeais : heureux La Feuilleaume.

Oui ! La Feuilleaume était heureux, on l'aimait. Moins pour lui-même peut-être que pour toutes sortes de choses ambiantes : pour le jardin où l'on est bien la nuit quand le cricri chante et que les vers luisants rôdent dans l'herbe ; pour cette unique chambre d'où la vue est si belle, à travers le treillis des branches, sur les pentes, sur la rivière et le grand aqueduc du Grand-Roi se dressant au loin, avec une majesté toute romaine, le matin dans un ciel bleu pâle, le soir dans les brumes ensoleillées ; et aussi pour les fraîches lampées de lait frais, avec leurs lichettes de pain brun, au Butard, dans la maison du garde, pour les gibelottes délicieusement canailles mangées chez Gogu, dit le Père des Gros-Lapins, à ce qu'affirme en lettres énormes son enseigne.

Mais n'est-on pas toujours un peu aimé ainsi ?

La Feuilleaume, bon philosophe, jouissait de l'heure présente sans analyser son bonheur.

Oh ! ce père des gros lapins, quels souvenirs j'ai gardé de lui malgré son allure en dessous et la complication par trop paysanne de ses notes.

Un jour nous déjeunions dans ses *Bosquets*, sous une manière d'appentis décoré du nom de tonnelle, tandis que sur le sable aride de l'allée, sur les tables rustiques dressées çà et là, les arbres pénétrés de soleil découpaient leurs ombres mouvantes.

Au-dessus de nos têtes, excités par je ne sais quoi, des milliers d'oiseaux menaient vacarme.

– « C'est, nous dit Gogu, les mésanges qui se divertissent à leur denrée de z'hannetons. »

Les mésanges avaient de quoi se divertir fort, car les hannetons étaient en abondance cette année. Des petits, des gros, d'un vol étourdi, venaient à chaque instant se cogner aux plats, aux carafes. Nyssia les chassait, les appelant sales bestiaux.

Tout à coup elle s'écria :

– « Mais il en pleut des z'hannetons ! »

En effet, les tables, le sable, le toit penchant de notre appentis étaient jonchés de hannetons, les uns sur le dos, remuant les pattes, les autres essayant de marcher et de déployer leurs élytres par-dessous lesquels, comme un pan d'habit qui déborde le paletot court des élégants, passait un bout d'aile fripée.

Et les hannetons tombaient toujours et là-haut, dans le plafond feuillu rempli de cris batailleurs et de bruits d'ailes, le vacarme des mésanges tournait à l'orgie.

– « Regardez voir, continuait Gogu, ça grouille encore et ça n'a plus de tête ; regardez voir, les sacrées mésanges leur z'y mangent tant seulement la cervelle, qu'est comme qui dirait le morceau fin. »

Horreur ! Gogu avait raison.

– « Encore un, encore un autre qui tombe ! »

Et, comme réjouie du massacre, Nyssia, avec une curiosité souriante, regardait tous ces hannetons vivants et décapités.

– « Allons-nous en », fit La Feuilleaume.

Mais Nyssia voulut rester ; et pour la première fois de ma vie je remarquai qu'avec ses yeux de froid diamant, ses cheveux luisants, son front étroit et l'éclat de son rire clair, Nyssia, vaguement, avait quelque chose de la gentillesse cruelle des mésanges à tête noire.

Or, voici que l'autre matin, séduit par la promesse d'un beau jour, l'idée m'est venue de revoir La Feuilleaume et son ermitage.

L'ermitage est resté le même, mais combien je trouvai changé La Feuilleaume. La Feuilleaume triste n'est plus La Feuilleaume ! dès l'abord, il m'inquiéta.

Après une promenade sans gaieté, nous fîmes pourtant chez Gogu, dit le père des gros lapins, un dîner qui fut silencieux.

Une fois au dessert :

– « Et Nyssia ? demandai-je, heureux de me soulager d'une obsédante interrogation depuis le matin sur mes lèvres. »

La Feuilleaume me montra les arbres :

– « Nyssia ? hélas ! depuis hier, envolée comme les mésanges.

Il ajouta :

– « Te rappelles-tu les hannetons de l'année dernière ? c'est mon histoire avec Nyssia. Depuis qu'elle est partie, je crois vivre, je remue les pattes, mais la cervelle n'y est plus. Quel bec d'acier ont ces mésanges !... Allons, à ta santé, et ne mélancolisons pas.

– À la tienne, mon vieux La Feuilleaume ! »

Le cygne

Au fond du vieux parc – où depuis longtemps les haies poussent libres, ou les pelouses abandonnées n'ont plus qu'un sauvage gazon, où de grands arbres centenaires protestant par toutes les bosses de leur écorce contre les alignements jadis infligés laissent prospérer à leur cime d'étonnantes boules de gui qui se confondent au renouveau avec les nids aériens des corneilles – le bassin, désormais redevenu lac et dont, malgré sa margelle de marbre, des touffes de joncs et d'iris découpent le contour en criques et en promontoires, luisait, dans la douceur d'une nuit claire que la lune invisible encore éclairait déjà, comme un miroir noir pailleté d'étoiles.

Et, sur le lac silencieux, parmi le reflet des étoiles, deux formes blanches immobiles, deux cygnes endormis qui, le cou sous l'aile, flottaient.

Tout à coup : un réveil, un battement d'ailes,

quelque chose de comparable au bruit précipité des rames, un tourbillon, des plumes qui volent, un appel rauque suivi d'une plainte ; puis l'un des cygnes, le mâle sans doute, s'enlève et fuit en fouettant l'eau, tandis que la femelle de nouveau immobile et blanche reste au milieu des grands ronds d'argent qui vont, concentriquement élargis, mourir et se briser aux dentelures du rivage.

La causerie tout à l'heure encore languissante sembla reprendre vie à ce spectacle évocateur de visions païennes ; et, comme après mille considérations délicatement esthétiques touchant l'art et la volupté, on en était venu à discuter les interprétations diverses que les peintres, que les sculpteurs ont données du mythe de Jupiter et de Léda, René Sévéran, le beau René, dit, se parlant à lui-même :

– « Évidemment, Lazarus avait raison ! »

Sur quoi il alluma un nouveau cigare, ce qui était sa manière à lui de demander la parole ; et, lorsque la fumée se dégagea bien transparente, lorsqu'un dé de cendre net et dessiné comme au

pinceau, sans irrégularité ni bavure, parut garantir à ses goûts raffinés de fumeur un plaisir pur qu'aucun accident ne menaçait d'interrompre, il prit un temps, s'excusa du geste, et commença :

– « Il y aurait bien des choses à dire, en ce qui concerne la psychologie amoureuse, et aussi, mesdames, un certain nombre de choses à taire sur la façon de comprendre et de traduire le drame glorieux dont s'émurent, voici je ne sais combien de mille ans, l'Eurotas, ses roseaux et ses lauriers-roses, quand, des profondeurs de l'azur, l'oiseau olympien qu'un aigle complice poursuivait vint s'abattre sur le sein frémissant de la brune épouse de Tyndare enveloppée soudain d'une tiède et molle caresse et déjà plus qu'à demi vaincue par la surprise et la pitié.

Sous l'ébauchoir et sous la brosse ce sujet a fait naître des chefs-d'œuvre.

Mais ni les statues antiques du musée de Florence, ni les fresques du musée de Naples, ni Léonard ni le Corrège qui ont peint Léda aux bords des eaux dans la fraîcheur d'un paysage, ni Tintoret ni Véronèse qui l'ont représentée nue sur

le lit aux riches étoiles des courtisanes et des reines, non pas même Michel-Ange avec son marbre que Louis XIII fit détruire, mais dont heureusement une copie conservée à Dresde éternise la *majestueuse impudeur*, ne m'a donné l'impression de grandeur épique et d'intense réalité que je ressentis un jour devant certaine toile, hélas ! demeurée peu célèbre, de mon ami le peintre Lazarus.

Quelques-uns d'entre vous ont connu Lazarus, ce géant roux qui, avec son profil calme et pur, ses yeux rayonnant de génie, avait l'air d'un dieu grec domicilié aux Batignolles ; car, s'il vous en souvient, Lazarus avait aux Batignolles un atelier dans un jardin. Atelier clos, jardin entouré de murs moussus et plus enchevêtré d'orties, d'herbes folles et de broussailles, que ce parc solitaire ou les nymphes pourraient revivre, tant les arbres et les oiseaux s'y réjouissent de l'absence de l'homme.

Un esprit singulier, Lazarus ! tout en parti pris, en idées tranchées, et particulièrement paradoxal dans ses théories sur l'amour.

Pour lui, l'humanité se divisait en deux grandes catégories : les uns qui s'acoquinent après le cotillon des belles, épuisant sottement la passion jusqu'à satiété ; les autres qui, le but atteint et le rêve réalisé, fuient emportant un souvenir que rien désormais ne saurait corrompre, et disparaissent pareils aux dieux, lesquels ne descendent de leur Olympe que pour y remonter aussitôt.

Lazarus approuvait ces derniers et appuyait son opinion de raisons quelquefois piquantes. – « Gardez intacte, disait-il, la sensation ; n'essayez pas, il y aurait folie, de renouveler l'instant divin... Écoutez l'instinct qui est de partir, de se plonger, libre, en plein éther, et d'aller d'un chant triomphal confier sa victoire et sa joie à la nature. »

On riait de ces discours. Lazarus impassible conformait sa manière de vivre à ses théories, et jamais passion – il en eut de réelles, qu'il avouait – ne le détourna plus d'une heure de la rêverie et de l'art.

Pauvre Lazarus ! il devait, malgré ses révoltes,

subir à son tour le joug commun.

Un jour Lazarus disparut, et des gens racontèrent l'avoir surpris dans de vagues villages en compagnie d'une femme. Moi-même je les rencontrai, par hasard, aux environs de Fontainebleau. Lui, semblait radieux. Elle, était divinement belle. Mais, comme dit fort excellemment La Fontaine, « je ne m'amuserai point à chercher des comparaisons jusque dans les astres pour vous la représenter assez dignement ; c'était quelque chose au-dessus de tout cela et qui ne se saurait exprimer par les lys, les roses, l'ivoire ou le corail. »

Elle était belle, que le renseignement vous suffise.

Au bout d'un mois, j'ignore après quel drame, Lazarus revint, quelque peu navré. – « Tout est fini, dit-il, bien fini ! Je remonte dans mon Olympe. » Ce ne devait pas être tout à fait de son plein gré, car il ajouta : – « Je me suis laissé prendre, et j'en souffre ; un chef-d'œuvre me vengera. »

À partir de ce jour, Lazarus, toujours fier mais

visiblement endolori, ne nous parla plus que de son projet : une Léda, mais quelle Léda ! La seule, la vraie, telle qu'en aucun temps aucun peintre ne l'avait comprise.

Puis tout à coup il cessa d'en parler, et cela ne m'étonna point, car les conceptions de Lazarus s'évaporaient souvent ainsi en conversations et en ébauches.

Je finis même par croire que cette Léda définitive n'avait jamais existé autrement que dans sa cervelle tourmentée. Nous l'en plaisantions parfois, nous avions tort !

Quelques années plus tard, Lazarus mourut.

Dans son atelier, où des abeilles bourdonnaient, traversant les vitres brisées par les pousses vertes des ronces, au milieu de l'encombrement des toiles commencées, un tableau achevé presque, et auquel la veille, évidemment, Lazarus travaillait encore, nous prit tout d'abord le regard.

Comme imprévu des lignes et magnificence des couleurs, c'était admirable. À l'ombre des

roseaux frissonnants, près d'un fleuve grec aux eaux pures, le grand corps de Léda, pâmée ! tandis qu'un cygne gigantesque, emplissant l'azur de ses ailes, joyeux, superbe, triomphant, regagnait les cieux d'un vol éperdu.

– « Et Léda était belle ?

– Divinement belle, madame, comme j'avais eu l'honneur de vous le dire : l'exact portrait, l'image parfaite des amours de Lazarus rencontrés à Fontainebleau ! »

Le laurier

– « Je suis heureux, me dit Marc-Antoine, parfaitement heureux !

En effet, à regarder ce paisible intérieur, avec son parquet clair où dansaient, entre les pieds reflétés des meubles, les joyeux reflets d'un feu de bois, ses rideaux blancs et raides, tout unis, sauf çà et là quelques reprises dissimulant industrieusement un accroc sous une fleur, et, derrière les rideaux, la charmille d'un jardin taillé ; à regarder surtout maintenant grasse, reposée, la figure de cet enragé d'harmonie que j'avais connu vibrant et sec, les nerfs toujours près de se briser comme une chanterelle trop tendue, je jugeai qu'il ne mentait pas, et que, dans son existence nouvelle, il devait se trouver heureux parfaitement.

Rien autour de lui ne révélait l'artiste, si ce n'est un piano d'ailleurs fermé pour faire étagère

à des vases de fleurs, et, au-dessus du piano, s'accrochant au mur, quelque chose qui me parut un squelette de couronne, car il y pendait le nœud d'un ruban fané où luisaient des lettres d'or, et une feuille, la dernière restée ; indiquait que la couronne avait dû jadis être faite d'une branche de laurier.

Ceci réveilla mes souvenirs... Tandis que Marc-Antoine tisonnait, je me rappelai le soir du triomphe et cette *Symphonie virgilienne* où, tentant l'irréalisable, retrouvant l'âme du poète éparse à tous les horizons de son œuvre, et mêlant prodigieusement dans une tempête d'orchestre l'épopée à l'idylle, l'Énéide avec les Bucoliques, le musicien – sur un fond apaisé de paysage : mugissements de bœufs, soupirs de pins dans la brise et longs murmures de fontaines, – faisait passer, par une géniale évocation, les deux grandes dominatrices du monde : la violence et la douleur ! les fanfares des guerriers Troyens et les sanglots d'amour de la reine Tyrienne abandonnée. C'est ce soir-là qu'au milieu de l'applaudissement universel, une femme inconnue, une étrangère, belle comme le sont les

déesses, avait offert à Marc-Antoine, pâle d'orgueil, ivre de nobles espérances, ce rameau de laurier tout exprès cueilli, disait-on, sur le tombeau même de Virgile.

Mais Marc-Antoine à ce moment ne songeait pas à sa couronne ; Marc-Antoine tisonnait toujours :

– « La vie est drôle, n'est-ce pas ?... Qui diantre nous eût prédit que tu me retrouverais ainsi, par hasard, en exil volontaire, au fond d'une province perdue !

Comment la chose s'est faite, je l'ignore.

Un beau matin, l'idée me vint de partir. Oh ! pas pour longtemps, un mois tout au plus. J'étais las de Paris, de sa fièvre, du travail quotidiennement imposé à l'artiste, et de cette interminable suite de semaines sans dimanches, où jamais ne luit comme pour l'ouvrier l'éclaircie gaie d'un jour de loisir...

Je m'arrêtai ici sur la foi de l'indicateur des chemins de fer, uniquement parce que le nom du pays me plaisait. Un pays à souhait pour

l'apaisement et l'oubli : des rivières lentes, des saules, des lignes de collines toujours un peu brumeuses et voilées !... Sais-tu ce qui d'abord et par dessus tout me séduisit ? C'est qu'enfin – sensation particulièrement délicieuse au sortir de l'infernal grondement parisien où mille clameurs se fondent et se confondent, – j'entendais de vrais bruits dans une atmosphère de silence, des bruits caractéristiques et distincts : une cloche, un tintement d'enclume, le battoir d'une lavandière, et, sur les coteaux, à l'automne, le coup de fusil d'un chasseur.

Puis la Providence s'en mêla ; je me découvris un ancien camarade qui, dans son manoir familial fort ressemblant à une ferme, menait près d'ici l'existence de gentilhomme paysan. Il avait une nièce, jeune, assez jolie, point trop riche : mes trois mille francs de rente faisaient de moi un parti sortable. Il faut croire que nous nous aimâmes – dans le sens peu romanesque qui s'attache en province au mot aimer, – on nous maria !

Mon projet n'était pas de renoncer à Paris.

Bien au contraire ! je comptais y passer les mois d'hiver chaque année. Nous avons fait ainsi deux fois. Pour la troisième, le courage nous a manqué. Ma femme se trouvait un peu souffrante, et moi-même, à l'aise dans mes gros souliers et mes vestes de velours à côtes, je ne considérais pas sans ennui la perspective des dîners en frac, des visites, des riens échangés, et des théâtres où l'on baille. Après, les enfants sont venus : il a fallu songer à leur sort, commencer des économies. Peu à peu, je me suis déshabitué de Paris qui de plus en plus m'apparaissait, chose étrange, à travers un brouillard de vagues images, comme une immense ville très lointaine dont je ne savais plus le chemin.

Maintenant me voilà complètement provincialisé. J'ai femme et enfants, tous en bon point ; j'ai de parfaits amis dont l'affectueux égoïsme ne me crée pas de bien gênantes réciprocités. Un peu chasseur, un peu pêcheur, je coupe mes foins, ce qui sent bon ! j'engrange mes blés, je bois le vin pur de ma vigne, et cela dure depuis dix ans.

– Mais la musique ?

– La musique ! fit Marc-Antoine, légèrement embarrassé, on ne l'a certes pas abandonnée... J'ai des tas de mélodies en portefeuille, le projet de plusieurs grands ouvrages, tu verras... Rien d'achevé pourtant... Entre nous, il me manque je ne sais quoi, le coup de fouet, et ce diable d'air parisien grisant comme un verre de clairet. Mais ta présence m'a secoué, parole d'honneur ! et dès demain, je vais m'y remettre. »

S'y remettre ? Pauvre Marc-Antoine !

Tout à coup, un coup de heurtoir, le pas d'une servante qui s'empresse sous le vestibule, le bruit d'une porte ouverte doucement et discrètement refermée.

– « Ma femme !... » dit Marc-Antoine en me présentant à une avenante personne qui entrait précédée de deux bébés, superbes dans leur déguisement de marins pour rire, avec des joues couleur de pomme et des mollets bruns égratignés.

– « Monsieur dîne avec nous aujourd'hui ?

– Aujourd'hui et demain, et tout le temps qu'il restera ici. »

Marc-Antoine était dans la joie, M^me^ Marc-Antoine poussait les enfants, un peu sauvages, vers l'étranger qui leur faisait peur ; je me sentais tout ému de la réception.

Mais un nuage passa sur le front de M^me^ Marc-Antoine.

– « J'y pense : nous n'avons guère qu'une daube, et je ne sais pas si monsieur...

– Une daube ! Comment donc ? Le nom seul me met l'eau à la bouche.

– C'est un plat du Midi ; mon mari m'en a appris la recette, avec du vin, du lard, des épices... il paraît que je ne le réussis pas trop mal. »

M^me^ Marc-Antoine se dirigea vers la cuisine attenante à la pièce qui, suivant la vieille coutume des campagnes, servait tout ensemble de salon et de salle à manger ; elle souleva le couvercle chargé de braise sous lequel, dans la cloche en fonte, le mets classique mijotait, et une chaude

vapeur, odorante et blanche, l'enveloppa comme d'un nuage.

Elle reparut tenant à la main une cuiller sur laquelle, avec une gravité de prêtresse, délicatement elle soufflait.

– « Goûte !... dit-elle à Marc-Antoine.

– Délicieux ! »

Puis, goûtant à son tour :

– « Non ! il y manque quelque chose. »

Après quelques secondes de profonde méditation, elle ajouta :

– « J'y ai oublié le laurier ! »

Souriante, elle s'approcha du piano, et, de sa grassouillette main inconsciemment sacrilège, elle détacha la dernière feuille du rameau Virgilien qui resta sec et nu le long du mur, sous son ruban d'or qui tremblait.

Cette action, dont le symbolisme bourgeois m'effraya, n'eut pas l'air d'étonner outre mesure Marc-Antoine, habitué sans doute depuis longtemps et résigné à voir sa gloire de jadis s'en

aller en sauces. Un quart d'heure après, moi-même n'y pensais plus guère : avec son amer parfum de laurier, dans ce milieu de provinciale cordialité, la daube était positivement excellente !

Le pot-au-feu de Caroline

Comme un garçon venait d'entrouvrir la porte, Nazaire s'aperçut qu'il faisait grand jour au dehors et, tout de suite, le remords envahit son âme.

Aux dernières lueurs du gaz, dans une glace en cristal brouillé, il se voyait distinctement, lui Nazaire, avec sa barbe grise à la pointe, son front dégarni par le travail, il se voyait assis et sommeillant devant plusieurs flacons vides, entre deux femmes.

– « Où diantre suis-je ?... » se demanda-t-il tout d'abord.

Puis ayant considéré l'endroit et récapitulant tant bien que mal, la cervelle encore un peu trouble, les multiples incidents de sa nuit : ce dîner annuel en compagnie d'anciens camarades d'atelier ; ces bocks sans nombre bus, au milieu de conversations esthétiques, dans des brasseries

pittoresquement décorées ; la vision, sous un magnifique clair de lune, de la nouvelle Bourse du commerce et de la colonne astrologique jadis élevée pour Catherine de Médicis ; Nazaire conjectura, non sans apparence de raison, qu'il s'était grisé comme un templier et que, ses amis l'un après l'autre égrenés le long du chemin, il avait fini, seul, hélas ! par venir s'échouer aux Halles.

– À ton âge, tu n'as pas honte ? Et que doit penser Caroline !

Nazaire régla les consommations, offrit, en s'excusant de ne pas les accompagner, trois francs pour leur voiture aux deux dames qui, véritablement, demeuraient un peu loin, sur le canal, derrière la place de la République et, fier de s'être ressaisi, il sortit d'un pas d'ailleurs ferme pour achever sa cure au grand air.

L'aspect matinal des Halles avec les montagnes de fleurs, les alignements de légumes, le parler paysan des maraîchères en sabots, tout ce franc morceau de campagne débarquant ainsi à Paris par charretées, charma Nazaire comme un

spectacle presque nouveau, car, paysagiste rangé, depuis longtemps il habitait loin de la ville et avait renoncé au noctambulisme.

Pourtant, peut-être à cause des légumes, l'idée de Caroline et du gentil village de Mézy-en-Brie le poursuivait.

Que n'eût-il pas donné, débauché sans conviction, pour être, d'un coup de baguette, transporté là-bas, tout au bout de la longue ruelle solitaire, dans la maisonnette brodée de vigne, dont les fenêtres regardent la rivière couler, et surtout dans le lit tiède et douillet où, réveillé chaque matin au premier chant des coqs, au premier roucoulement du colombier, il paressait quelques instants, heureux de se trouver au milieu de ses toiles.

Il songeait qu'à ce moment même Caroline, inquiète d'un tel retard, distribuait le grain aux poules, tout en regardant par la porte du jardin ouverte, si au loin personne ne venait ; et, à l'idée de son courage, de son dévouement, de la douce existence à deux si intelligemment arrangée, il s'attendrissait et l'aimait plus profondément, plus

sincèrement que jamais ; car, ceci soit dit entre parenthèse, les femmes s'épargneraient bien d'inutiles bouderies et d'injustes scènes, si elles savaient combien une bordée, oh ! convenable, est propice chez l'homme au revenez-y d'affection, et combien une image chérie parait plus charmante à travers les brumes d'un demi-remords.

Mais quoi ! le voiturin de Mézy-en-Brie ne correspondait guère avec le train qu'à partir de midi. Il pouvait être environ neuf heures, Nazaire avait donc deux bonnes heures à attendre avant de se rendre à la gare.

– Tâchons au moins, se dit Nazaire, d'employer ces deux heures utilement.

L'idée dominante d'un homme gris, et Nazaire, malgré les effets salutaires du grand air, restait gris un peu, est toujours de donner à soi-même et de donner aux autres une haute idée de sa sagesse.

Or, Nazaire n'était pas sans avoir ouï dire qu'aux Halles, le matin, à l'heure des criées, tout est d'un incroyable bon marché.

Nazaire résolut de mettre à profit l'occasion pour acheter, à l'intention de Caroline, quelque chose dont le bon marché l'étonnât.

Mais quoi ? des fleurs ? Il y en avait de reste à Mézy. Des salades ? des choux ? le potager en produisait tant et plus. Nazaire s'arrêta donc à l'idée de rapporter un pot-au-feu, mais un pot-au-feu superbe, gigantesque, dont l'arrivée seule couperait court aux reproches possibles de Caroline et que l'on mangerait le soir en s'extasiant sur le peu qu'il aurait coûté.

Inspiration d'autant plus lumineuse qu'à Mézy les communications sont difficiles et que le boucher, en fait de bœuf, ne tue guère que le samedi, parfois, quelque vieille vache racornie et sèche.

Une malice du hasard, pendant qu'il calculait ainsi, avait justement conduit Nazaire rue de Vauvilliers, devant le pavillon 5, où se vendent les viandes à la criée.

Des moutons entiers, des quartiers de bœuf suspendus à des crocs de fer et se continuant, parallèles à l'infini, comme les parois d'une rue

aux murs blancs et roses.

Entre ces murs, un peuple d'étaliers en tablier blanc et le *fusil* au côté qui circulent. Un commissionnaire debout qui met successivement les lots aux enchères, un scribe, assis devant une petite table, qui perçoit le prix des achats.

– « Voyons, criait le commissionnaire, nous vendons le morceau n° 9 : cinquante kilos à soixante-quinze francs, un morceau superbe, soit un franc cinquante le kilo. »

Nazaire, qui arrivait, n'entendit que la fin de la phrase.

– Mazette, dit-il, ce n'est pas cher ! quand je songe que mon équarisseur de Mézy nous fait payer trois francs sa sale bidoche.

– À qui ? à vous ? interrogeait le commissionnaire.

Nazaire, hypnotisé, sourit et fit signe que oui. – « Enlevé, c'est pesé ! »

Et Nazaire vit le quart d'un bœuf manié par des mains expertes s'abattre soudain à ses pieds, pendant que l'homme assis à la petite table lui

réclamait soixante-quinze francs.

– « Mais je n'en voulais... hasarda Nazaire.

– Oust ! et plus vite que ça ; tâchons de ne pas encombrer le carreau. »

Nazaire qui venait de vendre une toile la veille avait heureusement de l'argent sur lui. Il paya, se disant qu'après tout l'affaire n'était pas si mauvaise et qu'il pourrait toujours revendre son quart de bœuf avec bénéfice, non sans avoir prélevé dessus le pot-au-feu pour Caroline.

Il n'eut pas d'ailleurs le temps de beaucoup réfléchir.

Un fort s'était emparé autoritairement du quart de bœuf et demandait à Nazaire, une fois hors du pavillon :

– « À quelle voiture faut-il que je porte votre marchandise ?

– Mais, répondit Nazaire, je n'ai pas de voiture. »

Croyant sans doute voir un fou dans cet homme qui n'avait pas de voiture et qui achetait des cinquante kilos de bœuf, le fort d'un brusque

coup d'épaule jeta le bloc de viande le long du mur, et, tendant la main :

– « Arrangez-vous. C'est deux sous seulement pour la peine. »

Nazaire donna les deux sous et, brisé par tant d'émotions, s'assit un instant sur son bœuf, dans une pose méditative.

Un sergent de ville vint secouer sa rêverie :

– « Ah çà, est-ce que nous allons moisir ici ? »

Nazaire essaya de s'expliquer.

– « Suffit, rompez ! Qui m'a fichu ce particulier ? »

Et, se faisant aider par le fort demeuré témoin de la scène, il chargea le bœuf sur le dos du malheureux Nazaire.

Nazaire partit, titubant, se cognant aux murs, excitant les huées et le rire des gens qu'il heurtait au passage. Un peu inquiet sur la fin de l'aventure, il était fier pourtant de porter un tel poids ; des souvenirs classiques lui revenaient et il se comparait à Milon de Crotone.

Un de ces gavroches qui pullulent autour des Halles, vivant de rogatons ramassés et de sous gagnés à faire de vagues commissions, lui dit :

– « Patron, si par hasard votre bœuf vous gênait, je pourrais pour cinq sous vous indiquer un boucher pas loin. »

Nazaire accepta d'autant plus volontiers que, courbé sous le faix, avec un lambeau sanglant qui lui flottait devant les yeux, il n'aurait pu que difficilement lire les enseignes.

Mais de tous les bouchers auxquels Nazaire s'adressa, aucun ne voulut de son bœuf.

Les uns avaient leur provision, d'autres croyaient à une farce et refusaient le bœuf même pour rien. Un dernier, qui comprit, se répandit en violentes injures contre les avares bourgeois qui viennent s'approvisionner aux Halles pour enlever leur gain aux débitants et menaça de lâcher son dogue.

Ce fut un horrible calvaire.

Enfin une compatissante bouchère, dont le mari était absent, consentit à se laisser attendrir.

– « Mettez votre bœuf là, si ça vous amuse, la qualité n'est pas très belle, mais on en tirera toujours parti. »

Exténué, Nazaire déposa son bœuf.

– « Puisque je vous en fais cadeau, insinuait Nazaire, vous pourriez bien me couper dedans, comme échange et au prix coûtant, un pot-au-feu pour Caroline ?...

– Allons, coupe-lui un pot-au-feu tout de même, le pauvre homme l'a bien gagné, dit la bouchère à son garçon. On vous le laissera pour un franc cinquante, parce que c'est vous. »

Et de cette façon l'heureux Nazaire put opérer à Mézy une rentrée relativement triomphale, rapportant un pot-au-feu de un franc cinquante qui lui revenait à soixante-quinze francs, sans compter la fatigue et les menus frais.

Mais voici le pire !

Depuis cette belle opération, Caroline, ménagère enthousiasmée, ne veut plus entendre parler de la campagne, où tous les fournisseurs vous volent, où tout se vend au poids de l'or ; et

Nazaire, l'infortuné Nazaire, se verra obligé, au premier jour, d'abandonner Mézy-en-Brie, les paysages aimés, la chère maisonnette embellie de ses mains, pour venir loger avec Caroline dans le quartier des Halles, terre de Cocagne et patrie précieuse des vrais pot-au-feu bon marché.

La chemise

On l'avait presque décidé.

Comment lui, le rêveur puissant, l'infatigable tailleur de marbre devant l'inspiration de qui, ainsi, qu'au souffle d'un vent divin, les durs paros et les carrares s'envolaient en vagues flocons et tout autour jonchaient le sol pour laisser voir, à peine écloses et frissonnantes encore sous leur neige, les Nymphes, les Vénus, corps blancs de Déesses ou de femmes, oui ! comment lui, Pierre Descœurs, pouvait-il ainsi indéfiniment s'acoquiner avec un ancien petit modèle ?

Sans doute, malgré qu'elle approchât de ses trente ans, Célénie demeurait charmante, plus fine peut-être qu'autrefois et d'une gracilité plus dorée que lorsqu'elle posait cette « Madeleine endormie » qui, au Salon de 1876, d'un coup, dans un subit éclat de renommée, fit la gloire de

son amant.

Toujours simple, bonne, ingénue, elle avait, au contact de Pierre, dans la fréquentation de ses amis, acquis une compréhension des choses de la vie et de l'art très fémininement pénétrante, mais que, par une sorte de coquetterie, elle laissait volontiers croire superficielle.

Et surtout, rien à dire pour le reste ! Car jamais épouse, aux moments durs, n'aurait su comme elle entourer l'homme aimé d'un aussi fidèle dévouement, d'une aussi attentive admiration et d'aussi réchauffantes tendresses.

Mais enfin la vie est la vie ; et l'art aussi mérite bien qu'on lui fasse quelque sacrifice.

Or, Pierre allait avoir quarante ans. Il touchait à l'heure décisive. Son rude métier de sculpteur, qui paye le génie en lauriers, n'avait pu le sortir d'une honorable demi-misère. Comptait-il le traîner longtemps, le traîner toujours, ce boulet classique des Michel-Ange sans argent : tristes bustes faits au rabais, marbres quêtés pendant des mois, commandes péniblement arrachées, et les deux bouts à peine joints.

Ne renvoyait-il pas d'un saint à l'autre, depuis cinq ans, faute de l'atelier géant qu'il aurait fallu louer, l'exécution de sa « Fontaine de Cybèle », noble conception panthéiste, ensemble admirable d'architecture et de statuaire dont la maquette, envahie par l'herbe, dans un coin de cour, moisissait ?

Eh bien ! Pierre pouvait, d'un acte de volonté, changer tout cela. Il n'avait qu'à écouter ses amis, ses vrais amis. Il n'avait qu'à se laisser faire et ne pas bouder la fortune venant s'offrir en la personne de cette jeune héritière, agréable d'ailleurs, qui l'aimait, et sous la figure de ce riche industriel, idéal beau-père, lequel, après avoir, dans le commerce des cuirs vernis, gagné assez de millions pour deux, rêvait un artiste comme gendre. Pareilles occasions ne se présentent que rarement. On n'a pas le droit de les négliger. L'occasion est femme, disaient les amis : elle se venge de qui la méprise.

Et ils ajoutaient :

– « Vois les camarades, comme ils se poussent, comme ils arrivent ! Un tel grand-

officier, tel autre de l'Institut... »

Toute une série de conseils et de raisonnements, dont Pierre, quoi qu'il eût préféré ne pas les entendre, ne pouvait non plus s'empêcher de reconnaître la justesse.

Certes ! il ne s'agissait pas d'abandonner brutalement Célénie. Pierre lui devait des égards. Célénie, Dieu merci, était une personne raisonnable n'ayant jamais rêvé, dans ses plus grandes ambitions, comme récompense, qu'un petit fonds de commerce qui lui permettrait de vivre ignorée et tranquille, quelque part, avec sa mère. Célénie, à coup sur, se trouverait ainsi plus heureuse qu'avec cette situation fausse, dont la fausseté ne pouvait qu'aller s'aggravant.

– « Si tu consultais Célénie ? dans ton intérêt, dans le sien, elle-même te conseillerait... »

Mais Pierre ne se sentait pas le courage de consulter Célénie, étant de ces braves garçons, tout d'instinct, qui, en dehors de leur art, savent peu agir, et préfèrent, le gouvernail lâché, se laisser descendre au fil de la vie.

Et puis, en cherchant bien, n'aimait-il pas un peu Célénie ? Oh ! sans romanesque : simplement d'un de ces amours faits d'habitude, de douleurs et de joies communes, qui souvent ont les racines les plus profondes.

De sorte que, tout en remerciant les amitiés éclairées qui s'intéressaient si obligeamment au bonheur de son avenir, Pierre en lui-même se disait :

– « Je ne demandais pourtant rien à personne, nom d'un rat ! Pourquoi donc, en quête d'un gendre, ce marchand de cuirs vernis a-t-il songé à moi, et pourquoi sa demoiselle s'est-elle amourachée de ma barbe grise ? »

Enfin le sort en est jeté. Ses amis ont raison, Pierre se décide à faire le grand saut.

On vient d'avertir le futur beau père. Pierre, en l'honneur de qui cet excellent homme donne ce soir un grand dîner, n'aura qu'à le prendre dans un coin du salon, au moment du café, et faire sa demande. Tout se trouve ainsi réglé pour le mieux.

Pierre cependant ne se sent pas en train. Son atelier lui paraît noir, ses œuvres insignifiantes ; la vue de Célénie, trottant au travers comme à l'ordinaire, éveille en lui une émotion sourde qui pourrait bien être le remords.

Pierre, afin de tuer le temps, s'en ira donc à la campagne. La campagne, ça rassérène, surtout en mars, l'hiver finissant, alors que les mousses se dorent et que quelques bourgeons commencent à pointer.

Mais où diantre ses pas l'ont-ils conduit ? Ce bois est plein de Célénie. Voici le sentier qu'elle aimait, l'étang où l'on pêchait la grenouille, la maisonnette sous les branches où l'on vécut seuls tous les deux.

Et pareils à ces essaims de petits papillons turquoise qui, l'été, voltigent autour d'un ruisseau, partout, devant ses yeux, s'élèvent frissonnantes les visions des heures heureuses.

Il rentra, de fort méchante humeur. Mais sa résolution était prise. Et c'est d'un ton brusque qu'il dit à Célénie :

– « Je dînerai en ville aujourd'hui ; prépare mon habit et ma chemise blanche... »

Ah ! certes ! Célénie la connaissait, cette phrase. Pierre la lui avait souvent dite. Car Pierre, pour ces menus détails de toilette qu'un artiste néglige toujours, avait pris le doux laisser aller de s'en fier à Célénie ; et Célénie, par superstition d'amour, en souvenir du temps où l'on se passait de bonne et où parfois les boutons manquaient, n'eût laissé à personne le soin de cette besogne douce à son cœur, étalant, vérifiant tout, trouvant naïvement son Pierre beau sous ce linge préparé par elle, lui disant au départ, avec des airs de fâcherie : – « Allez, coureur, ne vous crottez pas et ne tournez pas trop la tête aux femmes !... » puis se cachant derrière un rideau pour l'accompagner du regard et le voir monter en fiacre au tournant de la rue.

Avait-on averti Célénie ? Pierre s'était-il trahi par son trouble, ou Célénie obéissait-elle à de secrets pressentiments ? Peu importe ! Toujours est-il que la pauvre Célénie, ce soir-là, n'en finissait pas avec sa chemise.

– « Eh bien ! disait Pierre agacé, s'il manque quelque chose à celle-là, cherches-en une autre. Pour une malheureuse chemise, que d'histoires !

– C'est la dernière, la dernière des belles ; tu sais bien que la blanchisseuse ne vient que demain.

– Donne donc, à la fin ! Sept heures sonnent ; chez les Durand on se met à table au quart, je n'ai que le temps de m'habiller... »

Et Pierre, brutalement, arracha la chemise des mains tremblantes de Célénie.

– « Bon ! il fallait encore ça : une tache, deux taches, là, sur le plastron.

– Laisse, ce n'est rien, rien qu'un peu d'eau. J'étais justement en train, avec un mouchoir, de sécher.

– Un peu d'eau ! Qu'est-ce que cela veut dire, un peu d'eau ? Il pleut donc maintenant dans tes armoires ? »

Célénie pleurait silencieusement en cachant ses larmes. Pierre comprit qu'elle savait ; soudain sa colère tomba :

– « Là ! j'ai tort, ne pleurniche plus... Ce sont mes nerfs, mes brusqueries... »

Et pétrissant en boule la chemise, qui s'en alla rouler dans un coin, il ajouta :

– « Avoue qu'elle n'était plus mettable. Mais je vais écrire un mot d'excuse, tant pis si les Durand se fâchent ! Après tout, j'ai changé d'idée : rien de bien grave ne m'oblige à dîner en ville ce soir ! »

La danseuse

Quand le train se fut arrêté, l'abbé Lèbre referma son bréviaire revêtu d'un morceau de cachemire noir ; puis, l'ayant mis en un coin de la valise, il toussa, se secoua, et, d'un air d'héroïque résolution qui contrastait comiquement avec sa bonne grosse et paterne figure, vous eussiez pu l'entendre murmurer :

– « Du courage et ceignons nos reins, car nous voici dans Babylone ! »

À vrai dire, il ne paraissait pas fâché d'être dans Babylone, l'abbé Lèbre.

Voir Paris était un rêve par lui de tout temps caressé au fond de sa petite cure, la plus pauvre du plus rocailleux canton des montagnes vivaraises.

Certes, au premier moment, il avait été joyeux, l'abbé Lèbre, du legs inespéré qui allait enfin lui

permettre de renouveler ses ornements d'autel, ses vêtements sacerdotaux qu'il ne mettait plus sans rougir tant leur état était misérable, et de remplacer par une cloche neuve, bien tintante, dans la cage de fer qui surmonte le vieux clocher, celle que la foudre venait de fêler au dernier orage.

Mais cette joie légitime et sainte s'était presque aussitôt – l'abbé se le reprochait – nuancée de joie plus profane à l'idée que des achats aussi considérables le mettaient dans la nécessité de faire un voyage à Paris et de confier pour quelques jours le soin de ses messes à son collègue le plus voisin.

Pourtant, malgré une légère inquiétude de conscience, sa satisfaction eût été complète de le connaître enfin ce Paris dont il cherchait depuis un quart d'heure à démêler au loin, à travers la portière, les lignes noyées de brouillard, et d'aller courir, l'argent à la main, les magasins du quartier Saint-Sulpice éblouissants de brocart et d'or, si à cette agréable mission ne s'en était pas jointe une seconde, scabreuse, que l'abbé s'était

lui-même donnée.

L'abbé Lèbre possédait à Paris un frère, son aîné de quatre ou cinq ans. Ce frère était peintre. Vous n'êtes pas, d'ailleurs, sans avoir entendu parler de Jean-de-Dieu Lèbre, et sans connaître, au moins par les reproductions, le tableau qui lui valut sa médaille, ce *Repas du soir de la Sainte-Famille* d'une si réaliste et si pénétrante mysticité.

Les deux Lèbre s'aimaient tendrement bien qu'ayant suivi des voies différentes. Mais l'abbé, au fond de son cœur, gardait un grief contre Jean-de-Dieu.

Au grand désespoir de l'abbé, Jean-de-Dieu, qui dépassait pourtant la cinquantaine, n'avait jamais voulu se marier, bien qu'on lui eût offert des partis superbes.

Or, maintenant l'abbé savait le motif de ses refus. Comment l'avait-il appris ? Je l'ignore ; mais il le savait depuis un mois. Jean-de-Dieu – ces artistes sont tous les mêmes – avait une maîtresse ! Et quelle maîtresse ! Une danseuse, une Italienne, répondant au nom d'Adalgise.

La révélation avait profondément peiné le bon abbé et ce nom amoureusement visigoth d'Adalgise lui faisait l'effet d'être l'un des treize cents sobriquets du diable. Une chrétienne, décemment, ne peut pas s'appeler Adalgise !

Et voilà donc pourquoi Jean-de-Dieu ne s'était jamais marié ; voilà pourquoi, aussitôt après son premier succès, il avait renoncé à la peinture religieuse et s'était mis à peindre, sous prétexte de modernité, des sujets légers que les marchands payaient très cher ; voilà surtout pourquoi il lui avait paru cassé et vieilli avant l'âge, six mois auparavant, lorsqu'il allait soigner au Mont-Dore une maladie bizarre, très à la mode cette année-là, inventée récemment par un médecin de génie.

Et le bon abbé, la tête pleine de visions naïvement orgiaques, se représentait Jean-de-Dieu passant ses nuits et brûlant sa vie dans toutes sortes de lieux de perdition. Les verres tintaient, le champagne coulait, et Adalgise la danseuse menait la danse.

– « Mais, je la verrai, cette Adalgise, je lui parlerai, j'arracherai Jean de ses griffes ! »

Aussi, une fois arrivé à l'hôtel du Bon Fabuliste, l'abbé prit-il à peine le temps de brosser sa soutane et d'avaler un bouillon dans une salle à manger claire, luisante et blanche comme une sacristie, à côté d'un évêque *in partibus* dont la belle barbe l'intimida : puis, renseigné par le garçon, il se dirigea vers le logis de Jean-de-Dieu.

Chemin faisant, l'abbé se demandait :

– « Comment peut bien être cette Adalgise ? »

Tout jeune, avant d'entrer au séminaire, on l'avait mené au théâtre, une fois. Il se rappelait le ballet : une belle fille, les jambes roses, presque nue, avec un léger jupon blanc qui tourbillonnait, tourbillonnait. De grands yeux noirs, la bouche rouge, des diamants dans les cheveux et des diamants au corsage, elle dansait en souriant. Un jeune seigneur, attiré par elle, se laissait conduire aux abîmes.

Ça devait être ça, Adalgise ! Et distinctement il la voyait, les jambes roses, presque nue, dansant, dansant, devant l'infortuné Jean-de-Dieu.

Telle encore Salomé devant Hérode ! Puisqu'elle avait séduit Hérode, roi des Juifs, à plus forte raison devait-elle séduire un peintre.

Les souvenirs revenaient en foule à l'abbé Lèbre. Peut-être aussi Adalgise ressemblait-elle à cette reine de Saba, dont le fantôme faillit triompher de saint Antoine. – « Si pourtant elle te tentait, toi aussi ? Peux-tu te promettre, simple curé, de mieux résister que le Saint ! »

Et l'abbé Lèbre devenait perplexe ; l'abbé Lèbre éprouvait comme une envie de fuir.

Le sentiment du devoir l'emporta : – « J'anéantirai l'idole de chair. Oui ! fut-elle plus attirante et plus parée que Salomé ou la Reine de Saba, je triompherai d'Adalgise ; seulement, il faut que Dieu me prête un peu d'aide... » disait le bon abbé en serrant sa canne de voyage, que, par prudence, il avait gardée.

Et pour remonter son courage, avant d'engager la bataille, l'abbé Lèbre entra dans une église et pria :

Il est prêt maintenant l'abbé Lèbre, et l'idole

de chair n'a qu'à bien se tenir !

Voici la maison. L'abbé Lèbre sonne. Une petite vieille dame, d'âge plus que canonique ; mais agréable encore sous les cheveux blancs, vient ouvrir. Bon ! pense l'abbé, c'est la gouvernante... Il demande Jean-de-Dieu Lèbre, artiste peintre. – « Monsieur Jean-de-Dieu est allé faire sa promenade du matin et ne peut tarder à rentrer. Si monsieur l'abbé veut attendre ?... » Et la petite vieille dame introduit l'abbé dans un salon d'un luxe discret, sans bibelots, sans étoffes criardes, car Jean-de-Dieu a les goûts simples et n'appartient pas à cette race d'artistes qui, pour peindre une botte de radis, se déguisent en héraut d'armes.

Tout en attendant, l'abbé regarde. Il remarque un portrait dans un cadre d'or, sur la cheminée. Il reconnaît Adalgise telle qu'il l'a rêvée l'idole de chair, aux grands yeux noirs, à la bouche rouge, et si diaboliquement belle que son âme en reste troublée. Le portrait vous fait déjà peur ? que sera-ce, mon pauvre abbé Lèbre, quand vous verrez la vraie Adalgise !

L'abbé invoque saint Antoine, et une inspiration lui vient.

La dame trotte, remue le feu :

– « Vous me pardonnerez, monsieur l'abbé, il faut que je prépare la tisane. »

Si je me confiais, se dit l'abbé, à cette bonne et digne personne ? Le scandale doit lui déplaire c'est une aide toute trouvée.

Il cause, interroge, et, sans se faire connaître encore, s'informe de l'existence que mène à Paris son aîné.

Jean-de-Dieu, d'après la dame, a une vie des plus régulières. Tout à son art, à ses tableaux, se réveillant avec le coq et se couchant avant les poules... Presque toujours malade d'ailleurs et commettant des imprudences aussitôt qu'il se sent pour deux sous de force. – « Le médecin le disait hier encore : il y a beau temps qu'il serait mort si je n'étais pas là pour le soigner. »

L'abbé songe : elle ne sait rien, quel hypocrite que monsieur mon frère !

Et doucement, de sa voix de confessionnal, il

raconte à la vieille dame stupéfaite que Jean-de-Dieu, à son âge, fait des folies. Qu'il a des maîtresses !... – « Des maîtresses ! – Une surtout qui fera sa perte si on ne vient à son secours. C'est Adalgise, la danseuse, dont le portrait est là, l'infernal portrait qui regarde. »

Mais la vieille dame s'est mise à rire :

– « Alors vous voulez que je conseille à Monsieur Jean-de-Dieu de fuir cette méchante femme ?

– Si vous obteniez cela, croyez que le ciel...

– Je le ferais certes volontiers, Monsieur l'abbé ; par malheur, c'est moi Adalgise. »

Et, malicieusement, esquissant une pirouette, elle ajouta :

– « Oui Adalgise, un peu changée. Pourtant rassurez-vous, monsieur l'abbé, il y a trente ans qu'Adalgise ne danse plus.

– Voilà Jean-de-Dieu qui rentre ; que lui dire ? se demandait l'abbé.

Ayant réfléchi, il ne dit rien. Cet événement troublait par trop l'idée qu'on se fait des

danseuses, là-bas, dans les montagnes du Vivarais ; et puis, voyez-vous d'ici ce bon abbé Lèbre irrité, jetant l'anathème sur une Salomé qui fait si bien les tisanes et sur une Reine de Saba qui porte si dignement les cheveux blancs ?

Mariage parisien

« On t'attend samedi prochain à la première heure, nous déjeunerons et dînerons ensemble. J'ai besoin de toi pour tout le jour : affaires urgentes ! Arrange-toi. Marie et Louison t'embrassent.

Ton vieux : *Pierre Du Laus*. »

En recevant ce laconique billet, le bon Eustache n'hésita pas.

Il écrivit à un collègue de bureau pour se faire remplacer le lendemain. Ceci avec enthousiasme. Il alla, moins gaiement certes, mais quand même, il alla s'excuser dans une maison amie où, tous les samedis, il avait son couvert, lui, individualité sans mandat et seulement à titre de bon Eustache, en compagnie d'un certain nombre de poètes marquants et de savants illustres que cela reposait

de venir ainsi, autour d'une table bien garnie, exercer une fois par semaine l'état de simple mortel.

Après quoi il réfléchit et trouva l'invitation singulière.

Flâneur par état, car nous ne saurions compter comme travail quelques rares heures de ministère, le bon Eustache, à force d'y mettre du sien, se trouvait être, en fin de compte, occupé du matin au soir. Toujours en l'air, toujours en course, Eustache pour un million ne se serait pas dispensé d'assister à un bal, à un concert, à une pièce nouvelle. Comment cette fatigante vocation lui était-elle venue ? Je l'ignore. Mais Eustache, le bon Eustache, sans que la chose l'amusât précisément, s'était fait un devoir d'être partout. Ingénument ! il s'y croyait nécessaire. Le fait est que les journaux citaient parfois son nom et qu'une salle de première eût paru vide sans Eustache. Bref ! Paris ne pouvait se passer d'Eustache, et Eustache ne pouvait se passer de Paris.

Du Laus, au contraire, ayant entrepris de faire

tenir en une série de dessins, à la fois précis et suggestifs que les amateurs s'arrachaient, un tout petit coin du Paris moderne, ne pouvait mener à bonne fin un tel travail qu'à la condition de fuir Paris avant tout. Il vivait donc seul rue Notre-Dame-des-Champs, entre Marie et sa Louison, dans une maisonnette à atelier, précédée d'un jardin et sans concierge dont, en ses jours de pauvreté, il avait eu longtemps envie. C'est à peine si, de loin en loin, pressé par la nécessité des relations ou des affaires, il se permettait sur la grand-ville grouillante et bruyante comme un camp, ce qu'il appelait ses sorties d'assiégé.

Depuis deux ans, trois ans peut-être, Eustache et Du Laus s'étaient à peine vus.

Pourquoi faire alors ce ton pressant, ce déjeuner et ce dîner, cette mainmise de toute une journée ?

Avec un autre que Du Laus, Eustache aurait rêvé duel. Tout bien pesé, il s'arrêta à l'idée plus sage d'un revenez-y d'affection, du besoin instinctif qui vous prend de revoir tout à coup un camarade longtemps négligent ou négligé, car les

amitiés ont de ces fringales.

Voilà ce que se dit Eustache avant de s'endormir, et ce qu'il se disait encore le lendemain en s'arrêtant devant une petite porte à clairevoie qui laissait apercevoir par ses trous une avenante maison blanche, au fond d'un jardin planté de groseillers sans feuilles et de chrysanthèmes flétris par l'hiver, avec l'inévitable allée de poiriers noirs et bossus, poiriers citadins sur lesquels poussent, les bonnes années quelques rares poires à goût de bois que l'amour-propre du propriétaire et la courtoisie des convives déclarent exquises, bien que leur chair à la fois blète et grumeleuse semble emplir la bouche de gravier.

Pierre Du Laus et M^me^ Marie attendaient impatiemment sans doute, car au premier coup de sonnette ils apparurent sur le perron. Les précédant pour ouvrir, une fillette accourait, Louison, qu'Eustache eut peine à reconnaître, tant ses quinze ans avaient fait une pousse subite.

– « Allons, Eustache, embrasse Louison, cria le peintre de sa grosse et joyeuse voix ; elle n'a

pas voulu partir sans renouveler connaissance avec un vieil ami dont on commençait à oublier la figure.

– Louison nous quitte donc ?

– Après le déjeuner. Sa tante doit venir la prendre pour une exposition, des pastels, des gouaches anciennes, très intéressante et qui ferme demain.

– Oui ! fit Louison, toujours riant, mais avec un peu de bouderie, oui... Seulement j'aurais mieux aimé être de la noce avec vous ! ! »

Et tandis que Louison montait le perron avec sa mère :

– « Surtout, murmura Du Laus à l'oreille d'Eustache, surtout pas d'erreur ! Rappelle-toi que tu viens nous prendre, et que nous sommes invités tous les trois, toi, ma femme et moi, au mariage de ce brave Lemanceau et de Mademoiselle Hardouin.

– Lemanceau ?... Hardouin ?...

– Tu n'as pas besoin de comprendre. Je t'expliquerai cela tout à l'heure... Et maintenant,

à table ! Dix heures sonnent, nous devons être rendus à la mairie avant onze heures ; il nous reste tout juste le temps de faire un bout de collation sur le pouce.

Le déjeuner fut gai. On causa longuement de ce M. Lemanceau et de cette M^lle^ Hardouin qu'Eustache ne connaissaient pas et qu'il était censé connaître. Mais Louison se montrait insistante, et Eustache dut, à la joie de Du Laus qui s'amusait de son embarras, raconter que Lemanceau – ah ! ce gaillard de Lemanceau ! – était un blondin à moustaches brunes, et décrire, de la couronne jusqu'aux bottines, la toilette qu'aurait M^lle^ Hardouin.

Louison partie, il se fit un silence qu'Eustache rompit le premier.

– « Ah çà ! me direz-vous...

– Tu ne devines pas ?

– Non.

– Tu ne devines pas que Lemanceau c'est moi, et que mademoiselle Hardouin c'est Marie ? Deux pseudonymes que nous avons pris pour ne

pas mettre Louison dans la confidence. Toi, tu es convoqué comme témoin.

– Mais...

– Voyons, Eustache, ne fais pas la bête ; tu savais tout depuis longtemps... Eh bien oui, on régularise ! Trouves-tu que nous ayons tort ? »

Eustache serra la main à Du Laus et s'inclina devant M^me^ Marie qui, tout émue, légèrement rougissante, prit un prétexte et se leva.

Du Laus continuait :

– « Il y a longtemps, n'est-ce pas ? que la chose aurait dû être faite... Mais que veux-tu ? notre histoire est celle de tant d'autres ! On se rencontre, on s'éprend, on se prend. En voilà pour un mois ! pensent les amis. Ce mois dure un an, puis deux, puis trois. Un enfant arrive. La maternité, l'habitude du respect ont fait de votre maîtresse presque votre femme. Il faudrait se décider alors, et tout de suite. Mais voilà : on a menti un peu, les amis nouveaux vous croient légitimes époux : les anciens, comme toi, font semblant de le croire ; et l'on s'habitue à vivre

ainsi jusqu'à ce qu'un matin, regardant sa Louison qui se mire... Mais chut ! Voici ma femme. Offre-lui le bras et partons. Les autres nous attendent déjà à la mairie. »

À la mairie la cérémonie fut courte : l'officier de l'état civil, qui connaissait Du Laus, en abrégea l'ordinaire banalité.

À l'église, car il fallut aller à l'église... « Que veux-tu, disait Du Laus à Eustache le long du chemin, je me serais bien contenté de la mairie. Mais voilà : les femmes ne comprennent pas le mariage sans musique ; sans musique, elles ne se croiraient pas mariées... » Donc, à l'église, les orgues chantèrent, et ce fut, on pouvait le lire dans ses yeux, une douce surprise pour M^me^ Marie, heureuse de la réalisation d'un long rêve, fière maintenant et bien sûre d'être vraiment M^me^ Du Laus.

Après l'église, tout le monde s'étant retiré, sauf Eustache, il fallut encore faire un tour en calèche, au bois de Boulogne. M^me^ Marie l'exigea, par superstition parisienne.

Puis on dîna au Palais-Royal, lieu classique, à

trois dans un cabinet vide, mais doré du haut en bas et tout retentissant des crins-crins d'une noce qui dansait au premier étage.

Eustache et Du Laus parlaient peu ; M^me^ Marie souriait comme si les violons eussent été pour elle.

L'heure venue, le bon Eustache voulut reconduire les mariés rue Notre-Dame-des-Champs.

Louison attendait :

– « Bonsoir, père, bonsoir, maman... Eh bien ! a-t-on ri à cette noce ?

– Oui, ri, beaucoup !

– Comment ? tu dis qu'on a ri et tu pleures !...

Et voilà père qui pleure aussi !

– Ce n'est rien : un peu d'émotion. Il y a comme ça des noces attendrissantes, on ne marie pas tous les jours Lemanceau et M^lle^ Hardouin... » affirmait Eustache, le bon Eustache, prêt, lui troisième, à fondre en larmes, mais qui cependant se contint, ayant cette vanité assez commune aux âmes naïves de vouloir paraître un homme fort.

La pessimiste

– Parfaitement ! fit Hilarion : sanguin, bien portant et plus près, certes, même à mes vingt ans, de figurer un fort cuirassier qu'un gentil page, j'ai failli, oh ! sans le vouloir, devenir le héros lamentable d'un psychologique drame d'amour.

Rien que d'y penser j'en frissonne encore.

C'est même depuis ce temps que je me garde comme de la peste des femmes rêveuses et frêles, et que je ne puis voir un bouquet de roses sans pâlir...

Car, reprit Hilarion après un silence pendant lequel s'étaient sans doute accumulés en lui des flots de rétrospective colère, jamais je n'eus peur de ma vie comme le jour, – non c'était la nuit, mais n'importe – où Dianie, créature exquise que le diable enlève ! entreprit de m'initier aux sublimités des grandes passions.

Pourquoi, dans l'intérêt même de l'expérience qu'elle rêvait, pourquoi au lieu de choisir soit un poète aux rimes funèbres, soit un romancier jérémiaque et désabusé, gens qui ont pour mission sur terre de barbouiller d'encre le ciel bleu et nos cerveaux de visions noires, prit-elle fantaisie de s'adresser à moi homme, j'en rougis ! tout matière, et d'un prosaïsme tel qu'il me fut toujours impossible de comparer les femmes aux fleurs, les femmes me donnant plutôt la sensation de beaux fruits savoureux frais et veloutés dont l'affriolant souvenir me fait venir l'eau à la bouche. Quoi qu'il en soit, c'est à moi que Dianie s'adressa.

J'avais tort tout à l'heure de ranger Dianie dans la catégorie des femmes frêles et rêveuses. Rêveuse, peut-être ; frêle, pas !

Elle avait des traits fins, la taille souple et mince, un corsage aux contours modérés, mais qui pourtant la révélait grassouillette. Les cheveux élastiques et drus, pareils à des copeaux d'or ; ses lèvres épaisses un peu, et qui de roses, lorsqu'elle riait, devenaient rouges au voisinage

des dents blanches, rachetaient ce que ses grands yeux inquiétants et bleus comme l'eau d'un golfe pouvaient avoir parfois de trop mélancolique.

Bref ! Suédoise ou Russe, avec un parler cristallin singularisé d'un léger accent exotique, c'était une de ces beautés neigeuses et blondes qui, attirantes partout, deviennent particulièrement irrésistibles en pays méridional pour quelqu'un excédé comme je l'étais par six mois de teints d'ambre, de regards embrasés et de crinières couleur de nuit.

On ne fut pas long à s'entendre.

La côte de Saint-Raphaël à Monaco est vraiment l'idéal théâtre pour improviser entre amoureux la comédie du « sans lendemain ». Le manque de temps, l'imprévu des rencontres, l'appréhension des prompts départs mettent le plus timide dans l'obligation de brusquer ses préliminaires. Et puis, si par hasard votre courage avait besoin d'aide, il n'existe pas de valets fripons ni de soubrettes, de Crispin ni de Marinette dont les discours, pour une entremise galante, vaillent les délicieux mauvais conseils

que soupire la brise soufflant sur les clos d'orangers.

Nous nous étions attardés près de la mer, à ramasser dans le sable fin frangé d'écume, aux pieds des croulantes dunes blondes ou s'échevèlent les tamaris, des galets brillants, des coquilles nacrées, et, quelquefois, trouvaille importante un menu fragment de corail.

Les nuits tombent vite là-bas. La mer imprégnée de soleil et lumineuse encore quand le ciel s'obscurcit déjà avait fait oublier le temps. De sorte qu'il faisait presque noir, au retour, par le travers des oliviers.

La lune brillait et se cacha. Pourtant on voyait toujours les étoiles qui doucement, vivantes fleurs d'or, palpitaient dans le clair feuillage argenté.

Nous nous étions assis sur un petit mur en pierrailles, derrière une haie de roseaux, Nos mains d'abord puis nos lèvres se rencontrèrent. Mais c'était l'heure où les pêcheurs rentrent. Des pas sonnaient sur les cailloux du chemin. Et, ce jour-là, au livre d'amour, pour d'autres motifs

cependant que Francesca et Paolo, nous ne lûmes pas davantage.

Hilarion s'interrompant :

– Je m'aperçois, sapristi ! que je vais devenir poète. C'est toujours comme ça quand je pense à Dianie. Mais excusez-moi, l'accès est passé.

Deux jours après, Dianie me disait : « C'est toi, Hilarion, que j'attendais depuis toujours. » Et, sans la croire tout à fait, je me sentais flatté intérieurement. Mentir en amour est encore pour les femmes une façon de nous rendre hommage.

Dianie me disait cela devant une maisonnette louée par elle, bastide au toit de tuiles rouges qu'un perron de marbre déguisait en villa. L'air embaumait, le jardin était plein de roses et du perron, à quelques pas, nous regardions la grève blanchir.

Dianie me dit encore, lorsque nous fûmes dans sa chambre : « N'est-ce pas que l'heure est heureuse ? N'est-ce pas qu'il ferait doux mourir ? » Dianie, décidément, avait de singulières idées ! Un rossignol chantait ; et, tout

au bout du jardin, le va-et-vient des flots s'engouffrant dans un creux de roche mettait, par-dessus le grand bruit de la mer continu et doux, un roucoulement de colombes.

Je n'avais nulle envie de mourir. Je répondis oui sans conviction, m'étant fait ce principe de ne jamais contrarier les femmes.

Puis je m'endormis, car à la fin je m'endormis ! mais honorablement, après avoir contemplé un espace de temps convenable Dianie qui, souriante et parlant toujours de mort dans l'amour, avait fermé ses yeux la première.

Tout de suite je rêvai de Dianie. Un rêve étrange, un long voyage fait côte à côte dans de lointains pays du Nord, avec des collines, des champs couverts de neige tiède et rose et, malgré que le ciel fût bleu, des flocons non pas blancs ni froids, mais tièdes et roses qui tombaient. Cette neige rose exhalait une odeur de fleurs pénétrante, et j'en étais comme enivré. Enfin, pris d'insurmontable fatigue, je m'asseyais à la croix d'un chemin ; et, la neige tombant toujours ; dans une sensation d'angoisse délicieuse, je savais que

j'allais mourir, que Dianie mourait comme moi, et que cela faisait rire Dianie.

Une douleur aiguë me réveilla.

J'aperçus dans le jour naissant notre chambre pleine de roses, de roses en tas, à brassées, entassées partout jusque sur le lit.

La tête lourde, trébuchant, je marchai à travers les roses, jusqu'à la fenêtre.

Dieu ! la bonne lampée d'air frais, sentant le myrthe et le sel marin.

Je compris alors, mes pensées devenant plus nettes, que Dianie me disait vrai en parlant de mourir. Je compris qu'elle m'avait choisi pour être le compagnon de son long voyage. Et je devinai que pendant mon sommeil elle était descendue moissonner ses roses, toutes les roses du jardin, une vraie montagne de roses, préparant ainsi de ses mains blanches et meurtrières, pour moi fichtre ! autant que pour elle, le plus romanesque des trépas.

Heureusement qu'elle avait fourré des roses jusque dans le lit, et qu'une épine me piquant

venait fort à propos de tourner au comique le dénouement de la tragédie.

Cependant l'air pur et vif entrait à flots. Dianie, peu à peu, se ranimait. Joyeux, furieux, énervé, je la ressuscitais de caresses. Et Dianie soupirait, les yeux mi-ouverts, froissant dans ses doigts les pétales épars, et fâchée de se retrouver vivante : « Quel malheur c'eût été si gentil de partir tous deux ! Mais voilà j'étais trop pressée, je n'aurai pas coupé assez de roses. »

– « De quoi te plains-tu, Hilarion ? Voilà qui me paraît charmant.

– Charmant, certes ! tout à fait charmant. Ce qui ne m'empêcha pas de prendre le rapide le soir même. Je n'ai plus revu Dianie. Elle doit fort me mépriser. Qu'y faire ? Il faut croire que je n'étais pas né pour les grandes passions, ni pour les aventures. »

De la beauté

Antonius ?... Je l'avais connu déplorablement pauvre, Antonius ! hirsute, le front se voilant sous des cheveux rares et longs, couleur de mousse d'étang desséchée, la barbe rude, nouée en épis et pareille à un champ de blé qu'aurait emmêlé le vent d'orage irréprochable ; néanmoins, quant au linge qu'il eut toujours très blanc et très fin, mais coiffé d'un de ces chapeaux et revêtu d'un de ces habits de coupe étrange confectionnés on ne sait où, à l'usage spécial des savants, par des chapeliers mystérieux et par des tailleurs chimériques.

Très chaste, malgré ses dix-huit ans, Antonius à cette époque était savant de son état. Il habitait, dans une vieille rue du quartier Latin, un sixième étage ouvrant son unique fenêtre sur un horizon de toits pendants, de mansardes et de cheminées ; de sorte qu'à le voir au milieu de ses livres et de

ses notes, de ses bocaux où flottaient des macérations inquiétantes, de ses cornues, de ses microscopes, et de ses crânes étiquetés, il évoquait l'idée d'un Faust que Méphistophélès n'aurait pas eu besoin de rajeunir. À l'âge des premiers éveils, le besoin de connaître est pour certaines natures aussi impérieux que le besoin d'aimer, et c'est ainsi qu'Antonius, avant même d'avoir vécu, croyait faire sagement en demandant à la mort le secret de la vie.

Pour tout dire en un mot, Antonius avait la passion de l'anthropologie, science alors dans sa fleur de nouveauté et son plus grand plaisir, quand il descendait de son belvédère, était de mesurer des angles faciaux, au siège de la société fondée par l'illustre Broca, sous les combles du couvent des Cordeliers que, deux ans de suite, les flâneurs ont pu admirer dressant dans le ciel de Paris un pignon aigu, des contreforts et des ogives, et qui maintenant est derechef enfermé au milieu des blanches constructions de l'École de Médecine rebâtie.

Antonius, d'ailleurs, trouvant dans l'étude une

source suffisante de joie, méprisait fort les distractions moins immatérielles qu'aiment à s'offrir les étudiants ; et quand un de nous lui proposait quelque partie sur la Seine ou à travers bois, en agréable compagnie : – Laissez-moi tranquille, disait-il, avec vos Titines et vos Estelles. Que peut me faire une frimousse plus ou moins parisiennement chiffonnée à moi qui, grâce aux données certaines de la science, suis en train d'établir une nomenclature raisonnée de tous les genres de beauté qui se sont épanouis à notre soleil depuis l'apparition de l'homme sur terre. »

En effet, au cours de ses recherches savantes, l'idée de ce travail lui était venue, et il rêvait un livre gigantesque, modestement intitulé : *Toutes les Vénus*. – « Car, disait-il lorsqu'on l'y poussait, il s'agirait une fois pour toutes d'élargir nos façons de voir esthétiques proportionnellement aux constatations nouvelles de la science. Plus renseignés, nous devons nous faire plus compréhensifs. La Vénus de Milo est belle, mais elle n'est pas la Vénus unique et l'homme moderne, à qui l'histoire des

civilisations et des races est en train de livrer ses derniers secrets, ne saurait en fait de beauté se contenter de l'idéal jadis formulé par les Grecs, lesquels furent surtout de très exquis sauvages... »

Et, d'un coup de crayon précis qu'égayaient quelques touches de vives couleurs, le brave Antonius, artiste encore plus que savant, évoquait pour nous en quelques minutes le type de beauté en n'importe quel siècle sur n'importe quel point du globe, depuis la compagne ossue et velue des chasseurs de l'âge de pierre, jusqu'aux créations féminines, variées à l'infini suivant l'époque ou le climat, mais toujours délicieusement artificielles et frêles, des jours d'élégante décadence.

Avec cette originalité dans l'esprit et d'aussi remarquables aptitudes, Antonius, comme on s'en doute, passait le meilleur de son temps à mourir de faim.

Aussi quel ne fut pas mon étonnement, l'autre jour, au Jardin des Plantes – où dans les parterres « ouverts seulement pour l'étude » je rêvais des montagnes natales en regardant les lycopodes

découpés et les mousses qui y verdissent sur des rocailles d'un goût paradoxal, à la fois alpestre et japonais, – oui ! quel ne fut pas mon étonnement à rencontrer Antonius frais, brillant, l'œil limpide et vif, et mis avec cette correction parfaite du costume marquant l'habitude d'être bien mis. Il fumait un cigare aux proportions modestes dont seul le parfum révélait la qualité, et portait au doigt une bague sans valeur intrinsèque, mais précieuse par l'art, comme peut en porter un galant homme.

Antonius vint à moi ; et, m'abordant le sourire aux lèvres :

– « Comment ? Tu ne me reconnais pas !... Me soupçonnerais-tu par hasard, en me retrouvant ainsi transformé, d'avoir négligé de solder mes différences à la Bourse ou d'être l'ex-président d'un cercle ?... Non ! prends ma main et serre fort. Je prétends en buvant un bock, tu vois que j'ai tous les goûts luxueux ! te dire ma récente fortune. »

Il fallut sortir du jardin, il fallut s'asseoir, près de l'entrée des grilles, dans un café décoré, à

cause de son scientifique voisinage, de peintures représentant une forêt vierge d'Amérique, où passent des vols d'oiseaux couleur d'arc-en-ciel, où toutes sortes de singes grimacent et gambadent. Là, reprenant la conversation interrompue :

– « Veux-tu mon bilan ? fit Antonius. Tu me vois un peu plus riche que Crésus, un peu moins que M. de Rothschild, et tout cela gagné honnêtement grâce à l'anthropologie. Je n'ai pourtant déterré aucun trésor en cherchant des ossements humains au milieu des débris de l'ours des cavernes... Ne cherche pas à deviner ! Te rappelles-tu mon grand ouvrage ?

– *Toutes les Vénus ?*

– Parfaitement !... Hélas ! cinq ans durant, le texte écrit, les planches prêtes, je l'ai inutilement promené de librairie en librairie, sans jamais rencontrer personne qui consentît à l'imprimer. Je désespérais à la fin ; et quelquefois, le soir, rentrant avec mon manuscrit sous le bras, il m'arriva de regarder la Seine. Puis, tout à coup, la chance a tourné et le destin a mis sur ma

route...

– Un éditeur ?

– Mieux que cela ! Une modiste de génie qui, de prime abord, dans un éclair, a compris ma pensée et deviné l'importance commerciale des documents accumulés par moi. La modiste me proposa une association. J'apporterais mes livres, mes dessins, la somme de mes connaissances ; elle apportait des capitaux, une maison fondée, le côté pratique. Et je suis maintenant, je suis – voyons, comment dirai-je ? – je suis fabricant de beauté... T'es-tu parfois demandé pourquoi, surtout depuis quelque temps, toutes les femmes à Paris sont belles ? Car au théâtre, au bal, au Bois, toutes le sont sans exception ; je parle de celles qui s'habillent, les autres ne me regardent pas.

Eh bien ! c'est moi, Antonius, la cause de ce phénomène, moi ou bien mes imitateurs, je ne dirai pas mes élèves. À Paris, pour peu qu'on mette la main sur une idée neuve, la contrefaçon est bientôt là... Mais bast, montrons-nous clément, il faut que tout le monde vive.

Rien de simple comme mon système : je pose en principe qu'il n'y a pas de femmes laides, ou plutôt que la femme la plus laide a toujours quelque part dans la physionomie un certain élément de beauté. Le difficile, c'est de le découvrir, de dégager le type, de démêler, à travers la trame confuse de tant d'alliances superposées, le trait distinctif de la race.

Une fois la chose trouvée, le reste va tout seul : il ne s'agit plus que de souligner ce trait, en l'exagérant s'il le faut, de façon à lui donner toute sa valeur pittoresque et caractéristique. Un rien suffit à cela : nœud de ruban posé à point, ou touffe de cheveux judicieusement ramenée.

Et quels triomphes, cher ami ! Telle, qui toute sa vie s'est crue laide, s'en va de chez moi étonnée en marchant de répandre autour d'elle une atmosphère d'énigmatiques séductions. Le métier, à vrai dire, m'amuse : – « Attention, que tirer de ceci ? Des cheveux durs et drus, des sourcils noirs, un profil brusque. Bon ! ce sera une Agrippine. » Et désormais l'Agrippine que j'ai inventée fera naître dans le cœur des hommes

un amour mêlé de terreur. Ah ! tu rencontres tous les jours des femmes dont le seul aspect évoque en toi on ne sait quels vagues et lointains souvenirs de rêve. C'est une vision d'Orient à l'occasion d'un œil bistré, c'est tout le sanglant et voluptueux quinzième siècle sur la lèvre rouge d'une courtisane qui pourrait être Impéria. Et tu crois que cela se fait tout seul ? Ingrat ! Sans moi pourtant, sans l'arrangement cherché et décidé, tu n'aurais remarqué ni l'œil bistré ni la lèvre rouge... Mais onze heures sonnent, je te quitte, viens me voir à mon atelier, je t'expliquerai mieux tout cela. »

Puis me donnant sa carte :

– « À demain donc, c'est convenu. J'ai précisément une cliente qui me donne quelque tracas, un vrai monstre venu du Caucase ! Voilà deux nuits que je n'en dors plus. Le front bas, la bouche bestiale, des dents luisantes qu'on voit toujours, les yeux brides, la peau grenue ! Mais, pour cette fois, je tiens son affaire : des cheveux massés et crêpés, du rouge partout, des bijoux barbares ! Je parie, si tu viens demain après mon

travail fait, te rendre amoureux de ce monstre. »

Là-dessus, Antonius monta dans un fiacre.

Disait-il vrai, était-il fou ?

Épitre à Margot

Vous montrez trop de linge, Margot. En dansant, bien entendu, car les autres façons que vous pouvez avoir de le montrer ne sont pas de ma compétence.

Oui, Margot, beaucoup trop de linge. Permettez à un ami de vous le dire, ami qui ne vous a vue qu'une fois et sans doute ne vous reverra jamais, le bal que vous honorez de votre présence se trouvant haut perché en diable, à mi-chemin du ciel, sur la butte ornée de moulins où jadis, alors que le nouveau Montmartre n'était pas bâti, les amoureux, par des chemins grimpants bordés de sureaux et d'épine-vinette, s'enfarinaient aux sacs des âniers.

Cette seule fois m'a suffi pour constater, Margot, qu'à quelque cent mètres au-dessus de l'étiage du Pont-Royal, vous êtes reine.

L'orchestre, trompettant dans ses cuivres,

préludait en notes criardes, et la foule pressée, poussée, montait du jardin aux galeries, puis descendait des galeries au promenoir, et du promenoir débordait sur le parquet de la salle, tandis qu'au milieu d'un étroit espace à grand-peine maintenu libre, un étrange Maître des Cérémonies, vêtu d'un tricot groseille, coiffé d'une calotte à glands, avec l'air grave d'un escamoteur qui serait en train de passer notaire, annonçait les danses, appareillait les couples, et enfouissait dans la gibecière qui lui pendait au cou les gros sous payés pour chaque valse et chaque quadrille.

Soudain le silence se fit. Une nouvelle avait couru :

– « Margot est en place. »

En effet, Margot, vous étiez en place, dansant déjà pour ainsi dire, tant de tout votre petit corps vous sembliez impatiente de danser, frémissante, un pied en avant, les mains se crispant sur la jupe, pendant que la foule en cercle attendait, et qu'au dehors – je l'apercevais droit dans le ciel bleu, derrière la porte grande ouverte – le vieux

moulin, secoué par un coup de vent, semblait vouloir se dégourdir un peu lui aussi, et faire tourner sur Paris, ainsi qu'un feu d'artifice multicolore, les innombrables bonnets jetés par dessus son toit en pointe et restés accrochés à ses ailes.

Puis le quadrille commença, et on ne vit plus que Margot.

Singulier pouvoir de l'inspiration et du génie !

Tout le temps que, montrant vos bas rouges, les lèvres aussi rouges que les bas, souriante, ivre de plaisir, vous improvisiez les diverses figures de cette danse à la fois parisienne et païenne comme l'est d'ailleurs votre profil de bacchante à nez retroussé, il n'y avait là personne qui ne vous admirât. Et non seulement les hommes dont c'était naturellement le devoir, mais aussi les femmes : quelques-unes jeunes, parées ainsi que vous, Margot, d'une robe à cent sous et de leurs quinze ans, puis des vieilles, des arrivées qui, les dimanches de beau temps, aiment, par nostalgie et par orgueil, à venir, la tignasse barbouillée d'or, serrées dans un corsage de soie craquante,

étonner de leurs diamants et de leur luxe l'endroit qui les vit débuter.

De sorte qu'on ne prêtait attention ni à votre vis-à-vis, fillette pourtant assez jolie et que votre amitié semblait embellir d'un rayon de gloire, ni à votre danseur, pâle ainsi qu'il convient aux adolescents trop aimés des belles, pénétré de la dignité de ses fonctions, et faisant la cloche en conscience, c'est-à-dire frétillant des jambes éperdument, tandis que la physionomie reste dédaigneuse et froide, les bras pendants, le buste immobile, ce qui est, comme chacun sait, le suprême genre à Montmartre. Moi-même fus touché, pourquoi ne l'avouerais-je point ? Je sentis mon cœur se gonfler et des larmes me monter aux yeux en constatant combien ce Paris sceptique a su garder son âme ardente et sait vibrer, quand le sujet en est digne, aux nobles émotions du beau. Votre enthousiasme ingénu fit, ô Margot, passer sur moi comme un souffle de renaissance ; et, redevenu jeune soudain, je vécus, en vision d'une seconde, l'époque heureuse où épris de toute grandeur, nous entourions d'une même adoration la République

encore à naître, Hugo, Leconte de Lisle, Banville, et trois ou quatre bonnes filles qui, à Bullier, les dernières, savaient encore danser en français.

Et puisque vous voulez renouer la tradition, ô Margot ! puisque la volonté mystérieuse des dieux semble vous avoir marquée pour ce grand rôle, permettez à ma vieille expérience une paternelle leçon.

Votre cas est grave, Margot : naïvement, sans le savoir, par suite d'influences extérieures auxquelles on n'échappe point, vous vous révélez paroxyste, et la préoccupation des gros effets vous fait déplorablement oublier l'art si délicat des nuances. Lever la jambe est bien, essayer du grand écart constitue en soi un acte louable, mais encore faut-il lever la jambe avec mesure et ne hasarder le grand écart qu'après mûres délibérations. Votre manière turbulente étonne, je n'affirmerais pas qu'elle puisse séduire longtemps. À la grâce parisienne qui en est le fond, se mêle, hélas ! pour la gâter, un arrière-goût de clownerie. Vous montrez trop de linge enfin, ainsi que je vous le disais, ou plutôt vous le

montrez trop tout de suite, supprimant, au grand regret de ceux qui regardent, le charme irritant du désir et de la surprise attendue.

On y mettait jadis, les connaisseurs vous le diront, un bien autre raffinement.

Aux premières mesures, la robe à peine relevée ne laissait apercevoir de la jupe qu'un tout petit triangle blanc. Mais qu'il exprimait de choses, ce triangle ! Que d'engageantes provocations, que d'aimables sous-entendus, que d'ironiques réticences ! Et quel régal pour l'imagination dans ce duo animé de plus en plus, de plus en plus alerte et vif, entre un petit pied spirituellement chaussé et un fin ourlet de dentelle. Bientôt la cheville se mêlait au dialogue, et la jarretière avait son mot, mais sans grossière brutalité, avec esprit, au moment voulu, par gradations insensibles.

Inspirez-vous, Margot, au souvenir de ces vrais modèles !

Certes, j'aurais mauvaise grâce à nier que Voyageur, une de vos illustres devancières, ait par hasard décoiffé quelque spectateur, ni

qu'Irma, cambrant la taille et la jambe en l'air, tandis que ses jupes recourbées s'épanouissaient comme un grand lys, ait, du bout de son pied mignon, fait tinter les cristaux du lustre. Seulement c'était à la fin, en manière d'apothéose et de bouquet, pour dire aux assistants : « Applaudissez, la pièce est jouée ! » parfois aussi, pour attirer l'attention du municipal et animer d'un semblant de bagarre les soirées relativement monotones.

Aujourd'hui le municipal n'aurait garde de s'étonner de si peu. Partout – ailleurs encore qu'à la danse – le paroxysme règne en maître. Voilà pourquoi, Margot, le succès encourageant votre audace, vous continuerez, je le crains, à faire tourbillonner, devant le vieux moulin ébloui, trop de linge, tout votre linge, et même à l'occasion, le linge que vous n'auriez pas !

Croquis parisiens

Dans la rue

Il faut voir Paris, le matin !

Non pas à l'heure où les bouchers, s'aidant de luisants crocs d'acier, garnissent leur étal de chairs tressaillantes et roses ; où s'ouvrent les marchands de vins ; où les distributeurs de journaux trottent et glissent sous les portes la feuille fraîche zébrée de sa bande ; l'heure enfin où les balayeurs, le regard en terre, impassibles, parcourent le trottoir à grandes enjambées, poussant les poussières de la veille sur les bottines des soupeuses qui sortent des restaurants de nuit.

C'est là l'heure banale, l'heure verte que les sages eux-mêmes ont au moins une fois aperçue, entre les cils de leurs yeux brouillés, après un soir de mauvaise conduite.

Mais il est une autre heure, de nuance, plus délicatement fugitive, que seuls connaissent les Parisiens raffinés, lorsque la ville claire déjà du jour naissant reste cependant endormie encore.

Au courant de l'eau, par la large trouée de la Seine, arrive des champs un fleuve d'air pur ; et, de chaque côté des quais, les maisons et les édifices, nets derrière un voile de brume légère flottent dans un vague mirage. Vision doucement féerique, qui, tout à l'heure, sur un grincement de volets, un tic-tac de pas, un roulement de voiture maraichère, va disparaître pour faire place au Paris réel.

Rien de charmant alors comme de s'égarer par le réseau des petites rues soit bourgeoises, soit ouvrières.

Quelle solitude, et quel vacarme !... Non, jamais au fond des bois, près de la source où se querellent pour boire les fauvettes et les linots, jamais à l'affût matinal, posant mes gluaux malgré garde-champêtre et gendarmes, je n'entendis pareille musique d'oiseaux chanteurs. De l'entresol au toit, sur l'appui de toutes les

fenêtres des cages ramagent, se répondent. Du haut des gouttières, le grand peuple des moineaux libres mêle ses pépiements au concert. Chez le fruitier voisin un coq fanfare la diane. Et nul bruit humain, sinon parfois l'heure qui sonne, ou bien, indistincte, argentine, la cloche de quelque couvent.

Un matin, je flânais ainsi, c'était, je crois, rue des Nonnains-d'Hyères. Une porte s'ouvrit, discrète. Effrayés, les oiseaux se turent et une fillette passa. Elle avait le sarrau noir des brunisseuses.

– Voilà ! pensai-je, on se sera attardée hors de chez soi dans les bras de son amoureux, de sorte qu'il a fallu se lever avant l'aube pour regagner à temps l'atelier lointain !...

En effet, je ne me trompais pas : au coin de la rue, sous la vieille et curieuse enseigne dont le bas-relief représente un rémouleur Louis XV perché sur sa meule qu'arrose un sabot percé par le bout, au coin de la rue, la fillette se retourna ; et, sans s'arrêter, très pressée, elle envoya un regard avec un sourire à une fenêtre au cinquième

où probablement quelqu'un guettait.

Cependant le gazouillis des cages avait recommencé de plus belle ; et, dans ce glorieux Paris qui partage son âme entre le travail et l'amour, mille joyeuses voix d'oiseaux chantaient et saluaient *la première éveillée.*

Au café

Mon ami me quitta ; et je restai seul au café, un petit café du boulevard tout en miroirs et en dorures.

Une jeune personne entrait, parée, fardée, armée en course, et coiffée d'un de ces chapeaux à visière ogivale qui sont pareil au casque d'or des belles guerrières. Cependant, à regarder mieux, sa figure enfantine et naïve contrastait singulièrement avec l'effronterie de son costume. On en rencontre ainsi pas mal dans Paris, nées à coup sûr pour vivre vertueuses et qui ont manqué leur vocation.

La jeune personne prit place à une table

voisine de la mienne, en face d'une glace où d'abord elle se regarda longuement. Après quoi, elle demanda les journaux illustrés et une bavaroise.

Au bout d'une demi-heure, la jeune personne parut s'impatienter. Évidemment, on attendait un ingrat qui ne venait point ! La jeune personne, pour tuer le temps, donna de son sucre à un chien, interrogea le garçon sur la marche de la pendule, et, le chat de la maison étant venu se frôler auprès d'elle, elle le prit et le caressa.

Ses talons battaient le parquet, ses yeux ne quittaient plus la porte.

Enfin, elle se déganta et demanda un buvard et de l'encre. Elle écrivit une lettre, deux lettres que successivement elle déchira.

Puis, au moment d'en achever une troisième dont cette fois elle paraissait satisfaite, la jeune personne se tourna vers moi, et d'un ton adorablement et comiquement désespéré :

– « Monsieur, fit-elle, pourriez-vous me dire comment s'orthographie : *Oh douleur ?* »

Au Palais-Royal

Près du théâtre, sous les galeries. Le soir je prends volontiers ce chemin pour regagner ma Rive gauche.

Beaucoup de gens ignorent sans doute que si le jardin verrouille ses grilles après minuit, on peut néanmoins traverser le palais dans sa longueur à toute heure ; ou peut-être la solitude de cet immense cloître blanc, éclairé au gaz, dont le silence n'est troublé de loin en loin que par le pas monotone et rythmé de deux sergents de ville, effraie-t-elle les bons bourgeois : toujours est-il que rarement il m'arriva de m'y croiser avec quelqu'un.

L'endroit est pourtant agréable, surtout à la belle saison, avec ses statues de marbre s'animant parmi les fleurs et la verdure, avec son bassin où le jet d'eau ne danse plus, et que ride au vent de la nuit, sous la lune, le sillage d'un bateau d'enfant oublié.

Mais ce soir était un soir d'hiver. La neige tombait à flocons sur le bassin terni et les rosiers secs des parterres.

En haut, chez Véfour, il y avait un bal de noces. Des ombres de danseurs passaient sur les rideaux clairs des fenêtres, on entendait des airs de quadrille, et toute cette joie devenait mélancolique au milieu du silence triste de la nuit.

J'allais vite à cause du froid. Une ombre soudain m'arrêta, noire en travers des dalles blanches ; et, sans savoir, je me sentis touché au cœur comme en présence d'un drame entrevu.

Debout, derrière un pilier, les yeux fixés obstinément sur les fenêtres d'où tombait à flots la musique avec les lumières, c'était, se cramponnant aux lances dorées de la grille, une jeune femme en fourrures, très élégante, et qui pleurait !...

Voilà l'plaisir !

Devant un café à terrasse bondée, tout le long du trottoir, d'étudiants et d'étudiantes. Le ciel est gai, les maisons reluisent. Ces demoiselles, encouragées par le soleil, ont gardé, en dépit du calendrier, leurs grands chapeaux ombreux et leurs toilettes multicolores.

– « Voilà l'plaisir, mesdames, voilà l'plaisir ! »

Oh ! ce cri – est-ce bien un cri ? – poussé frileusement, d'une voix grelottante d'âme prête à partir, d'oisillon prêt à émigrer. Aussi personne ne l'entend, personne ne lève les yeux sur la petite vieille, si maigre, si ratatinée, pliant sous le fardeau de sa longue boîte en tambourin et secouant, presque sans bruit, sa grêle cliquette.

Vous rappelez-vous l'autre marchande de plaisirs, celle d'il y a quelque vingt ans ?

Dès mon arrivée sur la rive gauche, elle m'apparut comme la personnification effrayante et luxurieuse de vagues plaisirs ignorés. Que vendait-elle ? des oublies disait-on ; mais jamais ni moi ni mes camarades d'école nous n'osâmes hasarder un sou sur sa roulette mystérieuse.

Gigantesque comme les deux sœurs dont parle Michelet – peut-être était-ce une cousine ? – qui, célèbres dans tous les bivouacs, à elles seules, sous les galeries de bois, tant que l'épopée impériale dura, portèrent l'amour de vingt armées, avec son insolente allure de courtisane devenue matrone, son regard ironique et lourd, sa voix vibrante à sonorité de clairon, quand elle passait par les rues annonçant : « Voilà le plaisir ! » les jeunes gens, au fond d'eux-mêmes, se sentaient vaguement troublés, et le visage des femmes, car alors on se fardait peu, devenait rose.

Celle qui attend le potache

Cinq heures ! Grand brouhaha devant le lycée d'Harcourt.

Les classes ont rouvert hier, et c'est l'heure de la sortie des externes. Ils débordent et se bousculent, ayant encore dans les veines tout le soleil bu, tout l'oxygène respiré, toute la sève emmagasinée au grand air libre des vacances.

Timide, à quelques pas, dans l'ombre du kiosque à journaux, une fillette attend. Elle est brune, elle est frêle, avec le costume humble et soigné des petites ouvrières du faubourg.

Enfin sort un dernier élève ; c'est lui ! beau gaillard de quinze ans, portant ses livres d'un bras robuste, le teint clair, l'œil franc et nullement cerclé.

Ils se sont vus, ils se font signe, maintenant la fillette rit. Ils partent là-bas, en se cachant un peu, vers les arbres.

Je devine leur roman ingénu, la demi-heure d'amour chaque jour volée entre les classes et le dîner. Et j'envie ces deux cœurs simples qui, en plein Paris, elle plébéienne souvent battue, lui écolier pauvre à qui la vie s'annonce dure, au nez des professeurs et des parents barbares, renouvellent tranquillement le miracle de Juliette et de Roméo.

La bobonne

Palsambleu ! la jolie bobonne...

Dans le jardin public, frissonnant aux premières bises d'octobre, où le gazon coupé, foin minuscule pareil à du tabac très fin, achève de sécher sur le tapis frais des pelouses, tandis que les jardiniers à genoux, une à une, de l'ongle de leur pouce, émondent les feuilles du lierre, la bobonne, ayant entouré quatre arbres d'une ficelle, placé comme il convient les deux bâtons aux couleurs vives et sagement planté ses ponts en fil de fer dans le sable, la bobonne joue au croquet.

Grande, forte, châtaine avec de beaux yeux noirs, elle joue au croquet pour distraire son jeune maître, un petit bourgeois de sept ans, très malingre, l'air déjà sage.

Quelques promeneurs se sont arrêtés et regardent. Ils regardent surtout la bobonne. Car elle est agréable à voir, la bobonne, avec ses façons quasi distinguées, et la grâce, imitée de quelque dame châtelaine, dont elle s'appuie sur le maillet, coquette et souple, non sans hancher un peu.

Elle se laisse trop volontiers regarder, la bobonne ! et Nostradamus, s'il passait, lui prédirait son avenir : l'amourette du début, rue Monsieur-le-Prince ou rue Cujas, avec ce carabin qui est là au premier rang, et qui rêve ; la séparation obligée, l'année de désespoir, de Bullier et de brasseries ; puis l'ambition, les ponts passés, l'aventure ; et, qui sait ? une fois suffisamment vieillie pour en être plus désirable, l'hôtel classique avec l'équipage offerts par le malingre petit bourgeois, devenu un à peu près d'homme et qui ne la reconnaîtra pas.

Place Saint-Sulpice

Ce n'est qu'à Paris, en carnaval, qu'on peut voir pareille antithèse !

Deux masques sur la place Saint-Sulpice, pareille, comme vous savez, à un coin de la Rome papale, avec sa grande façade aux ordres superposés, où un ciel d'hiver extraordinairement bleu, vrai ciel Véronèse, se découpait dans les tours à jours de l'architecte Servandoni ; avec sa

fontaine au dôme écussonné de chapeaux cardinalices, où, jaillissant sous les pieds des Fénélon et des Bossuet en marbre, de belles eaux claires, qui semblent bénites, arrosent le dos de lions fâchés ; avec son séminaire froid comme une prison, dont les murs de jardin sont si hauts que les charmilles taillées les dépassent à peine.

Oui ! deux masques de Mardi-Gras, l'après-midi, sur cette place solitaire, éternellement résonnante du son des cloches, que peuplent seuls, de loin en loin, un curé de province bilieux et pressé, un missionnaire à barbe, la soutane doublée de violet d'un monsignore, ou bien, traversant les yeux baissés l'angle de la place entre l'église et le séminaire, une théorie blanche et noire de jeunes lévites en surplis.

Deux masques, deux fillettes charmantes et vêtues de rouge, lesquelles, à en juger par les taillades de leurs chausses, les bouffettes romantiques de leurs pourpoints et les mignonnes cornes d'or qu'elles portaient au front, devaient avoir dépensé une assez forte somme d'imagination à se déguiser convenablement en

Monsieur et Madame le Diable.

D'ailleurs, elles ne riaient pas, et tenaient à la main leur loup de satin, avec un air de convenance.

Ingénument sacrilèges, ne devinant pas le vent de réprobation qui de tous les coins de la place soufflait sur elles, ne sentant pas le regard aigu des vieilles dévotes s'enfoncer comme des poignards dans l'entre-deux de leur dos au-dessous de leur nuque impudemment décolletée, elles contemplaient, ô candeur ! une boutique d'objets de sainteté...

Et, de l'intérieur, – à travers le fouillis de ses chasubles et de ses étoles, de ses ostensoirs émaillés, de ses porte-cierge byzantins, de ses vases, de ses statuettes, de ses chapelets en nacre luisante et de ses fleurs en papier doré – apercevant les deux diables couleur de flamme, le marchand, bonhomme à calme figure de prêtre, se demandait, non sans inquiétude : « D'où me viennent ces étranges clients ? »

Cependant les deux masques en proie à je ne sais quelle naïve convoitise consultaient leur

porte-monnaie et se livraient à de longs calculs.

– « Sont-ils jolis !

– Et comme ils nous iraient bien.

– Sans compter qu'ils nous reviendraient toujours trois fois moins cher que des bottines... ? »

Que prétendaient donc acheter, dans cet arsenal de choses pieuses, ces deux fillettes déguisées en Diables ?

Enfin la plus audacieuse posa la main sur le bec de cane et entra :

– « Bonjour, monsieur ! il nous faudrait, au prix marqué, pour aller au bal, deux jolies paires de vos souliers d'enfant de chœur... »

Et, avant que le marchand interloqué eut ouvert la bouche pour répondre, tandis que sa femme accourue marmottait des conjurations et multipliait les signes de croix, les deux masques étaient partis, laissant l'argent sur le comptoir, et emportaient, ivres de joie, deux paires de souliers en drap rouge feutré, complément indispensable – fourni par l'Église – à leur diabolique costume.

Quartier Bréda

Que se passe-t-il ? À coup sûr quelque chose d'extraordinaire.

C'est dans une des nombreuses rues qui vont dégringolant et s'entrecroisant de Montmartre à Notre-Dame-de-Lorette.

Elle n'est guère habitée que par les vendeuses d'amour, cette rue. Un parfum de boudoir y flotte. Et, parfum à part, l'aspect seul des boutiques suffirait à dénoncer ici l'existence d'un phalanstère exclusivement féminin, depuis le marchand de meubles dont les sofas à formes molles, exagérément rembourrés, font tout de suite rêver le passant à autre chose qu'aux joies paisibles de la famille, jusqu'aux divers marchands de comestibles dont les étalages de langoustes et de poulets froids, de pommes vertes, d'artichauts crus, de galantines et de pickles disent éloquemment les déjeuners au lit, après une nuit sans sommeil, dans un logement sans cuisine ; depuis la modiste qui met en

montre ces toques extravagantes, brodées d'or, hérissées de plumes, sous lesquelles l'imagination dessine instinctivement un profil chiffonné, un œil en coulisse, jusqu'au savetier en train de remettre des talons à toute une série de galantes bottines alignées sur la planchette de son échoppe et au dessus desquelles, par une évocation contraire, flottent en vague et tentante vision, toutes sortes de fines chevilles, de jolis mollets, de bas multicolores et bien tendus habitués à trotter, sans craindre la clarté du jour, sous une jupe artificieusement retroussée.

Rue charmante, vers cinq heures du soir, un peu avant le gaz allumé, alors que, par toutes ses portes, débordent des escouades bientôt devenues régiment d'aimables petites malheureuses armées en guerre, – les dents aiguisées, les lèvres peintes, les chignons redorés de frais, – prêtes à descendre sur Paris.

Mais, à onze heures du matin, le clairon des batailles n'a pas sonné, et la rue est généralement silencieuse comme une caserne endormie.

Que se passe-t-il donc aujourd'hui ? Quelque

chose d'extraordinaire à coup sûr. Est-ce un accident, est-ce un crime ? En tous cas, l'émotion paraît grande. Des têtes s'ébouriffent aux fenêtres ; on cause, on s'appelle d'un trottoir à l'autre ; déjà des peignoirs de toutes couleurs, sur lesquels, moites encore au saut du lit, les cheveux dépeignés retombent, sont groupés là-bas à l'angle où se tient la fruitière ; et de voir tant de monde courir, les deux automatiques sergents de ville, quoique médiocrement curieux de leur nature, précipitent, tout en restant dignes, le rythme régulier de leur pas.

Faisons comme eux ! Ni accident ni crime, mais simplement, au numéro 15, la fille de la concierge qui se marie. Tel est l'invraisemblable événement qui met les esprits en émoi. Comprenez-vous un mariage dans cette rue où jamais, de mémoire de femme, personne ne s'est marié. Il n'y a pas à dire pourtant : tout de blanc tendue, une voiture de noce est devant la porte ; le cocher a des fleurs à sa boutonnière, un nœud de rubans à son fouet.

Et les railleries vont leur train, les yeux

s’allument d’une flamme ennemie. On croirait, a voir ces jeunes bacchantes s’irriter ainsi, les prêtresses de quelque mystérieuse religion provoquées en leur sanctuaire.

Mais la fiancée parait, rougissante. Le silence se fait alors. Sur le visage apaisé des femmes se peint le regret des joies entrevues ou le désir mélancolique de celles qu’on n’espéra même jamais. Elles songent. À quoi songent-elles ? Au pays perdu, aux jours d’enfance, au mariage promis par le premier amant, à la noce d’une cousine, là-bas, sous les pommiers, dans la ferme normande... Et, tandis que la voiture fuit, une superbe blonde taillée en Cérès, chez qui le maquillage incomplet dissimule encore mal ce que la naïveté de nos aïeux appelait improprement la beauté du diable, soupire avec un bon sourire :

– « C’est gentil tout de même, la fleur d’oranger ! »

Luttes de femmes

L'affiche – deux solides créatures entrelaçant dans un terrible bras-le-corps leurs deux torses exactement moulés par deux maillots, l'un rouge comme un soleil couchant, l'autre bleu comme un ciel d'été – me décida, et j'entrai. Ce doit être original des luttes de femmes !

Non pas que je sois fanatique de luttes. À ces exercices renouvelés des Grecs manquera toujours le clair soleil, la douce lumière, le sable d'or des plages Attiques. Des corps nus sous le gaz, dans un décor de toile peinte, m'attristent à l'égal d'une parodie, et nos modernes athlètes, surtout s'ils sont jeunes et braves, me font l'effet de dieux en exil. Ma façon de voir sur ce point date de longtemps, et je me rappelle, non sans orgueil, qu'aux beaux jours des arènes de la rue Le Peletier, le poète Alexandre Ducros, rédacteur masqué des annonces prodigieusement

éloquentes qui furent, six mois durant, la joie et l'admiration du boulevard, piloria sur tous les murs de la capitale mon nom obscur encadré de prose flamboyante, m'appelant « présomptueux jeune homme ! » et me menaçant de la colère d'Hercule, de Milon de Crotone, de Marseille aîné, de Faouët et d'Ompdrailles, parce que j'avais osé imprimer, au grand scandale des convaincus, que les luttes ne sont profitables qu'a ceux qui luttent, et qu'un gringalet usé par la noce et le Cercle espère en vain perfectionner ses muscles s'il se contente de regarder les autres lutter. Nouvellement arrivé de Provence, je rappelais à ce propos nos luttes d'après la moisson, en plein soleil, sur l'aire battue, luttes vraiment populaires et saines où chacun à son tour prend part, après s'être partagé la pomme avec l'adversaire, fraternellement, à la mode antique. On m'écouta et quelques Parisiens luttèrent de leur personne. À cette époque, le falot marquis Le Guillois prétendait avoir si fort développé ses biceps en luttant, qu'il ne pouvait plus se moucher.

Heureux temps d'aimable folie !

À vrai dire, le spectacle en question n'a pas sensiblement modifié mon opinion ancienne. Et, – malgré l'amusante mise en scène du jury, Mines, Eaque et Rhadamante en frac, debout, des petits drapeaux à la main, sur une estrade ornée d'astragales ; malgré le non moins amusant costume des lutteuses, juste milieu fort bien compris participant du collant et de la tunique grecque ; malgré leur façon de ramasser le sable, de se donner la main et de s'étreindre dans des groupements imprévus, des poses alternativement harmonieuses ou convulsées, en personnes de bonne volonté qui ont étudié chez les maîtres ; malgré la finesse des jambes amincies et durcies par la gymnastique ; malgré le tatouage des bras marquant l'origine foraine et une aristocratie de purs enfants de la balle ; enfin, malgré l'enthousiasme du public spécial, les yeux cernés au crayon s'ouvrant tout grands, les petits nez roses palpitant à chaque péripétie, et le bruit sec des éventails cliquetant sur la paume des mains gantées pour fêter la victorieuse qui salue tandis que la vaincue se relève et fuit rougissante entre deux portants de coulisses ; – peut-être aurais-je

laissé à un moins indigne le soin de vous parler de ces choses, si la lutte féminine des Folies-Bergère ne m'eût fait penser à une autre lutte qui n'était, celle-là, féminine qu'à moitié, et dont le souvenir, tandis que je m'en allais mélancoliquement sur le minuit, dans le tumulte de la sortie, à travers le tohu-bohu des fiacres en file et des flirtages, m'est soudain revenu, superbement héroï-comique.

C'était dans une foire de village, village, d'ailleurs, assez voisin d'une grosse ville de garnison. Fatigué du grouillement des bestiaux et des hommes, les uns marchandés, les autres marchandant ; assourdi par la furieuse protestation des porcs méfiants que l'acquéreur entraîne, et le cri plaintif, presque enfantin, des jeunes chevreaux noirs et blancs que les bouchers emportent sous leurs bras, j'essayai de trouver un peu de repos pour mon oreille et pour mes yeux dans un endroit relativement paisible, le long du vieux rempart, vers les prés, où la permission de M. le Maire avait, selon l'immémorial usage, parqué les saltimbanques et les bohémiens.

Une demi-douzaine d'industries errantes : dentistes, débitants d'onguent souverain, somnambules, faiseurs de tours et montreurs de veaux phénomènes, chacun avec sa baraque peinturlurée, son enseigne voyante en façade, et, derrière, entre le cul de la voiture dételée et le rempart, une marmite en train de bouillir sur un trépied de cailloux, à la surveillance de quelque gamine effrontée déjà sous ses cheveux non peignés, d'un grand chien maigre, et d'un petit âne pelé qui tond l'herbe.

Midi sonnait, et les six parades, banque et contre-banque, menaient leur tapage. Mais le caprice du public paysan les dédaignait toutes, sauf une, où tenant de la main droite un cornet à pistons dans lequel il soufflait, l'allumeur, en costume d'Inca, fouettait de la gauche à grands coups de baguette un tableau avec cette inscription : « *50 francs en argent et en or pour celui qui tombera l'Indomptée !* »

À l'intérieur, au milieu d'un cirque à ciel ouvert, inondé de soleil et dont le sable poudroie et flambe, droite sur ses pieds chaussés de

cothurnes écarlates, croisant ses bras nus sur son maillot sans ornements ni paillettes, blonde et le teint brûlé, taillée en statue, et pareille à quelque Cérès rustique, impassible, une femme attendait.

Elle attendait son dompteur, l'Indomptée !

Et le dompteur ne venait pas.

Trois ou quatre gars hardis, jetant bas la veste, étaient bien descendus dans l'arène ; et, après avoir touché au caleçon symbolique suspendu, en guise de défi, le long d'un poteau, à côté de la bourse qui laisse reluire à travers ses mailles deux louis d'or et deux écus, avaient voulu se mesurer. Mais, l'Indomptée, d'un tour de mains et d'un tour de reins les avait tous, l'un après l'autre, couchés à plat dans la poussière.

Maintenant personne n'osait plus. Voyant languir la séance, les gens, pressés autour des cordes, murmuraient.

Tout à coup des plumets rouges apparurent. Un artilleur fendit la foule. Il déposa entre les mains d'un camarade son shako, son sabre, sa tunique, et se présenta, torse nu. Au relief de ses

muscles, et surtout à son air têtu et déterminé, on comprit que cette fois la lutte s'annonçait sérieuse.

Les cinquante francs, cet artilleur voulait les gagner ! et Dieu seul pourrait dire, ou le Diable, à quels rêves militairement caressés, à quelles félicités de cabaret douteux et de barrière, le soldat destinait une si forte somme.

Brusquement, sans galanterie – sa galanterie était ailleurs – l'artilleur saisit d'abord aux bras, puis aux hanches, l'Indomptée qui, s'étonnant et les sourcils froncés, laissa apparaître sur ses traits admirablement réguliers la calme fureur des Méduses classiques.

Elle riposta cependant, pétrissant de ses belles mains les membres velus de l'artilleur, tentant même de l'enlever par surprise d'un subit coup de tête en tierce, exact et combiné, mais qui, malheureusement, rata.

Alors elle changea de méthode : onduleuse et souple, et répondant au brutal assaut par des prises enveloppantes qui ressemblaient à des caresses ! L'artilleur distrait perdait visiblement

de son sang-froid et de sa verve, et le combat, si rudemment commencé, tournait au divertissement bucolique. Un moment elle roula par terre entraînant avec elle l'artilleur.

Et les amateurs se disaient :

– « Ah ! la mâtine, elle l'amuse ! »

Elle devait l'amuser, en effet ; car l'artilleur, se relevant avec des airs d'Hercule penaud, respira, souffla, et se passa la main sur le front et les yeux comme pour chasser des pensées troublantes.

– « Hardi Gros-Pierre, il y a cinquante francs », lui criait le camarade dans ses deux mains en porte-voix.

L'artilleur regarda la bourse, et, soudain, il se retrouva.

D'une attaque plus furieuse, sournois, le front baissé, l'artilleur fit pivoter la forte fille, et, l'enserrant à la ceinture, arracha de terre ce grand corps magnifique et lourd comme un bloc de marbre.

– « Zou ! zou ! bravo l'artilleur ! »

Tout le monde la croyait perdue.

Mais il était écrit que ce jour-là, pas plus que les autres jours, personne ne dompterait l'Indomptée... Oh ! je vis très bien son manège : loin d'essayer une résistance inutile, elle se laissa enlever tout doucement ; et, la tête renversée sur l'épaule de son implacable ennemi dont ses cheveux frôlaient la joue, elle lui murmura je ne sais quels mots, quelles promesses à l'oreille. L'artilleur desserra les doigts, l'Indomptée soudain reprit pied.

Serré à la nuque, culbuté, l'artilleur tomba tout d'une pièce, les bras en croix, les épaules touchant le sable.

Mais il souriait, l'artilleur ! Et, qu'on pense ce que l'on voudra de la vertu de l'Indomptée, jamais si triomphant sourire n'éclaira les lèvres d'un vaincu.

Printemps

Il est donc de retour, le printemps, ce seul Dieu que l'humanité fête encore ! Non plus le printemps douteux, en manteau persillé de givre, qui, montrant par instant le bout de son nez, puis disparaissant aussitôt, semblait jouer à cache-cache derrière les buissons dépouillés, mais bien un printemps véritable, revêtu pour la circonstance d'une belle robe couleur de pelouse piquée d'innombrables fleurettes jaunes, blanches, rouges et bleues, aussi délicieusement criardes que celles dont s'étoilent les prés.

Le pissenlit – primevère incomprise que sut comprendre le grand peintre Millet – a déjà ouvert sa cocarde d'or dans les gazons, au milieu desquels, quand la brise passe, des brins luisent ; un enivrant parfum de verdure nouvelle remplace, au long du petit sentier, l'odeur tristement automnale des feuilles mortes et de

bois mouillé ; des insectes cuirassés d'acier commencent leur ronde sur l'eau des mares ; des pépiements confus courent à travers les branches, qui bientôt éclateront en chansons ; et bientôt aussi, sous les tonnelles claires encore avec leurs vrilles de houblon et de vigne vierge qui laissent voir des découpures de ciel bleu, bientôt les amants ivres d'idéal et de vin clairet, et peu jaloux d'ailleurs de la richesse des rimes, pourront se répéter l'odelette du bon vieux Gustave Mathieu :

Couronné de frais lilas,
De blanche aubépine,
Le printemps, à petit pas,
Descend la colline...

Oui ! à petits pas, sans se presser. Mais enfin il l'a descendue. Si bien qu'un matin, à l'heure où les boutiques s'ouvrent, il a fait son entrée dans Paris.

Par où est-il venu ? Je l'ignore. Peut-être a-t-il

suivi la Seine, bourgeoisement, et filé sous le viaduc d'Auteuil par le premier bateau-mouche. Peut-être a-t-il pris le tramway, passant devant le nez des douaniers entre les fortifications où, avec l'espoir de soleils plus doux, des vagabonds dorment dans l'herbe.

Personne, certes, ne l'a vu ; mais partout, depuis quelque temps, se fait deviner sa présence.

Je m'étais égaré l'autre jour, car si le printemps porte à l'amour, il ne décourage pas de la flânerie, derrière l'église Saint-François-Xavier, dans le quartier des Invalides.

Une découverte m'attendait : à Paris, en s'y prenant bien, on peut toujours faire des découvertes ! Un vaste enclos qu'entoure un mur bas surmonté d'une palissade avec cette étonnante enseigne :

GRANDE VACHERIE CHAMPÊTRE

du puits artésien

que complète cette non moins étonnante

indication en grandes lettres :

ON TRAIT DANS L'HERBAGE

Et c'est un herbage, en effet. Le gazon pousse dru. Sonnailles au cou des vaches paissent. Leurs bouses, des bouses authentiques, s'étalent énormes, çà et là. Sans la silhouette ajourée du puits, – Tour Eiffel minuscule ! – sans quelques cheminées d'usine, dépassant la ligne des toits et qu'il est d'ailleurs facile de supprimer par la pensée, on pourrait se croire en Normandie. Que dis-je, s'y croire ? Mais on y est ! Voici justement l'herbagère qui arrive de son pas paysan, un seau de bois dans chaque main...

Un grand vacarme, cris et bruits d'ailes, vient m'arracher à cette contemplation bucolique.

Il y avait là, derrière moi, cinquante, cent, deux cents moineaux en train de s'ébattre sur la façade d'une maison inhabitée.

Des moineaux partout, à l'appui rouillé des fenêtres, le long des étroites corniches qu'un peu

de mousse verdissait, et jusque là-haut dans les gouttières.

On les sentait chez eux, pleins d'insolence, sans la crainte que personne vint les déranger. Car jamais, depuis des années, les persiennes ne se sont ouvertes ; jamais il n'apparaît une servante pour secouer ses tapis, une femme pour arroser son pot de fleurs.

La maison est aux moineaux ! les moineaux le savent et abusent. Ils se querellent, se poursuivent et, des quatre coins de l'horizon, attirés par le bruit et soudain visibles sur le ciel comme des étoiles noires qui viendraient d'éclore, arrivent sans cesse d'autres moineaux.

En habit gris, casqués de noir et le col superbement rehaussé d'un éclatant gorgeron rouge, les mâles guettent les femelles qui, s'aidant du bec et de la queue, accrochées aux moindres aspérités, cramponnées aux plus inaccessibles endroits, jouent la coquetterie, font des grâces.

De temps en temps, du groupe des mâles, un des plus hardis se détache. Les ailes frémissantes

et se soutenant non sans peine à hauteur de la cruelle toujours immobile, il insiste, parle, supplie. L'autre fait semblant de céder, quitte l'asile, puis revient. L'infortuné quémandeur d'amour se décourage, et regagne la troupe, aussitôt remplacé.

Un dernier enfin, plus heureux, triomphe. Le couple part, la troupe suit. Et tous s'en vont, par delà l'herbage, s'abattre en tourbillon dans un jardin de couvent aux vieux murs crétés d'herbes folles, aux grands ormeaux festonnés de lierre, où – je l'aperçois à travers la grille – un jeune prêtre qui lisait ferme son livre, et, troublé, regarde.

Le printemps, chargé d'affaires de l'amour, me réservait le spectacle d'une autre idylle.

L'herbagère ayant trait ses vaches et les moineaux ayant filé, ma présence désormais sans prétexte risquait fort d'être remarquée.

Je quittai donc la rue qu'embellit l'herbage et allai m'asseoir, solitaire, sur un banc du boulevard voisin. On le peut, sans déroger ni se compromettre, dans ces quartiers paisibles peuplés de promeneurs âgés : officiers en retraite,

petits employés et petits rentiers.

Un jardinier passa, avec le sarrau professionnel, et les sabots noircis du terreau encore frais de ses plates-bandes ou de ses serres.

Il portait sur la tête, ainsi qu'un pâtissier porterait sa tourte, une corbeille d'azalées ; et les fleurs, au rythme de la marche, au souffle d'un vent léger qui se levait se balançaient lentement, doucement, comme endormies.

Tout à coup le jardinier heurta du pied contre un caillou et trébucha. Que voulez-vous ? le printemps sans doute lui donnait aussi des distractions à cet homme ! Il trébucha et la corbeille, savamment maintenue en équilibre, ne se renversa point ! Mais un brin fragile fut détaché par la secousse et tombant le long du trottoir dans le sable, il brillait de loin comme un chiffon rose.

J'aurais pu le ramasser ; je me décidai à n'en rien faire, curieux de savoir ce qu'allaient devenir sur un boulevard, en plein Paris, ces fleurs tombées. Il y a comme cela des jours ou il est doux de se donner pour soi tout seul de

paresseuses comédies.

Mes fleurs n'attendirent pas longtemps.

De l'autre côté de la chaussée, deux témoins, un garçonnet de quinze ans, une fillette de quatorze, avaient assisté à la chose : lui, sans doute apprenti typographe, car il était tout de bleu vêtu avec un peu de noir aux manches ; elle, fleuriste ou brunisseuse, car d'impalpables paillons d'or frémissaient et luisaient dans le blond ardent de ses cheveux. Voyant que je ne bougeais pas, ils approchèrent. Le garçon se baissa en me guettant du coin de l'œil comme s'il eut craint de ma part quelque tardive revendication. Mon attitude volontairement indifférente et distraite le rassura. Il ramassa la fleur, souffla dessus pour faire envoler les quelques grains de poussière qui en souillaient la soie fripée et les offrit en disant :

– « Les veux-tu, Lalie ? »

Lalie répondit :

– « Je les mettrai dans l'eau ; c'est des fleurs riches, par malheur elles ne durent pas... »

Puis, la fillette regardant les fleurs, le garçon regardant la fillette, tous les deux s'émerveillant, ils disparurent au détour de la première rue.

C'était la rentrée de six heures. Les ateliers, les magasins de l'autre côté de l'eau désertés, ramenaient à travers les ponts dans ces quartiers relativement suburbains, des escadrons de jeunes ouvrières.

Or, tandis que la brise apportait de Meudon, de Sèvres, par dessus les champs et les bois, mille tentations printanières ; et que le ciel, rouge sur Grenelle, colorait d'un reflet féerique la cime des arbres et l'angle des toits ; tout ému de l'idylle entrevue, si ingénument faubourienne, d'un naturalisme si délicat, et digne d'inspirer la muse de Coppée, je me pris à envier ces deux enfants qui, selon les préceptes de la sagesse païenne, avaient su cueillir l'amour qui passe, la fleur qui s'offre. Et je songeai, avec un sentiment de regret mélancolique, aux heureux jours de la jeunesse où j'eusse ramassé le brin d'azalée et l'eusse offert – oh ! sans choisir – à la première rencontrée de celles qui passent, petits trottins ou

cigarières, ayant sous leur étroit corsage assez de cœur pour aimer huit jours, et qui, joyeuses d'épargner, en vue d'une partie dans les bois dimanche, chaque soir six sous d'omnibus, montent à pied, d'un pied bien chaussé, vers les hauteurs de Montparnasse et de Plaisance.

Lettre trouvée

Les gens trottaient plus gais ; un rayon éclairait le regard des filles, et leurs narines minces et roses avaient d'aimables petits frissons comme si, par dessus les fortifications, la ceinture des bois qui regarde du haut des collines envoyait jusque dans Paris un parfum de bourgeons naissants et de violettes en train d'éclore.

Tout ragaillardi pour ma part et désireux de rendre au printemps ses avances, je m'étais assis à la terrasse d'un café, terrasse d'ailleurs abritée, formant en arrière du trottoir une manière de véranda avec deux énormes fusains en pot dont les feuilles lavées dès le matin par un astucieux limonadier donnaient vraiment l'illusion du renouveau et de la verdure.

Je me trouvais dans cet heureux équilibre d'âme qui, à propos d'un rien entrevu, procure des joies infinies et vous intéresse à ce monsieur

inconnu, là bas, à la feuille que le vent emporte, à l'apparition du moineau qui, entre deux roulements de voiture, se détache d'une corniche et s'abat, brusque, sur la chaussée.

Les moineaux surtout m'intéressaient.

Mis en appétit par le soleil, croyant au printemps eux aussi et fort étonnés de ne rien trouver ou pas grand chose, ils grattaient le pavé furieusement, bruyants, ébouriffés, et jetant au ciel, ailes et becs ouverts, des protestations indignées.

Le ciel les entendit. Un patronnet passa jeune, candide comme un lys, et portant par dessus sa toque, en équilibre, une manne d'osier où fumaient des petits-fours.

Il marchait les mains dans les poches, car un patronnet se jugerait déshonoré si, portant sa manne en équilibre, il ne marchait pas les mains dans les poches ; et il allait pensif, indifférent au bruit des foules, car tous les patronnets sont pensifs depuis que de récents événements ont donné à leur corporation une place importante dans l'État.

Un chien le heurte, la manne tombe, le patronnet objurgue le chien. Puis il ramasse ses petits fours, souffle dessus pour faire s'envoler le sable, et, tout remis en ordre, la manne rechargée, il part, grave et plongé de plus en plus dans ses réflexions politiques.

Un des petits-fours était resté sur le trottoir, brisé en trop de fragments pour que sa reconstitution fût possible. Quelle aubaine ! quelle bombance ! Comme les héros autour de Troie, vingt, trente moineaux soudain assemblés, se livrent de grandes batailles autour de cette croûte aux tons roux, et fuient l'un après l'autre, fiers et portant au bec une miette légère, couleur d'or.

La place nette et les moineaux disparus, je me mis à regarder les voitures.

Une venait assez lentement, la rue à cet endroit montant un peu ; et, par la portière de gauche, s'envolaient en tourbillon blanc des morceaux de papier déchirés menu.

Quelqu'un évidemment occupait les loisirs d'une locomotion matinale à dépouiller ainsi son

courrier, réservant les pièces d'importance et jetant au vent d'une main distraite les lettres qu'on ne garde point. Que de serments et de secrets, que d'angoisses et d'espérances s'entassent, comme dans les bois la feuille morte, pour faire l'humus parisien !

Tout à coup – ceci est long à raconter, mais dut se passer en moins d'un quart de minute – tout à coup je vis s'échapper de la portière non plus de voltigeants petits papiers, mais une lettre tout entière, froissée, tassée, roulée en boule.

Au même moment la tête du voyageur apparut : un lorgnon, un cigare et des moustaches noires. Regrettait-il un moment d'injuste impatience ? Voulait-il arrêter, retrouver sa lettre ? Mais le cheval entre temps filait toujours ; le voyageur réfléchit sans doute aux idées que suggérerait à son cocher la puérilité d'une telle action, et, après avoir ébauché un geste hésitant, il se renforça dans sa voiture.

La boule allait, venait, poussée par le courant d'air, et je me la figurais roulant à l'égout, ou piquée au bout du croc d'un chiffonnier.

Quelqu'un l'aperçoit et la ramasse : un de ces trottins d'atelier qui parcourent la capitale, traînant à leur bras des cartons aussi hauts que des tambourins.

Tout au plus seize ans, mais la joue palotte et des yeux déjà renseignés, moins une fillette, en somme, qu'une miniature de femme.

Elle la ramasse, elle la lit, elle sourit. Puis elle regarde le café, consulte son porte-monnaie, et finalement vient s'asseoir à une table, la seule libre, près de celle que j'occupais.

Tout en tenant un journal, j'observais. Qu'allait faire cette gamine ? En quoi une lettre trouvée par hasard lui importait-elle ? Pourquoi, en même temps qu'une bavaroise et qu'une brioche, demandait-elle de quoi écrire et toute rouge, tout émue, se mettait-elle à la recopier ?

D'un autre côté comment savoir, et de quel droit l'interroger ?

J'essayai de me consoler par le raisonnement. Ne coudoie-t-on pas à chaque minute des mystères dont nous ne pénétrerons jamais le

secret !

Il faut croire que le hasard me voulait du bien ce jour-là.

À un mot sans doute difficile, la petite femme était restée hésitante, la plume en l'air. Elle consulta le plafond, mais le plafond ne lui répondit rien quoique peint à fresques. Alors elle me regarda, et, rassurée j'imagine par la pointe grisonnante de ma barbe :

– « Monsieur, me dit-elle, monsieur...

– Mademoiselle...

– Excusez-moi, monsieur, mais peut-être pourriez-vous m'expliquer ce mot que je ne comprends pas. »

Elle me tendait la lettre d'une main, et posait de l'autre son index sur le mot qui la rendait perplexe.

Feignant de chercher, je pris le temps de parcourir la lettre avant de répondre. Le papier, d'une exquise nuance éteinte, sentait bon. Dans le coin, un chiffre discret semblait indiquer la grande dame. Quant au contenu : l'éternelle lettre

des fins d'amour, à la fois suppliante et irritée, des reproches et des serments, des souvenirs rappelés et des injures ; mais le tout point banal, touchant, d'une belle flamme passionnée.

Le mot en question était « nuitamment » – « car vous m'avez nuitamment et lâchement abandonnée ! »

J'expliquai donc ce que le mot nuitamment signifiait.

– « Alors, monsieur, nuitamment signifie pendant la nuit ? Je me disais bien qu'il me faudrait changer cela. Ce n'est pas la nuit, hélas ! que Jacques m'a abandonnée, mais en plein jour, dans une partie à Nogent. Et pourquoi, s'il vous plaît ? pour rien du tout, à peine une scène ! »

La glace était rompue, les confidences commençaient.

– « Pardon ! mais à mon tour pourrais-je savoir, mademoiselle, pourquoi vous recopiez ainsi avec tant de soins et tant d'âme cette lettre qu'un passant a jetée et que je vous ai vue ramasser.

– Vous m'avez donc vue, fit-elle en rougissant, dans ce cas je vais vous raconter... C'est bien simple !

Depuis que nous nous sommes fâchés, l'automne dernier, avec Jacques, je voulais toujours lui écrire et j'ai passé un triste hiver. J'avais des idées plein la tête, des idées superbes, monsieur, qui me faisaient pleurer la nuit toute seule. Mais le matin, bernique ! quand je prenais la plume, rien ne coulait sur le papier.

J'ai cherché dans le Secrétaire des parfaits amants, je n'ai rien trouvé qui m'allât. On m'a conseillé un écrivain public : il m'a fait payer trente sous, ne m'a donné rien de bon... et ce que son échoppe sentait le tabac !

Quelque chose, tout à l'heure, m'a dit de ramasser ce papier qui roulait : et jugez, monsieur, de ma joie, en voyant que c'était une lettre et que cette lettre semblait tombée du ciel exprès pour moi. Car c'est tout à fait ça, Monsieur ! vous ne pouvez pas vous figurer comme c'est ça : « Vous m'avez nuitamment et lâchement abandonnée. » Il n'y a que nuitamment

qui me gêne. Au lieu de nuitamment je vais mettre : à la clarté du jour. C'est même plus gentil : « À la clarté du jour, lâchement, tu m'as abandonnée ! » Parce que, voyez-vous, moi je tutoyais Jacques. Et maintenant, monsieur, je vous remercie encore une fois. »

Consolée déjà, déjà joyeuse à l'idée de la réconciliation, elle acheva sa lettre, et mit sur l'enveloppe l'adresse de Jacques, en belle ronde.

Moi, je regardais la fille, et songeais aux moineaux, me disant qu'en fin de compte tout s'arrange, et que la question sociale serait encore bien autrement aigre qu'elle n'est, si une vague providence du haut d'un Empyrée que j'ignore, ne s'amusait pas de temps en temps à rendre les humbles heureux avec les miettes du festin des riches.

Une vie perdue

– « À cause d'une paire de bottines ?

– Oui ! me répondit Pachoquin, à cause d'une paire de bottines... » Et, le regard douloureux et vague, il ajouta :

– « Je n'étais pas né pour la solitude ! Comme tant d'autres j'aurais pu, à défaut du réel mariage, m'acoquiner heureusement dans une de ces liaisons condamnables et passagères qu'en fin de compte tout le monde absout, et qui durent, bénies du ciel, alors que le vent des séparations et des divorces disperse par les airs des vols de contrats lacérés ; j'aurais pu vivre heureux, avoir une maîtresse, et connaître cette ineffable joie de se dire le soir, en ouvrant sa porte, qu'endormie quelqu'un vous attend... Hélas ! le Destin n'a pas voulu. Le Destin ? Non, mais un concierge qui « faisait le vieux et le neuf » et qui, du fond de sa loge étroite empestant le cuir et la poix résine,

causa un jour sans le savoir l'éternel regret de ma vie.

– Conte m'en l'histoire, Pachoquin.

– Eh bien, fit Pachoquin, écoute l'histoire !

La première fois que je les rencontrai, ces bottines, ce ne fut pas précisément des idées de vertu qu'elles m'inspirèrent.

Coquettes et haut plantées sur leurs grands talons, – on n'avait encore inventé, pour le désespoir des gens de goût, ni l'horrible talon plat anglais, ni même la guêtre en cachemire havane ou gris-perle qui masculinise déplorablement tant de délicates chevilles, – elles battaient le bitume d'un air provoquant ; un petit gland d'argent à la mode d'alors dansait en mesure sur le cou-de-pied ; le bord s'ourlait d'une mince fourrure en duvet de cygne puis, au-delà de la fourrure, un coin de soie rose, un bout de jambe.

Il neigeait un peu ce soir-la. Temps à souhait pour regarder passer des bottines. L'amoureux n'est pas aveugle comme les jours de vent ! et, les jupes se retroussant presque aussi haut que les

jours de pluie, il n'a cependant pas la douleur de voir sur un bas aimable et bien tiré se poser sans pitié des mouches de boue.

Je suivis donc les bottines, on causa. Et nous voilà bras dessus bras dessous par les rues : moi comptant bien leur rester fidèle jusqu'au jour, et même un peu plus tard, à ces bottines ; elles, babillant de choses vagues, plaisirs, courses et soupers fins, se mirant dans les vitrines resplendissantes, et s'arrêtant, avec des airs rêveurs qui me faisaient trembler devant les boutiques d'orfèvres où, comparables aux flots splendides de la mer quand le soleil se couche, les perles, les rubis, les topazes et les chrysocales ruisselaient et roulaient sous les feux du gaz.

Tout à coup, c'était vers les hauteurs de Brébant qui s'appelait Vachette à l'époque, j'entends quelque chose craquer. Ma bien-aimée fait un faux pas, pousse un cri, éclate de rire : son talon gauche venait de sauter, cassé net au ras de la semelle. Je le ramassai pieusement. Il était évidé, fluet et si léger, qu'on eut dit un bouchon à champagne.

– « Ça vous joue toujours ces tours-là, les talons de bois ! » soupiraient les bottines maintenant boiteuses mais charmantes comme mademoiselle de La Vallière ; et c'était plaisir de voir sous la robe et le jupon brodé, paraître tour à tour, repoussant satin et mousseline, une bottine parisienne bruyante à merveille, puis une pauvre petite bottine bien modeste, qui se montrait peu, marchait à petit bruit, et dont la seule vue faisait rêver bonheurs cachés et vertus paisibles.

Il y avait certainement quelque chose d'extraordinaire dans ces bottines, car, à peine eurent-elles perdu le talon, que leur propriétaire me parut avoir changé d'âme comme d'allure.

Non seulement elle ne marchait plus de son air superbe et cavalier, et s'appuyait au contraire sur mon bras chastement et câlinement, comme une pensionnaire ou comme une cousine ; mais encore elle ne riait plus guère et parlait presque gravement.

Les douces choses j'entendis ce soir-là que depuis longtemps je n'avais pas entendues. Au diable les truffes et les joailliers, les théâtres, les

bals, les costumiers et la bisque ! Il s'agissait vraiment de cela ? On en était à mille lieues...

Et qui parlait ainsi ? La bottine sans talon, j'en suis sûr, la chère bottine bourgeoise.

De temps en temps, un petit coup sec sonnait sur le trottoir, accompagné d'un mauvais rire... C'était la grande bottine, la Parisienne, l'ennemie, qui essayait de se mêler au dialogue. Mais elle se taisait bien vite et l'autre, effarouchée d'abord, recommençait son affectueux et tendre bavardage.

Pendant un intervalle de silence, ayant regardé la folle et charmante personne qui se serrait à mon bras, je m'aperçus, le croiriez-vous ? qu'elle avait des roses aux joues, et que sur ses yeux bleus ses paupières palpitaient, baissées.

Moi, j'étais ému à en pleurer.

Pour la fin du roman, voici : c'est aussi simple, hélas ! que dans tous les romans du monde.

Notre soirée se passa en beaux projets. Le matin je dus partir de bonne heure... j'avais des

sommes importantes à toucher, et nous voulions, le jour même, aller quelque part dans les environs de Paris, du côté où sont les bois, louer pour y finir nos jours un jardin et une maisonnette.

– « Laisse le talon sur la table ! » soupira-t-elle sans ouvrir les yeux, quand je vins, le cœur gros d'amour, baiser au front sa tête mignonne sur l'oreiller, dans un adorable fouillis de cheveux d'or et de dentelles.

J'aurais dû l'emporter, ce talon de malheur ; j'aurais dû le brûler, le jeter à la Seine ! Mais je n'y songeai pas, je le laissai sur la table, comme on avait dit, sans remarquer combien la petite bottine bourgeoise avait l'air triste, ni quelle attitude d'orgueil insultant prenait l'autre en voyant ma sottise.

Au bout de quelques heures, je revenais. Tout était préparé, nous n'avions plus qu'à partir. Cependant au milieu de ma joie, je sentais comme un pressentiment funeste.

Et sais-tu qui je rencontrai au bas de l'escalier, sur le pas de la porte ? Elle ! la bien-aimée, qui, ses chères promesses oubliées, partait sans

m’attendre et ne me reconnut même pas.

– Mais la chaumière, mademoiselle, mais l’existence à deux, la maisonnette dans les bois ?...

On ne daigna pas me répondre.

Alors, comme elle tournait la rue, alors, sous sa jupe un peu relevée, j’aperçus, – découverte qui soudainement, m’expliqua tout, – les maudites bottines ensorcelées à qui, pendant ma courte absence, le mari de la concierge avait remis le talon.

Et voilà, conclut Pachoquin redevenu mélancolique, comment, le cœur rempli d’amour, à la fleur de mes ans, de l’illusion et de l’espérance, il m’arriva, la faute d’une paire de bottines, cet irréparable malheur de ne pas me mettre en ménage !

L’habit noir

Rien de charmant comme une promenade au Luxembourg, entre trois et quatre, par une de ces après-midi quasi printanières qu’octroie parfois aux Parisiens la clémence d’une fin de février.

Des plates-bandes bouleversées monte une bonne odeur de racines et de terre qui fait rêver aux profonds sous-bois ; le gazon se hâte de pousser ; les bourgeons luisent vernissés au bout des branches qu’alourdit la sève ; là bas où fut la Pépinière les abeilles du bon M. Hamet, les abeilles ragaillardies, se hasardent, ailes frémissantes, dans un chaud rayon, jusqu’au carré de thym odorant qui sert de parc à leur Chambord en paille ; les moineaux piaillent, les ramiers roucoulent, les merles sifflent à l’amour ; et dans les bassins, les petits lacs, autour des jets d’eau surexcités, à côté des cygnes toujours graves, une escadre de canards mandarins, le bec sous l’eau,

pattes en l'air, montrent au soleil avec une frétillante impudence leur derrière couleur d'arc-en-ciel.

Partout des frissons, des murmures. Bêtes et plantes, chacune dans sa langue, chantent l'hymne de la vie nouvelle. Quant aux hommes – je parle de ceux qui sont encore assez jeunes pour regretter de ne l'être qu'à moitié – ils se consolent en cherchant l'illusion du souvenir à travers ces allées rajeunies, où pas un arbre d'il y a vingt ans n'est resté.

C'est à cet exercice mélancoliquement illusoire que je me livrais l'autre jour en compagnie de Florimon et de Martial. Florimon, un poète illustre déjà, bien qu'il ait à peine achevé de défriser sa quarantaine ; Martial qui aurait pu être poète comme un autre, mais qui a préféré devenir simplement homme d'État par paresse et modestie.

Florimon et Martial devant, moi derrière, nous allions ainsi, eux lorgnant les fillettes comme jadis et devisant de leurs beaux jours de travail et de pauvreté joyeuse, moi plus volontiers attardé à

quelqu'une des minuscules observations qu'un jardin peut fournir à la flânerie : voyage d'une feuille morte sur l'eau, ton d'une mousse s'étalant sous les flancs verdis d'un balustre.

De tout temps, au milieu de l'égoïsme universel, Florimon et Martial avaient vécu comme frères, mettant en commun l'espérance, puis la fortune. Sur leur amitié, comparable à un ciel uni, jamais le plus léger nuage. Aussi ne me trouvai-je pas médiocrement étonné, au milieu d'une conversation jusque-là très affectueuse, de voir soudain Martial prendre Florimon au collet et de l'entendre s'écrier :

– « Je te tiens donc après quinze ans ? Ainsi c'était toi, misérable ! »

J'allais les séparer ; mais déjà ils s'étaient mis à rire, et, de tout cœur, se tendaient la main.

Quand je fus près d'eux, Martial me dit :

– « Te rappelles-tu ma noyade à Nogent ?

– Oui ! quelque temps avant la guerre. Nous allions en bande, suivant la berge. Tout à coup on se demande : Où est passé Martial ? Plus de

Martial ! Des cris nous font rebrousser chemin. Nous voyons des gens qui courent, s'attroupent, et Martial ruisselant d'eau, mais repêché à point par la gaffe d'un coupeur de joncs... Il fallut une bonne heure pour t'égoutter, couché sur une pente qu'émaillaient des myosotis. D'énergiques frictions te ranimèrent. Seulement tu ne voulus rien dire et personne ne sut jamais si ton bain était le résultat d'un suicide ou d'un accident.

– D'un suicide, je l'avoue.

– Et c'est Florimon qui fut cause... ?

– Oh ! sans le vouloir, s'écria Florimon et pour peu que Martial veuille me permettre de compléter la confidence, tu verras que si, à cause de moi, cet excellent ami voulut, dans la candeur de son jeune âge, chercher la mort sous les flots de la Marne, je ne fus en ceci que l'instrument de la fatalité. »

On prit place sur des chaises à un endroit solitaire et vert d'où s'entend pleurer la fontaine, et voici ce que Florimon raconta :

– « C'était en 1868, pendant les vacances.

J'avais un peu moins de vingt ans. Deux bonheurs remplissaient ma vie : j'aimais Clorinde...

– Ah ! oui, Clorinde ?

– N'interromps pas... J'aimais Clorinde et j'achevais un acte en vers. Clorinde m'aimait, et cela ponctuellement tant que les vacances durèrent. Par malheur, les vacances ne durent pas toujours ; novembre vint, mois fatal où, suivant les coutumes admises sur la rive gauche, la rentrée des écoles rend leurs amants aux Musettes momentanément abandonnées, et relève les poètes d'un fatigant mais agréable intérim.

En effet, la rumeur publique m'apprit bientôt que Clorinde me trompait, était-ce me tromper ? avec un étudiant en droit qui, paraît-il avait d'ailleurs été quelque peu mon prédécesseur.

Je rompis, sans explications. Clorinde ne m'en offrit point et se vengea noblement par une lettre.

« Monsieur,

« Quand on a vécu, liés corps et âme, près de

douze semaines durant, on peut se détester, mais la haine n'exclut pas l'estime. Vous avez laissé dans la commode, en partant, un habit noir (pantalon et gilet), plus le manuscrit d'un drame en vers. J'ai brossé l'habit avec soin et l'ai remis à sa place, après l'avoir enveloppé de papier soie ; quant au drame, je l'ai déposé chez la concierge de l'Odéon, une femme très aimable, qui aime causer, et qui m'a promis de s'intéresser à vous.

« Votre ancienne amie,

COLINETTE ».

« P.-S. – Vous remarquerez que je ne m'appelle plus Clorinde. C'est une idée de mon époux qui veut que je fasse disparaître les dernières traces de mon passé. »

Je m'étais, depuis la rupture, réfugié à Chaville où je me passais fort bien d'habit noir. Je ne répondis donc pas à Clorinde. Seulement, en manière de précaution, j'écrivis au directeur de l'Odéon pour lui faire connaître ma nouvelle

adresse. Puis j'essayai de trouver un peu de repos et d'oubli, aux bords solitaires des étangs, dans la paix sublime des grands bois.

Un jour – tout arrive en ce monde ! – un jour, revenant de pêcher aux grenouilles, je rencontre le facteur rural qui me remet un pli dont le timbre : *Second Théâtre-Français* m'éblouit d'abord comme s'il eût été imprimé en lettres phosphorescentes. M. de la Rounat, après lecture de ma pièce, m'accablait des compliments les plus flatteurs, et tout en signalant un peu d'inexpérience, tout en déclarant ne pouvoir me jouer pour cette fois, m'engageait à persévérer néanmoins, et finalement m'accordait « mes entrées ».

Mes entrées ! J'avais mes entrées à l'Odéon. Un cabaret était là près, sur la lisière du bois. J'y poussai mon facteur, par force. Le brave homme riait, trinquait et ne comprenait rien à cet excès de joie.

Quelque temps après, nouvelle missive. Ainsi, car le fait est historique, se passaient les choses en ces temps anciens. Cette fois, M. de la Rounat

avait réfléchi. Décidément la chose irait moyennant quelques coupures. Bref ! ma pièce passait immédiatement, et j'étais convoqué, le lendemain mardi, à une heure, dans le petit foyer, pour lire aux artistes.

« Pour lire aux artistes !... à une heure. »

J'avais juste le temps, si je voulais arriver, de courir à la gare et de prendre au vol le premier train.

Je m'élance : « une seconde pour Paris ! » La machine siffle, et me voilà roulant vers la gloire.

« Pour lire aux artistes, dans le petit foyer... »

Diantre ! dans le petit foyer ? Et j'avais mon costume de coureur de bois : un chapeau vert, des pantalons bleus, une vareuse rouge. C'est ça qui va bien faire dans le petit foyer ? Mais, malheureux, pensais-je, il faut, pour lire aux artistes, dans le petit foyer surtout, un habit noir, la cravate blanche. Faute d'habit noir, il me semblait que la concierge m'empêcherait de monter et que ma pièce ne serait plus reçue. Un habit noir où prendre un habit noir ? J'aurais

assassiné pour un habit noir. Mon regard hypnotisé cherchait un habit noir partout, et dans la plaine d'Issy, quelques corneilles partant effarées me parurent un vol d'habits noirs.

En touchant au sol parisien, une inspiration me vint, désespérée. Il n'est encore que midi et quart, arrive que plante, j'irai chez Clorinde.

– « Madame Clorinde ?

– Connaissons pas.

– Alors, madame Colinette ?

– Numéro 26, elle est chez elle.

– Bon !

– Mais monsieur...

– Laissez faire, c'est pour mon habit. »

Je bouscule le garçon, je passe, je cogne à la porte ; Clorinde ouvre, en costume plus que léger, mais je me souciais bien du costume. Je me précipite vers la commode ; j'ouvre le tiroir ; merci mon Dieu ! Le pantalon y est, je l'enfile. Le gilet y est, je le passe. L'habit y est, je l'endosse. Me voilà complet, luisant comme un

astre, le tout en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire.

Cependant Clorinde, enrayée, contenait à grand-peine un jeune homme – mon rival sans doute – qui, sa jambe droite hors du lit, brandissant un roman nouveau dont j'avais interrompu la lecture, hurlait : « Qu'est-ce que c'est que ce fou ? » Mais déjà je redégringolais l'escalier, entendant gronder au-dessus de moi un bruit d'explications et de gifles...

Maintenant, conclut Florimon, ce serait à Martial de finir l'histoire.

– Voici ! la fin est simple, reprit Martial ; Pendant que Florimon en habit lisait aux artistes, dans le petit foyer, moi, – car c'était moi le jeune homme de l'alcôve, – j'accablais Clorinde d'amers reproches, puis le cerveau perdu, frénétique et désespéré, j'allais me jeter à la Marne, dans un endroit d'ailleurs peu profond, d'où le coupeur de joncs n'eut pas grand-peine à me retirer. Un mois après, à la première représentation du drame, je me liais d'amitié avec Florimon.

– Sans vous reconnaître ?

– Sans nous reconnaître ! Pendant les deux minutes que dura la scène chez Clorinde, Florimon n'avait vu que son habit ; la colère et la stupéfaction brouillaient mes yeux de myope ; sans compter que les chambres étaient un peu noires rue de l'École-de-Médecine, à notre hôtel d'Albert-le-Grand... Dire pourtant que nous nous en sommes voulu pendant vingt ans, sans le savoir, vivant côte à côte, et qu'il a fallu un mot dit par hasard pour réveiller nos souvenirs, pour éclaircir cette aventure.

– Mais Clorinde ?

– Chut ! la voilà qui passe ; superbe encore et mariée !... Maintenant – tu l'avais remarqué comme moi, Florimon, et j'eus souvent envie de t'en parler, – maintenant je m'explique le singulier sourire qu'elle a toujours, tiens, regarde-la ! quand elle nous rencontre, inséparables.

Le seau de fer-blanc

« Hélas ! soupira Pachoquin, en reprenant, après quinze jours, le récit de ses mésaventures amoureuses, hélas ! si des bottines au talon cassé me firent perdre la maîtresse idéale, un seau en fer blanc, un de ces petits seaux, cerclés de rouge vif et de bleu métallique, dont les enfants se servent pour mouler des pâtés de sable, oui, un seau acheté par moi sur l'éventaire d'un marchand ambulant, fut cause que je manquai l'unique mariage dont j'eus le désir en ma vie.

Écoute ce que je vais te dire, et juge si, cette fois encore, Pachoquin joua de malheur.

Je ne décrirai pas ma fiancée, ayant depuis cette lointaine époque oublié le ton de ses cheveux et la couleur de ses yeux. Je me rappelle seulement qu'elle était charmante, que ses parents, amis des miens, possédaient une maison de rapport à Paris et des vignes en Gascogne, et

que l'union projetée eût comblé les vœux de mon tailleur.

Comme mon âme, à mesure que l'instant fatal approchait, s'emplissait de noire tristesse, et comme, sous prétexte de m'acclimater aux arides joies du ménage, je ne buvais plus, je ne riais plus, je ne chantais plus et n'aimais plus, un ami me voyant dépérir imagina de m'emmener aux champs. – « Voici longtemps que j'ai l'envie de goûter aux cerises de Montmorency, viens à Montmorency avec moi, nous pleurerons à deux ta virginité sur la montagne ! »

Nous arrivâmes à Montmorency, un dimanche. Il n'y restait plus de cerises, mais tout en haut, vers l'Ermitage, on dansait sous les châtaigniers. Un peu de vent soufflait, les cosses s'ouvraient pour laisser pleuvoir les marrons, et les marrons tombés occasionnaient parmi les groupes de danseurs de réjouissantes glissades.

Ce spectacle longuement contemplé, la rencontre au coin d'un petit bois d'un atelier de modistes en partie d'âne, poussant des cris, montrant des bas, et dont nous dûmes ramener

dans le droit chemin les montures récalcitrantes, une promenade au creux d'un vallon vert où un peu d'eau chantait et qui, sentant l'herbe fraîche et les fleurs de haie, nous parut parfumé encore du souvenir de Rousseau, tout cela pourtant avait fini par me mettre le cœur en joie ; de sorte qu'à minuit sonnant, revenus dans l'enclos des châtaigniers aux branches desquels maintenant se balançaient des lanternes multicolores, nous dansions, nous aussi, à la musique d'un horrible orchestre dont heureusement un souffle électrique et chaud, précurseur d'orage, emportait la bonne moitié par dessus les arbres, jusqu'aux étoiles.

Bientôt il tomba de grosses gouttes qui, battant avec un doux bruit le dôme épais des châtaigniers, d'abord firent reluire les feuillages, et puis éteignirent les lanternes. L'orchestre s'était tu, nos danseuses étaient parties ; et nous nous trouvions seuls à l'abri d'un champignon de chaume dont l'éclair, brillant dans le noir par intervalles, découpait le toit rond frangé de longues mousses allumées pour une seconde de myriades de diamants.

Ce champignon était pittoresque, mais l'ondée passait au travers. Il fut donc convenu qu'à la faveur de la première éclaircie on chercherait un autre gîte. Dans le village : auberges et portes fermées ! Un ivrogne attardé nous dit : « À Montmorency, rien à faire ; je vous offrirais bien ma maison, mais ma femme m'en a pris la clef... Le dernier train de Paris est loin... Il vous reste les hôtels d'Enghien... C'est encore le meilleur ; parce que si on ne vous ouvre pas à Enghien, vous aurez toujours la ressource d'achever votre nuit dans un café, à Saint-Gratien, où il y a fête. »

Les hôteliers d'Enghien se montrèrent, comme ceux de Montmorency, sourds à nos prières et même aux furieux coups dont, avec nos talons boueux, nous stigmatisâmes leurs portes inhospitalières. Mais après trois quarts d'heure de marches et de contremarches au bord d'un lac vaguement entrevu et qui, dans l'ombre, semblait immense, nous entendîmes les musiques et nous aperçûmes les lampions d'un groupe de baraques foraines. L'ivrogne avait prophétisé !

Le café chantant chantait encore : – « Entrons

toujours au café chantant ! »

Ô surprise, ô bonheur, doux regard du phare entrevu, amical accueil du port retrouvé : nous connaissions le pianiste ! un musicien de grand talent et de taille minuscule qui, pour avoir le droit d'écrire en toute liberté de formidables symphonies, occupait fructueusement ses loisirs à tenir, moyennant un cachet de cent sous par jour, le piano d'une compagnie de chanteurs courant les foires. Lié par son traité, mieux que cela : esclave de son devoir, il était venu exercer sa fonction de pianiste à Saint-Gratien. Mais comme il se voilait de ses longs cheveux ! comme il se faisait petit, petit ! comme il arrondissait le dos, et comme il plongeait, croyant y disparaître, sur le clavier où ses doigts nerveux éveillaient une tempête de mélodies ! Non pas qu'il rougit de son état, mais il avait été invité, l'année même, chez la Princesse ; la Princesse habitait Saint-Gratien et vous la voyez d'ici pénétrant un soir sous la tente par caprice de grande dame et reconnaissant son virtuose.

Notre arrivée le rassura ; nous lui promîmes de

rester attachés à la troupe en qualité de seigneurs-poètes tant que la fête durerait ; et, palsambleu ! si la princesse se présentait, on se donnerait les airs galants de gentilshommes en caravane.

La fête dura huit jours, mais huit jours supérieurement remplis. Qui donc prétendait que le Roman Comique avait disparu de nos mœurs ? Nous l'avons revécu pendant ces huit jours, le Roman Comique ! Car le Roman Comique est éternel, et si un grand nombre de comédiens se réjouissent, – ô désertion ! – de ressembler à des notaires, on trouvera pendant longtemps encore, derrière la porte Saint-Denis au café de la Chartreuse, lieu de rendez-vous favori des artistes de café-concert, un tas de bons garçons et aussi de jolies filles, prêts tous les soirs, entre cinq et sept, à partir indifféremment pour le Casino du Plessis-Piquet ou l'Alcazar de Brive-la-Gaillarde, et qui ont gardé les joyeuses insouciances des héros et des héroïnes immortalisés par Scarron.

C'est au café de la Chartreuse que s'était recrutée notre troupe, composée, outre le pianiste, de trois dames artistes et deux chanteurs dont un

nègre. Une des dames avait déjà lié son sort au sort du chanteur le moins foncé ; mais les deux autres étaient libres : le pianiste n'étant occupé qu'à se venger de son destin en fourrant sournoisement des accompagnements wagnériens sous les gaudrioles en vogue, et le nègre affectant des attitudes de Don Juan blasé que justifiait, paraît-il, tout un passé de bonnes fortunes en haut lieu. Sans perdre un instant, et personne ne s'en offusqua ! nous nous établîmes, mon ami et moi, les cavaliers-servants des deux isolées.

Métier agréable s'il en fut ! Officiellement admis dans la troupe et traités en frères désormais, on passait le temps aux heures de loisir à courir les bois, à explorer les bords du lac et à manger des gibelottes ; puis le soir, pendant la représentation qui durait ininterrompue de sept heures jusqu'à minuit, tout Saint-Gratien pouvait nous contempler présidant à la recette, et guidant du bout des doigts à travers les bancs et les tables celle des trois dames dont c'était le tour de quêter. Vivement impressionné par la nouveauté du cérémonial, le public paysan ne se faisait pas trop tirer l'oreille, et la monnaie grêlait dans le

seau de fer-blanc, que j'avais eu l'idée d'acheter en guise d'aumonière et qui, comme on va voir, devint la cause de mon malheur.

Tout passe, surtout les bonnes choses : cette existence de paradis ne pouvait pas durer toujours. Nous arrivâmes au bout de la semaine. Le dimanche à minuit la fête s'éteignit sur un feu d'artifice final ; le lendemain les baraques étaient démontées, et nous dûmes songer au départ tandis que les bonnes gens de l'endroit, rassasiés de musique et de chants, reprenaient la pioche et recommençaient, suivant une expression pittoresque de ma bien-aimée, à éborgner les colimaçons de leurs pépinières.

Après un déjeuner que nous offrîmes galamment, ces messieurs et, ces dames procédèrent à l'importante opération du partage. On fit six tas de l'argent recueilli, six ! car le traité d'engagement portait ces mots : « Le pianiste a sa part aux quêtes » ; et, comme un des tas se composait exclusivement de grosse monnaie, dont aucun commerçant du pays n'avait voulu négocier le change, il fut convenu que,

selon l'usage, on tirerait au sort ce lot encombrant. Le lot m'échut, ou du moins il échut à la jeune personne qui m'avait accepté pour son Mentor. Ne voulant pas, disait-elle, crever ses poches, elle mit dans le seau de fer-blanc toute la lourde mitraille, et me le confia en même temps qu'un grand diable de châle rouge dont elle aimait se draper sur l'estrade en prenant des airs andalous.

En proie à cette mélancolie qui précède l'heure des séparations, mélange d'amertume et de douceur pareil au parfum de l'aubépine, nous voulûmes faire à pied la route de Saint-Gratien à Enghien. Les populations nous regardaient passer, et dans les arbres qui bordent le lac – d'aspect si poétique à ce moment du jour avec ses contours indécis et ses îles emperlées de brume légère, – les oiseaux s'arrêtaient de chanter pour admirer notre caravane. Mais peu nous importait l'opinion des oiseaux, encore moins peu celle des hommes ! Paris me semblait loin, très loin, et les conventions sociales n'existaient plus.

Comme il y avait danger de manquer le train,

on me dépêcha en avant afin de prendre les billets. J'arrivai à temps au guichet, et nous ne manquâmes pas le train.

– « Pressons-nous, sapristi !... » Les femmes s'enfournèrent dans un compartiment vide, les hommes se casèrent chacun comme ils purent : on se retrouvera pour les adieux à la gare Saint-Lazare ! j'ouvre une portière, j'entre, je m'assieds, et me voilà en route vers Paris, un châle rouge sur les épaules et serrant précieusement entre mes genoux un seau débordant de monnaie.

Mon voisin de face se met à tousser comme quelqu'un qu'une émotion subite étrangle ; je lève la tête : malédiction ! mon beau-père, mon futur beau-père que j'avais oublié. À côté de lui, ma fiancée. Deux paires d'yeux terrifiés, scandalisés, se promenant alternativement du seau de gros sous au compromettant châle rouge.

Pas un mot d'échangé, nulle explication ! le mariage se rompit de lui-même.

Et ce n'est pas tout, conclut Pachoquin, il y a deux ans, mes concitoyens en peine d'un député

m’ayant offert la candidature, j’ai dû me retirer la veille même des élections, parce qu’une lettre était venue de Paris qui racontait sur mon jeune temps des choses vaguement criminelles. J’aurais peut-être mieux fait de dire simplement l’histoire ?... Mais voilà : le moyen de faire comprendre à des gens de province qu’il est naturel, de la part d’un garçon sensé, de se promener ainsi avec un châle rouge et un seau de fer-blanc plein de gros sous, en wagon de deuxième classe !

Le corbeau

Hier, en ouvrant ma fenêtre, à cette minute argentée qui précède le lever du soleil, j'ai vu un oiseau noir s'abattre sur l'arbre unique qui se dresse là-bas derrière le mur d'un jardin, au milieu d'un fouillis de maisons. Dans le réseau des brindilles nues où bientôt la feuille éclatera, tout seul l'oiseau noir semblait énorme ; et, le reconnaissant, je me suis dit avec un sentiment de joie profonde : – « Enfin, voici mon corbeau revenu ! »

Je ne suis même pas bien sûr de ne pas avoir parlé haut, car une vieille dame qui, à l'étage du dessous, arrosait les fleurs du balcon a relevé la tête, étonnée et me regardant avec l'air de commisération sympathique que les gens vivant de leurs rentes ont pour les poètes et les fous.

Elle ne saurait me comprendre, la vieille dame ! d'ailleurs, habitant trop bas, la vieille

dame ne voit pas le corbeau : le toit l'en empêche ; moi, je plane par dessus les toits.

D'où vient-il ce corbeau ? Fait-il partie de la bande turbulente et braillarde qui dispute aux ramiers du Luxembourg les hauts platanes, réunis par des astragales de lierre, à l'ombre desquels, chère aux amoureux, jaillit et chante la fontaine de Médicis ? Est-il de Saint-Sulpice, dont les tours italiennes, qu'on dirait rêvées par Véronèse, encadrent de grands pans d'azur ? A-t-il son nid à Notre-Dame, parmi la forêt des clochetons, sous l'aile d'un monstre griffu ou dans le bonnet d'un juif de pierre ?

Peu importe ! Mais chaque année, depuis que j'occupe mon logis, à la même époque le même corbeau me rend visite, messager que le printemps envoie, et qui, plus sûrement que les hirondelles annonce l'approche des beaux jours.

Aussitôt que les bourgeons pointent, mon corbeau arrive. Sybarite par goût et friand de primeurs, il trouve une saveur tonique et délicieuse à ces fraîches pousses croquantes, parfumées de miel et de résine, toutes gonflées de

jeune sève ; et ses longues années d'expérience lui ont sans doute appris qu'à Paris la verdure se trouve presque toujours d'une semaine ou deux en avance sur les champs. C'est un philosophe, un solitaire, maître incontesté de son arbre dont il se garde bien de donner l'adresse à personne. Parfois, fatigué de piquer les bourgeons du bec, il rentre le cou, secoue un peu sa robe lustrée, s'immobilise et semble dormir. Mais il ne dort pas, il médite, perdu dans ses rêves de corbeau, et regardant là-bas à l'horizon, par delà un océan de toits qui fument, la belle ceinture de collines où pour lui d'autres bourgeons mûrissent. Puis, de temps en temps, sans quitter la branche que ses pattes serrent, il se soulève, bat des ailes, bruyamment et paresseusement, et pousse, j'imagine à mon intention, un cri d'une rauque douceur qui dit l'absolu de son bien-être. Ainsi fait l'heureux corbeau depuis l'aurore jusqu'à l'heure où le soleil couchant viendra colorer de rouge le ciel entre les pignons et les cheminées. Alors, avec un croassement d'adieu, il s'envole, noir lamé de bleu sur fond d'or, et magnifique à voir comme une laque japonaise.

Il y a chez moi une vieille estampe, trouvée je ne sais plus où dans un grenier d'oncle en province, et représentant, au milieu d'un cimetière semé de croix et de tombes, un corbeau gigantesque perché sur un crâne. Un long ruban explicatif lui sort du bec ainsi que dans les miniatures primitives, et sur ce ruban on lit : Cras !... Cras !... Cras !... naïve onomatopée et calembour ecclésiastique qui signifie : « Demain ! songez à demain ; c'est demain la fin, c'est demain la mort ! »

Retournons bien vite contre le mur cette chrétienne et terrifiante image.

Mon corbeau, sur l'arbre d'en face, fait « Cras !... cras !... cras !... » lui aussi ; mais c'est tout autrement que son « Cras !... » s'interprète : son « Cras !... » est joyeux, son « Cras !... » est païen, et voici ce qu'il semble dire :

– « Cras !... cras !... » demain le printemps naît. Un frisson a couru les bois, et les arbres où la sève monte, prêts à verdir, prêts à fleurir, laissent pendre plus bas leurs branches alourdies. Quelques abeilles se réveillent et volent aux

chatons des saules. On pourrait presque faire un bouquet. Dans les mousses dont le velours sombre se hérisse de raides fils d'or, voici la première renoncule ; voici l'arum au cornet tigré, les violettes, les pâquerettes, l'épi pourpré des pulmonaires, et, féminine comme son nom, la frêle anémone Sylvie. Bientôt, sous les fourrés pleins d'ombre, ce sera le tour des muguets, des jacinthes ; les robes claires s'y égareront, et l'on entendra des conversations à voix basse, des conversations d'amants épris, qui se tairont subitement, effarouchés par le vol d'une tourterelle ou le brusque sifflet d'un merle.

Heureux alors celui à qui la fortune interdit voyages lointains et les coûteuses villégiatures ! Si morose que l'âge l'ait fait, il pourra, pour un jour se donner l'illusion de la jeunesse, en parcourant comme autrefois, dans les souvenirs et les feuilles tombées, ces chers sentiers à mi-coteau d'où l'on voit Paris à travers les branches, admirable cadre d'idylle, nature indulgente, humanisée, dont le silence s'accommode du bruit sacré des mirlitons, des chants et des éclats de rire, et à qui, au besoin, un peu de comique ne fait

pas peur...

Or elle m'avait dit, le corbeau était dans l'arbre ce jour-là ! elle m'avait dit : – « Si tu voulais, nous pourrions aller à Meudon. » Phrase bien simple qui pourtant me combla de joie, car depuis longtemps, un nuage, toujours le même, faisait tache au ciel bleu de nos amours. Elle, parisienne de la pointe de sa bottine à la plume de son chapeau, n'entendait rien aux gaietés rustiques, ayant des hannetons une peur folle, croyant que les lézards et les mulots n'ont d'autre fonction que d'escalader les bas roses des promeneuses, et personnellement offensée quand une ronce par hasard lui griffait l'ourlet d'un volant ; moi, paysan mal acclimaté encore, j'avais l'audace de préférer le soleil au gaz et le fin gazon au pavé des rues. De là d'éternelles disputes.

Nous voilà donc partis, d'accord pour la première fois.

Promenade charmante : nul buisson ne griffe la robe, et même, un hanneton étourdi étant venu s'empêtrer les pattes dans les cheveux de la bien-

aimée, on pardonna au hanneton. La bien-aimée cependant manquait d'enthousiasme en présence de la belle nature. Elle semblait préoccupée, poursuivant une vague idée fixe que je ne pénétrais pas. Ainsi, elle ne voulut jamais déjeuner sous bois dans un cabaret à tonnelles de ma connaissance ; et nous dûmes descendre, malgré la chaleur de midi, par les pentes crayeuses des Moulineaux jusqu'à Billancourt qu'arrose la Seine. – « Je veux une table au bord de l'eau, et manger une matelote ! » D'où venait ce goût subit de la matelote, mets qu'elle exécrait jusque-là ? Au dessert, les choses s'expliquèrent. – « Tu dois être content ! tu vois que je suis sage et que j'aime la campagne ; seulement, avant de partir, il faudra que tu demandes la peau de l'anguille au restaurateur. – « Et que vas-tu faire de cette peau d'anguille ? » Alors, avec une flamme sombre dans les yeux : – « C'est afin de la mettre sous l'armoire à glace de Clara, de ta Clara ! J'ai promis pour cela cinq francs à sa bonne. » Cette Clara, qu'on n'avait d'ailleurs aucun motif d'appeler ma Clara, était, vous le devinez, l'ennemie, ou, pour mieux dire, une

amie à qui on en voulait. Or, il paraît qu'une fois la fatale peau d'anguille introduite chez elle, tous les fléaux connus allaient grêler sur la malheureuse. Ce genre naïf d'envoûtement, dont j'eus la lâcheté de me faire complice, était alors fort en honneur (peut-être l'est-il encore !) entre Montparnasse et Montmartre. C'est du moins ce que m'affirma le restaurateur, brave homme à qui nous payâmes sa peau d'anguille trente sous, l'article, disait-il, étant fort recherché des Parisiennes.

Qu'êtes-vous devenue, ô mademoiselle Claudine, aimable et fantasque personne qui voulûtes une autre fois nous faire cueillir les violettes en plein hiver ? L'an dernier je crus vous reconnaître, grande, grasse, l'air grave, avec une allure de Cérès. Mais votre œil toujours volontaire et clair ne daigna pas s'arrêter sur moi, et, craignant de m'être trompé, sottement, j'osai à peine esquisser un vague salut.

Ce n'est certes pas à Cérès que vous ressembliez au temps de la belle jeunesse. Blanche, mince, les cheveux fous, on vous aurait

plutôt comparée à quelque dryade, la dryade d'un svelte bouleau et vos caprices, quoique Parisienne, étaient bien de ceux qui conviennent aux divinités bocagères.

Nous étions trois à vous aimer, épris solidement, mais ne l'avouant pas : cela vous faisait trois esclaves.

Un dimanche de fin janvier, l'envie vous prit d'aller aux champs.

– « Mais, Claudine, ce projet est fou ! Il y a de la neige au bord des toits et les arbres du Luxembourg sont encore tout blancs de gelée.

– Pas du tout, il fait beau soleil, je veux courir dans l'herbe et cueillir la violette.

– « Mais, Claudine, consultez l'almanach ; nulle part l'herbe n'a verdi, et les violettes frileuses n'oseraient pas pousser la porte des petites maisons bien closes où elles s'enferment l'hiver.

– Partons toujours, j'ai mon idée ! »

Et nous voilà courant les bois, transis, nos collets relevés, mais chantant, pour nous donner

du cœur et créer autant que possible l'illusion, une chanson de Fernand Desnoyers alors à la mode :

Dans la forêt tranquille
Des rayons printaniers
Tachètent d'or mobile
La mousse des sentiers...

Le soleil, un soleil en avance de deux bons mois, s'allongeait bien en barres d'or à travers les ramures dépouillées ; mais la mousse des sentiers craquait sous nos pas, raidie par le givre des vitres minces, fleuries de dessins, couvraient l'eau stagnante des fossés ; et parmi les iris, les joncs noircis par la gelée, des stalactites de cristal pendaient aux cascatelles minuscules d'un ruisseau dont nous suivions les bords. Nous nous arrêtâmes près d'une clairière défrichée où les gardes avaient semé du sarrasin pour les faisans. Au revers des sillons un peu de neige restait, les pousses vertes y pointaient déjà, et, par un

phénomène qu'un coloriste expliquerait, tout cela prenait dans l'éblouissante clarté du jour des reflets de pâle turquoise.

Malgré tant de faits attestant la présence réelle de l'hiver, vous vous obstiniez à vous croire au printemps, Claudine, et vous souteniez mordicus que le bois sentait la violette.

En effet – était-ce un jeu de notre imagination, était-ce un miracle ? – il y avait dans l'air quelque chose qui rappelait la violette et son parfum subtil. Mais ceci qui nous intriguait s'expliqua le plus naturellement du monde quand, arrivés dans un carrefour en tout pareil à celui-ci, vous daignâtes, Claudine, nous révéler le contenu d'un panier voilé avec mystère, et que nous trouvâmes plein jusqu'aux bords de petits bouquets à deux sous.

– « Voilà, c'est bien simple : pendant que je vais m'asseoir ici et rouler une cigarette, on se dispersera sous bois pour piquer dans l'herbe et la mousse toutes les fleurs que j'ai apportées, aux endroits où le soleil donne et où les violettes ont l'habitude de pousser... »

Ce qui fut dit fut fait : au bout d'un quart d'heure, nous nous bousculions tous les quatre par les taillis, fourrageant dans les feuilles mortes, poussant des cris de joie à chaque nouvelle trouvaille, et, de temps en temps, Claudine, vous vous attardiez en des poses extasiées :

– « Mais regardez donc mes violettes, regardez-les : elles frissonnent à la brise comme des personnes naturelles ! »

Heureux âge, doux souvenirs ! C'est ainsi qu'en notre jeune temps les femmes aimaient la campagne.

Le corbeau a bien fait décidément de me rappeler que le Printemps s'avance : demain, si les flots sont propices, je m'en irai par eau, mais tout seul, hélas ! cette fois, m'offrir une matelote d'anguilles à Billancourt.

Le nid

Après avoir couru tous les environs de Paris, Jacques et Suzette trouvèrent enfin un logis selon leur désir. Car les oiseaux ont cette supériorité de se construire leur nid eux-mêmes : un brin de mousse, un brin de laine resté aux griffes des buissons, le crin qu'un follet arrache en se suspendant invisible à la crinière des cavales, quelquefois aussi le fil d'or perdu dans l'herbe d'un talus par une belle fille décoiffée, et voilà, sans grand-peine et sans grand-dépense, de quoi abriter un printemps d'amour. L'homme, hélas ! ne saurait en faire autant, et, à moins d'être personnellement maçon, il doit se contenter d'un nid de rencontre.

Donc, le nid devant lequel Jacques et Suzette s'arrêtèrent en échangeant un double regard qui voulait dire « on serait bien là », se trouvait tout simplement un cabaret, mais un cabaret de

campagne, au fond d'un verger mal peigné, derrière une haie en révolte, et si parfaitement enfoui dans un champ de coquelicots que, sans la porte basse, les deux fenêtres, et l'enseigne – Au bon repos de l'étang des Nonnes – on l'eût pris non pour une habitation, mais pour un tas de mousse dorée.

Pauvre vieux cabaret ! La route passait toujours devant, le pavé du roi, prolongeant à perte de vue, en droite ligne, son long ruban gris liseré de vert sur les bords, entre deux rangées d'ormeaux grêles. Mais, depuis longtemps, depuis que ce maudit chemin de fer, invention du diable, avait tué le roulage, personne ne s'y arrêtait plus, sauf parfois des carriers, des tireurs de glaise, ou quelque maraîcher de Seine-et-Oise portant ses légumes à Paris.

La veuve Mondésir, seule, des journées, des semaines gémissait de cet abandon, mais n'en continuait pas moins son commerce, par habitude, restant sur le seuil de sa porte à interroger l'horizon dans l'espérance éternellement déçue de quelque improbable

voyageur.

Aussi l'entrée des deux amoureux, qui, tout de suite, commandèrent le dîner et s'informèrent d'un logement pour la saison, mit-elle la bicoque en joie. Comme au château de la Belle au bois dormant, soudain les choses s'éveillèrent, les cuivres reluisants se heurtèrent dans la cuisine, et les fourneaux se mirent à flamber.

– « Ne prenez pas tant de peine, bonne femme, aujourd'hui des œufs frais nous suffiront.

– Laissez-moi faire ; ici rien ne vous manquera... Allez seulement une heure en promenade, une petite heure, pour que j'ai le temps de me retourner. »

Et, en effet, quand ils furent de retour après la petite heure accordée, une appétissante fumée montait à travers les iris du toit, la brise jouait devant le seuil avec des plumes de volaille, et la peau d'un lapin aussi gros qu'un lièvre, fixée par quatre clous au bois du volet, achevait de sécher son envers à reflets de nacre dans les rayons horizontaux d'un superbe soleil couchant.

On se mit à table, portes fermées. Sous les grands chandeliers, des faïences à fleurs égayaient la nappe blanche ; un vin léger, pas venu de bien loin, riait en remplissant les gobelets de verre clair ; et tout cela était si joyeux que, sa gibelotte servie, la veuve Mondésir ne put s'empêcher de larmoyer un peu, dans le coin de son tablier, au souvenir des beaux jours de jadis, quand la maison était toujours pleine et que son Mondésir vivait.

Jacques et Suzette, non plus, n'avaient pas perdu leur temps. Pendant ce court voyage d'exploration, ils venaient de faire aux alentours de leur demeure les plus étonnantes découvertes : une lande d'ajoncs sur un plateau parsemé de mares luisantes et pittoresquement bouleversé par d'antiques exploitations de meulières ; un vallon étroit, tortueux, avec des fourrés pleins de rossignols, et tout à fait sauvage, à cela près que ses flancs abrupts d'ailleurs avaient été transformés en champs de fraisiers, d'œillets et de roses ; quoi encore ? un ruisselet, une fontaine, une route bordée de vieux noyers ; une carrière où, comme à Fontainebleau, des ouvriers

attaquaient au marteau, pour en tirer des pavés, les grands blocs de grès émergeant au milieu d'un sable fin, d'un blanc rosé, pareil à de la poussière de verre ; enfin une forêt. Ici plate, avec de grands chênes aux ramures régulièrement étalées, montant droit comme des piliers ; rocheuse plus loin et couverte d'arbres d'allure étrange et tourmentée ; car, d'après les dires d'un bûcheron, les branches se comportent comme les racines, croissant calmes, en liberté, quand les racines se développent à l'aise et sans gêne dans la bonne terre, mais tordues et crispées quand les racines correspondantes sont obligées de se crisper et de se tordre pour chercher leur vie à travers la pierraille.

– « Quel pays à souhait pour être heureux !

– Et pour nous donner, sans aucun des mille ennuis qui gâtent les lointains voyages, une suffisante illusion d'inconnu et de solitude. »

La chambre leur plut également : un lit blanc sous des courtines à ramages, une armoire qu'il serait facile de transformer en bibliothèque, et sur les murs des images criardes et naïves,

représentant des châtelaines, des pages, des bergers, des bergères, racontant de chimériques amours.

Quand ils poussèrent les volets, Jacques et Suzette eurent une surprise. La ville oubliée à laquelle depuis le matin ils ne pensaient plus, la ville était là tout près, si près qu'ils en entendaient la rumeur immense et vague et que son étendue leur apparut, sous le ciel nocturne, comme une mer sombre semée d'innombrables étoiles, remplissant l'horizon et dont les derniers flots venaient mourir au pied même de la colline où la chaumière était bâtie.

Ils admirèrent un instant, puis ils eurent peur :

– « Paris ?...

– Oui, Paris ! Si tu veux, jusque notre départ, on n'ouvrira plus cette fenêtre. »

Ils allèrent à l'autre fenêtre qui était au bout opposé, la chambre occupant tout l'étage. Cette fenêtre se trouvait être un balcon accoté d'un escalier de bois humide et verdi. En bas, des grenouilles chantaient. Quelque chose qui

ressemblait à de l'eau brillait sous la lune. Ils descendirent.

– Mais c'est un étang !

– Probablement l'étang des Nonnes annoncé par l'enseigne... Je croyais qu'il n'existait plus, et nous avons dû plusieurs fois passer auprès sans le voir, tant il est environné de broussailles. »

Le petit étang, l'étang des Nonnes, obstrué de joncs luisants, brodé de nénuphars, devint leur lieu de repos favori. Jacques et Suzette ne regrettèrent qu'une chose : il y avait eu là autrefois, du temps du vieux Mondésir, une sorte d'annexe au cabaret avec des tables sous des saules arrangés en tonnelles. Mais, comme les tables s'étaient pourries, et que personne, sauf les canards, ne venait plus là, la veuve avait, quelques jours auparavant, fait écimer les saules, « pour donner de l'air à l'eau », disait-elle, mais, en réalité, pour se procurer du bois.

Quelques branches étaient restées dans un coin, fraîches coupées, pleurant leur sève. Jacques eut l'idée de ficher en terre quatre des plus fortes ; puis les entrelaçant, les liant, ajoutant

des planches, d'en construire une sorte de siège rustique assez rébarbatif d'aspect, mais confortable au demeurant, sur lequel il passa, en compagnie de Suzette et sans penser à autre chose qu'à Suzette, ces heures de légitime égoïsme que l'indulgente destinée permet aux seuls vrais amoureux.

Mais un jour il fallut partir, on finit toujours par partir ! quand l'automne eut jonché les gazons de ses dernières feuilles mortes.

– « Nous reviendrons ! » avait dit Jacques à la vieille. – « Nous reviendrons... » avait dit Suzette et la vieille ne les avait pas crus.

Ils revinrent pourtant, non pas l'année d'après ni la suivante. Ils revinrent au bout de trois ans. Peut-être s'étaient-ils brouillés, puis raccommodés, dans l'intervalle.

La veuve Mondésir était là sur sa porte, comme autrefois, seulement un peu plus ridée. Comme autrefois les casseroles entrèrent en danse, et la chambre blanche attendait.

Ils voulurent voir l'étang.

– « Ah ! ce doit être dans un bel état, fit la vieille. Depuis vous, quasiment personne n'y a mis le pied... L'herbe pour sûr aura tout mangé, rien n'est vorace autant que l'herbe. »

Elle s'apprêtait à aller nettoyer un peu les bords avec sa serpette et son râteau.

On l'en empêcha. Jacques et Suzette pénétrèrent les premiers, écartant les roseaux, s'accrochant aux épines, jusqu'au petit lac. Le vol d'un oiseau qui fuit, un plongeon de grenouille, et le petit lac apparut solitaire comme un sanctuaire.

– « Notre banc n'y est plus... dit Suzette.

– Regarde », dit Jacques.

En effet, le banc y était toujours. Seulement, plantés frais et si près de l'eau, pendant ces trois ans, les troncs de saule avait pris racine. Mille jets étaient partis. Sur leur écorce jaune et lisse des pousses éclataient en léger feuillage, et le pauvre banc rustique était maintenant comme le trône de quelque fée, encadré de vivantes arabesques et surmonté de lambrequins en bel or

vert.

– « La branche coupée à refleuri... » soupira Suzette.

– « Comme notre amour !... » répondit Jacques.

La veuve Mondésir, curieuse, les regardait faire de loin.

– « Mais ils sont fous ! Mais quoi qu'ils ont, ces Parisiens, avec leur banc fait de méchants scions, quoi qu'ils ont à pleurer ainsi ! »

Et, n'y comprenant rien, et comme il faut toujours une victime, la veuve Mondésir brandissait vers les cieux impassibles un malheureux canard dont elle venait de tordre le cou.

La vraie musique

Je rends visite quelquefois à un ami qui a trouvé le moyen de fuir la ville, – puisque telle est la mode au retour des beaux jours, – en ne la quittant presque pas.

Oui ! tandis que les uns vont très loin chercher les poésies de la nature au bord d'une plage envahie qu'un banquier a mise en actions, et les autres dans quelque coin de vallée alpestre, arverne, cévenole ou pyrénéenne, où les paysans hospitaliers jadis sont désormais, grâce à la découverte d'un rocher suintant des eaux puantes, transformés tous en horribles hôteliers suisses, lui, se rend tranquillement, quand il lui plaît, à une gare commode située au cœur de Paris, et se trouve, en moins d'un quart d'heure de chemin de fer, aussi parfaitement dépaysé que s'il fût parti pour la Chine.

Aussitôt débarqué, il se précipite vers son

logis dont personne, pas même le facteur vaguement rural de l'endroit, ne sait l'adresse ; et, tout de suite, pour commencer, il se déguise en homme libre.

C'est-à-dire qu'il revêt des habits d'un exotisme tel que devant eux reculeraient, par crainte de paraître incorrects, les naturels des Nouvelles-Hébrides, et d'une si ondoyante fantaisie qu'un père et même un créancier hésiteraient à reconnaître sous ces extraordinaires pelures le grave négociant qu'il est, rue Coquillière, de dix heures à quatre, tous les jours, dimanches et fêtes exceptés.

Chacun, d'ailleurs, en fait autant ; et comme dans cet heureux pays, colonie de sages, la loi est de vivre à sa guise, une mutuelle tolérance respecte les mutuels incognitos.

Devenir un bel animal tandis qu'il en est encore temps, voilà l'idéal et le vœu secret de tous ces surmenés de l'existence parisienne. Assez souvent ils y réussissent. Et leurs journées, où ne trouvent point place les vains soucis, se partagent volontiers entre deux genres

d'occupation également importants : l'un, qui consiste à canoter sur la rivière, dans la fraîcheur des saulaies vertes et de l'eau, en compagnie de jeunes personnes vêtues de vareuses à galons d'or, l'ancre brodée sur le collet, qu'ils nommèrent eux-mêmes capitaines ; et l'autre, à se reposer de ces rafraîchissantes fatigues dans un café, luxueux modérément, qui, de sa terrasse, domine la rive.

Elle est plaisante, cette terrasse. Le paysage qu'on découvre de là, un peu suburbain malgré l'horizon des lointaines collines, avec son mélange de bouquets d'arbres et de cheminées d'usines, la Seine lente, où se croisent les lourds chalands à la remorque, et le triangle blanc des voiliers, se rattrape en modernité de ce qu'il perd en grâce rustique.

Le grand pont de fer, toutes les dix minutes, tressaute avec un sourd ébranlement. C'est un train qui roule, Paris qui passe. Mais l'Ogre, du premier élan, atteint la mer : Trouville ou Dieppe. Et, riant des bottes de sept lieues, avec une joie peureuse de Petit-Poucet, on se tapit, n'étant

point vus, dans l'intervalle des enjambées.

L'endroit pourrait passer, en somme, pour une deuxième édition revue et corrigée et considérablement augmentée du Paradis Terrestre, sans la nuée de quémandeurs plus ou moins virtuoses qui, assurés de trouver là des âmes sensibles, ont fini par élire domicile dans le pays.

Ces mendiants d'ailleurs sont en général, par suite de l'influence du milieu, d'une indépendance d'esprit volontiers originale ; de sorte que les habitants, tout en les encourageant parfois d'une aumône, ne prêtent pas souvent attention à leurs monotones cantilènes.

C'est ainsi que l'autre jour, un jeune porteur de guitare, assez gentil garçon, l'œil hardi et la voix canaille, put nous tympaniser une heure durant de tout ce répertoire des refrains à la mode, – paroles frénétiques sur des airs volontairement convulsés où semblent s'enlacer dans un hideux embrassement la double parodie des vers et de la lyre – sans nous arracher un seul instant à la somnolente vacuité de nos rêves.

Je ne le regardai guère qu'au moment de la quête, lorsqu'il nous tendit son chapeau, où tomba aussitôt, jetée négligemment, quelque monnaie.

Notre voisin de table, un homme mûr déjà, assis aux côtés d'une belle fille plantureuse et rousse, mais rousse avec trop d'excès pour l'être naturellement, se montra moins généreux que nous.

Irrité peut-être des regards admiratifs dont sa compagne enveloppait le chanteur, il le repoussa brutalement, plus brutalement peut-être que la circonstance ne le comportait ; et, se sentant remarqué, en manière d'excuse, il murmura :

– « Fichez-moi donc la paix ! Je n'aime pas la musique. »

À ces mots, le chanteur ouvrit de grands yeux. Les bras lui tombèrent étonnés, si bien que le bois creux de sa guitare résonna en heurtant le sol. Puis, ingénument cynique, il répondit :

– « Comment, monsieur, de la musique ? Mais je vous jure que ce n'en est pas. »

Et il s'en alla, laissant l'homme et la belle fille entreprendre à voix basse une longue querelle qui se termina par le départ de cette dernière, départ accompagné de mots dont se réjouirent les garçons :

– « Une chaumière et trois cents francs par mois ! Ah ! ben non, mon petit, ce n'est pas encore assez pour qu'on te serve de la passion premier choix. »

Nous goûtâmes, mon ami et moi, la saveur pessimiste des deux réponses ; et, comme l'heure de gagner l'appétit approchait, nous quittâmes la place aussi, pareils à Titus et tout heureux de n'avoir pas perdu notre journée.

Quelques heures plus tard, ayant assez doublé d'îlots, ayant assez frôlé de berges, nous nous laissions entraîner au gré du courant paresseux ; et tandis que la brume du soir accrochait ses crêpes légers aux buissons des rives, nous regardions sans dire un mot les reflets rouges d'un beau couchant se jouer dans les plis de l'eau remuée.

Tout à coup, d'une guinguette cachée sous les

saules une chanson nous arriva.

Nous n'entendions que la musique. Mais cette mélodie, sur laquelle l'accompagnement semblait mettre des taches de riches couleurs, ne pouvait, pareille à l'aile d'un papillon aux tons de pourpre, aux délicates découpures, emporter avec elle que d'admirables vers.

– « Si nous nous arrêtions ici ?

– Ici ou ailleurs, pourvu qu'il y ait de la friture. »

Nous débarquons. Mais jugez de notre surprise. Cet exquis chanteur, dont la voix chaude et juste soutenue d'accords passionnés s'unissait dans une harmonie si douce aux mélancolies du jour finissant, c'était le chanteur de tantôt, le jeune drôle à la guitare.

En nous voyant, il s'était tu ; ce qui nous permit de lui adresser la parole sans impolitesse. Il nous avait reconnu d'ailleurs, et riait :

– « Avez-vous vu ce vieux monsieur qui s'imaginait que, pour un sou, on lui donnerait de la musique ? du Meyerbeer, quoi ? du Wagner !

– Il me semble pourtant que tout à l'heure...

– Oui, tout à l'heure, je ne dis pas. On fait quelquefois de la vraie musique quand vos moyens vous le permettent ; mais cette musique-là, c'était pour moi !... Pour Bibi !... » reprit-il d'une voix redevenue soudain ironique.

Puis, entendant la porte du jardin s'ouvrir et des pas crier sur le sable, il ajouta :

– « ... Et pour madame ! »

La dame se trouvait précisément, ainsi le veut la moralité de cet apologue, notre plantureuse fausse rousse.

Et ses yeux laissaient deviner que si le musicien, ce soir-là, la régalait de vraie musique, elle comptait bien, artiste elle aussi à sa manière, lui payer sa vraie musique en vrai amour.

Les marrons

– « Pristi ! fit Viviane en s'éveillant, on dirait que quelqu'un vous pince... »

Viviane, assit droite au milieu de son lit, la mince couverture rejetée ; mais, sentant sur ses bras jolis et nus l'air glacial s'abattre comme s'il charriait des flocons d'invisible neige, de nouveau elle se repelotonna en soupirant :

– « Ce qui me pinçait, c'était le froid ! »

Puis, la chaleur un peu revenue, elle se décida à risquer un œil, rien qu'un œil, entre les draps et l'oreiller, dans la direction de l'étroite fenêtre à mansarde.

Si les moineaux qui, d'ordinaire, venaient se régaler le matin du pain que chaque soir Viviane émiettait à leur intention sur le plomb bossué de la gouttière, avaient pu voir clair à travers les vitres, ils auraient bénéficié gratis du plus

affriolant des spectacles ; car rien n'était tout ensemble voluptueux et ingénu comme cette tête ébouriffée de gamine encore un peu rose du sommeil, ces cheveux blonds autour d'une fine oreille bien ourlée, cet œil mi-clos et malicieux, sans compter un bout de frêle épaule enfantine que la chair de poule faisait mate et grenue comme un beau marbre.

Mais les moineaux ne pouvaient rien voir pour cette excellente raison que la buée d'hiver avait terni les vitres, lesquelles à l'extérieur apparaissaient laiteuses et opaques ainsi que des plaques d'onyx.

De l'intérieur, c'était différent. Sur ces mêmes vitres, à cause de la grande clarté du dehors, l'œil que Viviane avait risqué, apercevait par transparence les mille entrelacs congelés, les caprices, les arabesques que les fées du froid, de leurs mains brodeuses, aiment tramer aux carreaux des pauvres gens.

Si bien que, après un moment de contemplation étonnée, s'étant soulevée sur le coude, Viviane, qui avait de l'imagination, ne put

s’empêcher de se dire :

– « Comme c’est drôle tout de même ; cette nuit, il m’a poussé des rideaux ! »

Ce n’étaient pas, d’ailleurs, les premiers rideaux venus ; et certes, malgré leur fortune, les financiers manieurs d’or et les expertes courtisanes qui habitent aux alentours du parc Monceau n’eurent jamais rideaux pareils dans leurs palais capitonnés où flotte, égale nuit et jour, l’endormante et sournoise tiédeur du calorifère.

Il y avait là des herbes, des arbres, des lacs, des fleuves, des montagnes, toutes sortes de chimériques paysages faits de diamants et de grésil, s’éclairant d’un jour couleur de perle et prolongeant à l’infini leurs frissonnantes perspectives de cristal finement ouvré.

De sorte que, après y avoir vu des promenades dans les bois à la saison du muguet et de l’aubépine, et les gentils dimanches de printemps d’où l’on revient apportant des fleurs que l’on copiera à l’atelier, Viviane y vit encore, car c’étaient là toutes ses joies ! les étincelantes

vitrines qu'elle admirait des fois au Palais-Royal, alors que, petit trottin, son petit carton à la main, elle allait dans Paris plaçant ses fleurs. Des bracelets et des colliers, des rivières qui semblaient faites d'eau vivante, des diadèmes radieux comme le soleil, des herbes, des fleurs, des oiseaux en perles et en pierreries ; et tout en haut de la fenêtre, à l'endroit où un coin de vitre manquait, les glaçons pendant en dentelles du toit aigu de la mansarde et frissonnant dans le jour clair, ainsi que d'énormes joyaux !

La première vision avait rendu Viviane gaie, la seconde la rendit triste.

– « Hélas ! songeait-elle, c'est aujourd'hui le premier jour de l'an. À combien d'autres femmes, plus heureuses et moins aimables que moi, n'apporte-t-on pas, pour leur petit lever, dans des écrins en peluche et en velours bleu, de ces enviables parures ?

L'hiver, hélas ! est mon seul galant, encore les cadeaux qu'il m'offre sont-ils fort sujets à se fondre. Tout bien réfléchi, je n'allumerai pas de feu aujourd'hui afin qu'ils durent ; et cela me

sera d'autant plus facile que le mari de la charbonnière m'a refusé du coke à crédit. »

Viviane en était là de ses réflexions quand elle entendit cogner à la porte.

– « Entrez, si c'est vous, madame Lamourette ; comme ma serrure a un rat, il suffit que vous souleviez le loquet. »

Ce n'était pas M^me^ Lamourette ; mais tout de même le loquet, en cliquetant, se souleva :

– « Vous, monsieur Jean, et vous osez ?...

– En effet, j'ose. C'est aujourd'hui le jour de l'an ; le jour de l'an on a le droit, quand elles se lèvent trop tard, de saluer au lit ses voisines. M'est-il permis ?...

– Pour sûr, monsieur Jean, puisque maintenant la porte est ouverte.

– M'est-il permis de vous offrir, en façon d'étrennes, ce modeste sac de marrons ?

– Glacés ?

– Glacés ! Mais vous n'y songez pas, par une température pareille. Brûlants, au contraire, et

fumants, sentant bon l'écorce roussie, tout nouvellement sortis qu'ils sont de la rôtissoire du marchand... Ainsi vous les vouliez glacés ? Excusez-moi : si j'avais su...

– Merci monsieur Jean ; l'intention y est, ils me font plaisir tout de même. »

Et pendant que, du bout des doigts, sans montrer autre chose que le bout des doigts et du nez, Viviane épluchait les marrons chauds, Jean timidement s'approcha.

– « En même temps et de tout cœur, je vous souhaite une heureuse année, mademoiselle Viviane.

– Oh ! heureuse, fit Viviane ; comment s'arranger pour qu'elle soit heureuse ?

– En la passant ensemble, proposa Jean.

– C'est une idée, répondit Viviane, mais alors commençons tout de suite. »

Viviane avait, comme on s'en est aperçu, la résolution brusque et l'esprit décidé.

Viviane et Jean commencèrent donc tout de suite.

Et quand ils eurent à peu près fini de commencer, Viviane soudain s'écria :

– « J'ai peur, Jean ! » les moineaux nous voient.

En même temps, elle s'aperçut que toute la blanche féerie du givre, dont ses regards s'étaient réjouis, semis de diamants, découpures de nacre, les pierreries, les paysages allaient voulant en longues larmes sur les vitres désormais nettes comme les lunettes d'un huissier.

– « Quel dommage, disait Viviane, la fenêtre était si jolie avec ses rideaux brodés par l'hiver.

– Bah ! répondait Jean, consolons-nous, le froid de la nuit nous en fera d'autres... »

Viviane reprit, perdue en un rêve :

– « C'est peut-être la faute aux marrons, si mes rideaux se sont fondus ? »

Et, dans la chambrette amoureusement attiédie, où, la chaleur des baisers a de ces miracles, régnait depuis quelques secondes une atmosphère de printemps, Jean un peu lassé soupira sans bien savoir ce qu'il voulait dire :

– « Évidemment, Viviane, puisque nos rideaux se sont fondus, ce doit être la faute aux marrons ! »

Les sirènes

Rien n'est plus doux, un jour de pluie et de solitude désœuvrée, que de découvrir, à la dernière étagère de quelque vieille armoire, un vieux livre, surtout si ce vieux livre écrit en latin traite des choses de la nature et a pour auteur le très savant Rondelet (Guillaume), professeur à l'École de Montpellier, ami de Rabelais, et immortalisé par lui sous le nom de Rondibilis. Mais où la joie n'a plus de bornes, c'est quand on rencontre en marge de l'imprimé une belle note manuscrite comme celle qui s'étalait à la page 214 de mon édition princeps – disparue hélas ! – de l'*Histoire des poissons*, à côté d'un remarquable portrait de sirène, et d'une autre gravure sur bois qui représentait un Évêque de mer plongé dans l'eau jusqu'à mi-corps, la figure aquatique et vénérable sous sa grande mitre d'écailles, et apaisant les flots en courroux d'une bénédiction de sa nageoire droite tandis que sa

nageoire gauche porte la crosse faite d'un bizarre corail. Car le bon Rondelet, tout en cataloguant avec beaucoup de pittoresque et une exactitude scientifique, étonnante pour le siècle où il vivait, les habitants des mers qui existent réellement, ne dédaignait pas à l'occasion de décrire, en termes il est vrai dubitatifs et ironiques, un certain nombre d'êtres fabuleux tels que ces Sirènes et Évêques dont la réalité, malheureusement, ne fut jamais bien constatée.

Voici néanmoins ce que disait, à propos des sirènes, la note en question rédigée dans un latin pompeux et soigneusement calligraphiée par quelque contemporain ami du merveilleux qui désirait compléter sur la matière les renseignements un peu succincts de l'ichtyologue languedocien. Nous nous contentons de la traduire, aussi fidèlement du moins qu'on peut le faire, de souvenir, et sans avoir le texte précis sous les yeux.

– Des moines qui vivent en cultivant de leurs mains un îlot rocheux, non loin des côtes, me racontèrent comme aventure véridique qu'un

certain automne les courants avaient poussé, sur les récifs dont le couvent est enserré, une grande barque à l'abandon au-dessus de laquelle une nuée d'oiseaux rapaces tourbillonnait pendant que tout autour, bien que partout ailleurs la mer fût paisible, les flots paraissaient soulevés et tempétueux à cause de l'innombrable quantité de marsouins, requins, poissons-scie, poissons-porte-épée, et autres monstres qui, le groin en l'air, se pressaient dans son sillage.

Une odeur infecte s'élevait de la barque. Lorsque les moines l'eurent abordée, ils reculèrent aussitôt, épouvantés par le spectacle qui se présentait à leurs yeux. De l'avant à l'arrière, le pont était noir d'une boue sanglante, et dans ce sang, pareils à des naufragés dans le limon d'une plage, gisaient quantité de cadavres tous couverts d'horribles et larges blessures, et tous gardant, la hache au poing, les attitudes d'un combat tragique. Des tonneaux éventrés laissaient encore couler du vin ; et contraste étrange, à côté du mât, au milieu de ce théâtre de meurtre et d'orgie, il y avait une cuve d'un marbre rare, remplie jusqu'au bord d'eau limpide, où se

reflétait l'azur du ciel.

L'idée qui vint naturellement à chacun fut celle d'un équipage massacré et d'une cargaison mise à sac par des pirates.

Mais il fallut abandonner cette supposition première lorsque, descendus dans l'entrepont, on vit que nulle part il ne s'y montrait la moindre trace de pillage. Tout au contraire regorgeait des plus admirables richesses : or, argent, diamants, perles, épices, bois précieux, sans compter les étoffes, les idoles et les plumes d'oiseaux inconnus que les navigateurs ont coutume de placer dans leurs maisons comme témoignage et trophée d'un voyage aux pays nouveaux...

Certes jamais personne n'aurait eu l'explication du drame épouvantable qui s'était passé là, si – tandis que les moines s'occupaient chrétiennement, les uns à enlever les morts pour les ensevelir en terre sainte, les autres à transporter dans le trésor du couvent, devenu riche tout à coup ! le butin de la miraculeuse épave – ils n'avaient découvert, tapi derrière un coffre, respirant encore mais à demi-mort

d'épuisement et de terreur, un garçonnet qui, lorsqu'il fut revenu à lui, déclara être le mousse du bord et fit naïvement le récit des choses surprenantes qu'il avait vues.

Or, ce qui suit est la relation du mousse :

« Après plusieurs années de navigation, chargés à couler et rapportant des lingots plein la cale à la place des cailloux de gave qu'en partant on avait pris pour lest, nous commencions à songer au retour dans le port natal, qui est un petit village de pêcheurs sur les confins de l'Espagne et des provinces basques, lorsque nous fûmes assaillis par un tourbillon de tempête qui, pendant plusieurs jours, nous égara. De sorte que, le calme revenu, notre barque se trouvait sous un ciel dont le capitaine et le pilote ne connaissaient pas les étoiles.

« Nous allâmes ainsi longtemps à l'aventure, rencontrant des terres et des îles où ne se montrait âme qui vive, mais où nous pouvions faire provision d'eau, de fruits et même, en chassant, de viande fraîche. Puis nous ne vîmes plus îles ni terres, si bien qu'à la fin tout le monde était

inquiet et triste, parce qu'on ne savait pas la route et que les vivres diminuaient. Un matin, l'homme de veille rapporta qu'au lever du jour il avait entrevu deux gros poissons qui se jouaient à l'arrière du navire, et tout le monde fut content parce que le capitaine dit que cela indiquait le voisinage d'une côte.

« En attendant on tendit des lignes dans l'espoir que les gros poissons reviendraient et qu'ils s'y prendraient. Les poissons revinrent, en effet, mais ils ne se prirent pas aux lignes ; et la troisième nuit, au lieu de lignes, on mit des filets.

« Cette fois la pêche réussit mieux lorsqu'on vint, au réveil, pour relever les filets, il se trouva qu'ils étaient très lourds et qu'ils contenaient les deux gros poissons reluisant à travers les mailles comme de l'argent et de l'or L'argent, c'était leur corps couleur de perle et l'or, c'était leur chevelure car, croyant prendre deux poissons nous avions pris deux Sirènes qu'on appelle aussi femmes de mer.

« Les vieux matelots parlaient de les manger, montrant leurs cuisses de poissons recouvertes de

fines écailles. Mais les jeunes ne voulaient pas et faisaient remarquer que pour le reste elles étaient en tout semblables à des femmes. Alors le capitaine ordonna de monter sur le pont une grande cuve que vous avez vue et qui provenait du pillage d'un temple chez les Indiens païens, puis, l'ayant remplie d'eau, on mit les sirènes dedans.

« Les sirènes ne parlaient ni ne se plaignaient. Elles nageaient languissamment, s'appuyant parfois contre le bord pour caresser du revers de la main les meurtrissures dont les nœuds du filet avaient marqué leurs bras et leurs bustes ; et elles étaient si belles ainsi, nues et cambrées sur l'eau avec ces cheveux brillants, ces yeux vert de mer et ces dents chatoyantes comme la nacre et qui semblaient perpétuellement sourire, que l'équipage, y compris ceux qui voulaient les manger d'abord, en fut bientôt tout affolé.

« Le jour les hommes s'évitaient, et chaque nuit c'étaient des querelles entre matelots qui montaient en cachette sur le pont pour parler à voix basse aux sirènes. Le capitaine, jaloux et

voulant sans doute garder les femmes de mer pour lui seul, fit placer près d'elles une sentinelle. Mais on désarma la sentinelle et le capitaine fut tué.

« J'entendis alors l'aînée des sirènes dire à la cadette, car il y en avait une toute mignonne et ne paraissant guère que douze ans : – Rassure-toi, petite sœur, et, quoi qu'il arrive, feins de dormir ; l'heure n'est pas loin où nous pourrons regagner la mer à la nage...

« Je compris bientôt le sens terrible de ces paroles. Tant que dura l'après-midi, l'équipage ne fit que boire et le navire ne gouvernait plus. Mais ce fut le coucher du soleil qui donna le signal de la bataille. Ivres de je ne sais quelle ivresse, des hommes la veille amis et frères se massacrèrent toute la nuit, et, du coin où je m'étais caché, toute la nuit, j'entendis le sang mêlé au vin tomber en filets dans la mer.

« Bientôt il se fit un grand silence, et les sirènes se mirent à chanter.

« Puis l'aurore apparut à l'horizon, colorant une moitié du cercle immense où se rejoignent le

ciel et les vagues, et, seul vivant sur le bateau, je vis ou crus voir ainsi que dans un rêve, les femmes de mer, les Sirènes, leur corps éclaboussé d'une rouge pluie de corail, traverser d'un bond le pont du navire, et se précipiter frissonnantes d'horreur dans les profondeurs de l'eau bleue... »

– Or, ajoutait la note du naïf commentateur dont je me rappelle textuellement la phrase finale, ce qui prouve combien le péché fait irrésistible aux humains l'attrait de ces étranges et sans doute diaboliques créatures, c'est que, ayant achevé son récit, le mousse se prit à pleurer ; et comme on lui demandait pourquoi il pleurait, il répondit : – « Je pleure, et désormais pleurerai toujours, parce qu'avant de plonger sous les flots, la plus jeune Sirène m'a regardé, et que je ne puis me consoler d'elle ! »